

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ALBERT EYNAUD

SCÈNES

DE LA

VIE ORIENTALE

LA MONTAGNE KURDE

LA CHANSON DE FÉRIZADÉ. — LA MAISON DU BEY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

SCÈNES

DE LA

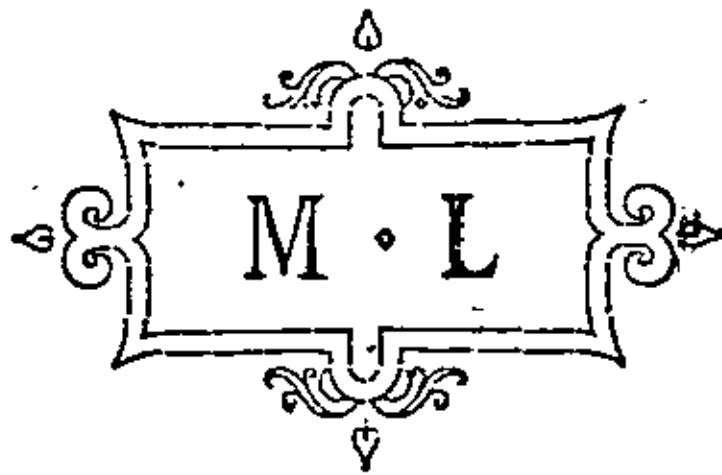
VIE ORIENTALE



SCÈNES
DE LA
VIE ORIENTALE

PAR
ALBERT EYNAUD.

LA MONTAGNE KURDE — LA CHANSON DE FÉRIZADÉ
LA MAISON DU BEY



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LA

MONTAGNE KURDE

LA MONTAGNE KURDE

I

A quelques lieues au nord du lac de Van, sur l'une des routes qui mènent de Tauris à Erzeroum, on rencontre une petite plaine arrosée par un ruisseau et ombragée de vieux chênes. Des voyageurs européens, venant de Perse, arrivèrent un jour en ce lieu solitaire pendant l'automne de 1860, et y firent leur halte de midi. L'un d'eux était un officier anglais, le lieutenant Meredith Gordon Stewart, des ingénieurs royaux. Il ramenait en Angleterre sa

cousine, miss Lucy Blandemere, qui s'était mise en route sous la protection d'une vieille dame nommée mistress Morton. Un fonctionnaire ottoman de nation arménienne avait obtenu de se joindre à eux, et plusieurs serviteurs « francs » et indigènes complétaient la caravane.

Lucy Blandemere venait d'entrer dans sa vingt-deuxième année. Toute petite encore elle avait perdu sa mère. Son père était colonel aux Indes, et ne faisait en Angleterre que de rares apparitions. La jeune Lucy avait grandi dans la famille de son oncle, un *nobleman* du Westmoreland, qui la laissait à peu près maîtresse d'elle-même; heureusement mistress Morton, alliée de loin à la famille, s'était trouvée là pour se constituer la gouvernante volontaire de l'enfant et surveiller son éducation. En 1859, Lucy était une belle personne, grande, blonde, à la fois sensible et hautaine, avec une ima-

gination un peu rêveuse et un esprit très-résolu ; elle aimait la vieille musique, les récits de voyages lointains et les vers de Thomas Moore. Son père, nommé adjudant général, avait été chargé d'une mission politique et militaire en Perse, et résidait à Tauris ; elle partit avec mistress Morton pour passer quelques mois auprès de lui. Le pays l'étonna et lui déplut même tout d'abord : ce n'était plus l'Orient des albums ; mais elle se consola vite de ce mécompte en découvrant, au lieu des beautés de convention qu'on lui avait décrites, d'autres beautés plus vives, plus saisissantes, qu'elle était loin de soupçonner. Le lieutenant Stewart, fils de ce grand seigneur chez qui s'était passé l'enfance de Lucy, l'avait précédée à Tauris, où il était venu comme aide de camp du général Blandemere. Il ne manqua pas de s'éprendre de sa belle parente. Celle-ci ne l'encouragea pas, mais ne le repoussa pas non plus ; il n'entraît

pas dans les vus de miss Blandemere de se prononcer tout de suite. Cependant, comme le lieutenant fut rappelé en Angleterre à l'époque même où Lucy dut y revenir, elle consentit à faire le voyage en compagnie de son cousin.

Aucun incident fâcheux ne marqua les premières étapes. Jusqu'au moment où la caravane franchit la frontière turco-persane, le temps resta complètement beau.

Le jour où nous les trouvons réunis dans la petite plaine, les quatre voyageurs venaient de finir leur déjeuner. Mistress Morton se préparait à faire sa sieste quotidienne; le lieutenant avait pris dans ses bagages un fusil de chasse qu'on lui avait envoyé un peu avant son départ de Tauris, et, accompagné du fonctionnaire arménien, qu'on appelait Tikrane-Effendi, il sortit

pour essayer la portée de son arme. Pendant que la vieille dame s'installait sur des coussins, miss Blandemere s'assit devant l'entrée largement ouverte de la grande tente carrée. Elle vit l'ordonnance de Stewart courir à l'extrémité de la plaine et y planter une haute perche surmontée d'une planche de bois, c'était la cible des tireurs. L'Arménien visa le premier, et manqua le but. Le lieutenant ne fut pas plus heureux; soit que son adresse ordinaire lui fût défaut ce jour-là, soit que la cible fût trop éloignée, il ne put parvenir à mettre une seule balle dans la planche, et parut mortifié de cet insuccès.

En détournant ses regards vers le côté opposé de la plaine, Lucy aperçut un petit groupe de voyageurs qui s'était arrêté au bord du chemin, en plein air. L'un d'eux portait le fez et la redingote de Constantinople; les autres semblaient

vêtus assez pauvrement, comme les paysans du canton. Ils regardaient curieusement et avec un peu d'ironie les inutiles essais de l'officier. Bientôt, sur un ordre de son maître, l'un des paysans alla vers les chevaux, qui paissaient à quelque distance, détacha d'une selle un fusil incrusté de nacre, long comme une canardière, et l'apporta. Le maître ouvrit le bassinet, l'essuya avec l'ongle, renouvela la poudre de l'amorce, et attendit patiemment que Stewart et Tikrane suspendissent leur fusillade. Alors il s'agenouilla le long du chemin, fit un petit tas de pierres sur lequel il appuya son arme, se coucha à terre, visa longuement et tira. Du premier coup il troua la cible, bien qu'elle fût placée à une énorme distance.

Une pareille adresse tenait presque du prodige; les voyageurs surpris se retournèrent tous pour regarder le tireur. Sans s'émouvoir, ce

dernier introduisit avec sa baguette un chiffon dans le canon de son fusil et le nettoya consciencieusement ; ensuite il puisa de l'eau dans une petite burette en forme d'encrier que son serviteur lui tendait, oignit les batteries, prit dans une petite poudrière de la poudre d'amorce, dans une plus grande de la poudre à charger, bourra avec un tampon de feutre, força une balle dans le canon, et se coucha pour tirer de nouveau ; ces préparatifs avaient duré deux bonnes minutes. La seconde balle alla se loger tout près de la première.

— Il faut que ce Turc ait des balles fondues par le diable, dit Stewart à l'effendi en jetant son fusil sur l'herbe.

— Cet homme-là n'a pas l'air d'un Turc, répondit Tikrane ; malgré ses habits, ce doit être un montagnard, et même un Kurde.

— Kurde ou Turc, c'est un habile homme, et je m'en vais lui faire mon compliment, reprit le lieutenant, qui, en sa qualité de pur Anglais, éprouvait pour un *sportsman* aussi distingué une admiration mêlée d'estime.

Il n'eut pas le temps de féliciter son heureux rival. Celui-ci s'était déjà remis en route. Il chevauchait lentement, suivi de ses compagnons. Un détour du chemin le faisait passer près de la tente où Lucy était restée assise pendant cette scène; bientôt elle put le voir de près. C'était un homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, mince, nerveux, avec un nez en bec d'aigle et des yeux perçants, ces yeux de montagnard ou d'oiseau de proie qui, à une lieue de distance, distinguent une pierre de l'autre dans le lit d'un torrent. Il ne portait pas d'armes, chose étrange dans ce pays, où les gens les plus pacifiques ne sortent de la ville que le sabre au côté, et ses vê-

tements turcs étaient d'une simplicité presque grossière ; mais son cheval, de pure race turcomane, paraissait souple, vigoureux, plein d'ardeur. Les hommes qui composaient son escorte étaient armés de fusils et de *camas*, larges poignards semblables à l'épée romaine. Il n'aperçut Lucy qu'en arrivant à deux pas d'elle ; mais la vue de la voyageuse produisit sur lui un effet aussi étrange qu'inattendu. Son regard, lorsqu'il fixa les yeux sur elle, exprima la surprise et l'admiration la plus enthousiaste. Le prophète de la légende, pour qui Dieu entr'ouvrit un moment le mur d'airain qui entoure le paradis, ne dut pas être plus ébloui à la vue des merveilles célestes que ne l'était ce Kurde en contemplant la radieuse beauté de l'étrangère. Si cette impression fut vive, elle fut plus rapide encore ; cependant le cavalier n'avait pu réprimer un mouvement violent qui épouvanta sa bête et la fit bondir à deux pieds du sol. Il ne

fut pas un moment ébranlé ; d'une main souple et vigoureuse, il ramena à lui la bride ; le cheval reprit immédiatement sa première allure. En passant devant miss Blandemere, le Kurde la salua. Elle n'avait pu rester insensible à l'hommage de cette muette admiration. Souvent on lui avait dit qu'elle était belle, et elle n'estimait guère les flatteries qu'on lui prodiguait dans les salons d'Europe ; mais le langage que parlaient les yeux de cet homme, de ce demi-barbare, ne pouvait qu'être sincère et ne ressemblait nullement à un compliment banal. Elle rendit au cavalier son salut. Il la regarda une fois encore, puis, prenant le galop avec toute sa troupe, il fut bientôt hors de vue.

Pendant les trois jours qui suivirent, la caravane continua sa route. Les montagnes devenaient de plus en plus escarpées ; les nuits se faisaient froides, et jusqu'à midi le soleil sem-

blait avoir perdu sa chaleur; l'automne s'avancait. Un matin, l'herbe apparut toute couverte de gelée blanche; les vents venus des sommets du Taurus aux neiges éternelles soufflèrent sur la campagne et dépouillèrent les arbres de leurs dernières feuilles, pendant que des oiseaux noirs s'envolaient en tourbillonnant dans le ciel.

Les voyageurs ne purent continuer à coucher sous leurs tentes. Le soir du quatrième jour, il fallut chercher un asile dans les maisons d'un pauvre village. La seule demeure un peu spacieuse était celle du prêtre arménien de l'endroit; ils y furent envoyés par le *mouktar*. Tandis que les étrangers se chauffaient devant l'étroit foyer, le maître du foyer, pauvre diable habillé d'une méchante veste de toile bleue, fumait silencieusement sa cigarette dans un coin. Il passait sa vie à cultiver son champ, tout comme ses paroissiens; il était presque aussi

grossier qu'eux, et, sans le bonnet rond entortillé d'une loque noire qui lui couvrait la tête, on l'aurait pris pour un paysan. Il se plaignit de sa misère à Tikrane, en qui il reconnut vite un compatriote. Il prétendait que les Turcs, l'évêque arménien et les Kurdes semblaient s'entendre pour dépouiller le village. — Les Kurdes, dit-il, ne sont pourtant pas nos pires ennemis. Ceux des environs appartiennent à la tribu des Abdurrahmanli ; leur chef, Sélim-Agha, ne s'attaque guère qu'aux voyageurs riches comme vous autres.

La conclusion de ce discours n'était pas rassurante. Tikrane interrogea le prêtre, et apprit que l'agha des Abdurrahmanli dépouillait souvent les caravanes pour se venger du gouverneur de Van, qui le tracassait depuis longtemps. — Ce n'est du reste pas un méchant homme, ajouta le prêtre ; mais, si le gouvernement ne se

trouve pas assez fort pour le réduire, il devrait bien ne pas lui chercher querelle. Sélim-Agha est brave et résolu. Le chef de Mekkio, à la frontière de Perse, lui a confisqué au printemps dernier un troupeau avec le berger, sous prétexte que les moutons paissaient dans des pâturages de Khadarli, qui appartiennent aux Kurdes persans. L'Abdurrahmandi n'a rien dit d'abord; mais, il y a quinze jours, il est parti, habillé en Turc, avec une troupe de quatre ou cinq hommes seulement, est tombé à l'improviste sur les gens de Mekkio, a cassé la tête à plusieurs d'entre eux et délivré son berger. Il a passé hier par ce village en retournant chez lui.

Tikrane découvrit bientôt que le chef des Abdurrahmanli était sans aucun doute l'adroit tireur qu'ils avaient rencontré quatre jours auparavant. Il fit part de ses observations à

Stewart. — Bah! dit le lieutenant, s'ils nous attaquent, nous nous défendrons. Ces Kurdes sont bons tireurs; mais ils mettent une grande demi-heure entre chaque coup

Quant à miss Blandemere, la perspective qui alarmait si fort l'Arménien ne l'effrayait pas. Le souvenir du cavalier kurde s'était souvent représenté à sa mémoire, et elle n'aurait pas été fâchée de le revoir de plus près; d'ailleurs ce n'était pas un brigand vulgaire, et elle avait ses raisons de supposer qu'il ne ferait pas grand mal à une caravane où elle se trouvait. Elle passa donc fort tranquillement cette nuit-là, tandis que son cousin était plus inquiet qu'il ne voulait le dire, non pas pour lui-même, mais pour les femmes qu'il s'était chargé de guider. Le lendemain, avant de se mettre en route, il demanda au *mouktar* une escorte de zaptiés ou gendarmes. Il savait à

quoi s'en tenir sur la vaillance de ces protecteurs officiels; mais ils grossissaient la caravane, qui devenait désormais trop nombreuse pour que la tribu kurde n'hésitât pas à lui barrer le chemin.

Pendant deux jours encore, rien ne vint justifier les alarmes de Tikrane-Effendi. Les Européens rencontraient, presque toutes les heures, de longues files de bêtes de charge accompagnées de leurs muletiers, qui semblaient voyager en toute sécurité. On voyait à droite et à gauche de la route des groupes nombreux de villages habités par une population misérable, moitié arménienne, moitié turque. Cette pauvreté paraissait inexplicable au milieu de ce pays de pâturages fertiles et de riches terres à blé. Tikrane souffrait de ce contraste. C'était la première fois qu'il traversait l'Arménie, sa patrie d'origine. Né et élevé à Constantinople,

il s'était rendu par le Caucase à Tauris, où il faisait partie de la commission internationale dans laquelle le général Blandemere représentait l'Angleterre. — Mon malheureux pays, disait-il, a été le champ de bataille de tout l'Orient depuis les commencements de l'histoire. Il sert aujourd'hui de campement à cinq ou six races ennemies les unes des autres, et, pour comble de malheur, nos compatriotes vivent pour se quereller entre eux. Pourtant, vous le voyez, tout misérables que nous sommes, nous vivons, et les autres passent. Qui sait s'il n'est pas permis de compter sur un meilleur avenir?

Son interlocuteur, le lieutenant, l'écoutait d'une oreille distraite : il avait des préoccupations d'une autre nature. En quittant Tauris, il comptait sur les hasards du voyage, sur l'intimité de la vie commune pour le rapprocher

de miss Blandemere; il désirait ardemment s'expliquer avec elle sur un sujet qu'auparavant il n'avait pas encore pu aborder. Cependant les jours se succédaient; chaque heure ajoutait à la puissance du charme qu'il subissait, et moins que jamais il osait parler. Dans l'accueil que lui faisait Lucy il n'y avait rien de froid ni de sévère; mais elle ne paraissait pas soupçonner la nature de l'affection qu'elle inspirait. Elle avait une gaieté douce, bienveillante, communicative, qu'entretenaient les mille incidents d'un voyage qui lui plaisait visiblement; elle aimait à voir partager par ses amis le plaisir qu'elle éprouvait; seulement elle restait maîtresse d'elle-même malgré l'enivrement de cette existence vagabonde, et il ne paraissait pas qu'elle voulût se laisser distraire par des soucis d'une autre sorte. L'officier se trouvait presque malheureux. Plein d'énergie et d'activité quand il s'agissait de

lutter contre les difficultés de la vie, il redoutait les incertitudes d'un autre ordre. Il avait une confiance imperturbable dans la supériorité des institutions et l'excellence des habitudes nationales de son pays; il rêvait le bonheur dans le milieu qu'il s'était choisi et dans la paix du foyer domestique. Une femme distinguée et bien née comme sa cousine, une maison peuplée de beaux enfants, l'avancement régulier que lui promettait sa carrière, il ne souhaitait rien en dehors de cela et ne concevait pas que miss Blandemere ne montrât pas d'empressement à se diriger avec lui vers un but si enviable.

Mistress Morton ne s'apercevait guère des agitations morales de Stewart. La brave femme avait dans sa jeunesse parcouru le quart du globe à la suite de son mari, comptable du commissariat de l'armée, et avait vu beaucoup

de choses sans trop les regarder. Un jour le comptable, s'étant aventuré loin de ses registres avec une colonne qui poursuivait les Maoris, avait été tué et, disait-on, mangé par les sauvages. Mistress Morton était revenue en Angleterre, s'était attachée à Lucy, alors toute petite fille, et ne l'avait plus quittée. La perspective d'aller en Perse ne l'avait pas effrayée. Le voyage de retour la retrouvait toujours placide; assise sur son mulet, elle contemplait de tous ses yeux les pays que traversait la caravane, poussait de temps à autre l'exclamation admirative de rigueur, mangeait de bon appétit et dormait de grand cœur à chaque station. Les Turcs qui passaient sur la route s'arrêtaient un moment devant cette grosse dame rose aux yeux calmes, vêtue invariablement d'étoffes claires, et la regardaient avec considération. Pendant les loisirs du voyage, elle confectionnait une merveilleuse tapisserie commencée à

Tauris, et inspirée par le souvenir des étoffes persanes couvertes d'oiseaux et de fleurs brillantes.

Comme on approchait de Khinis, on trouva la terre couverte de neige; l'hiver s'était déjà abattu sur ces hauts plateaux, qui pendant six mois de l'année deviennent froids comme la Sibérie. Il fut convenu qu'on se hâterait, de peur de rencontrer les mauvais temps dans les montagnes entre Erzeroum et Trébizonde. Les journées de marche furent donc allongées; on partait le matin avant l'aube, on s'arrêtait une heure seulement à midi, et on marchait jusqu'à

la nuit. Le froid devenait très-vif; un tapis blanc s'étendait sur les plaines, sur les montagnes, sur le lit des torrents gelés. De longues stalactites étaient suspendues sur les cascades, pareilles à la chevelure cristallisée d'une naïade surprise par l'hiver : les rochers verticaux, noirs au milieu de cette immensité blanche, se dressaient comme des monuments funéraires; les corbeaux, perchés sur leur sommet, battaient des ailes et poursuivaient de leurs cris rauques les imprudents qui ne craignaient pas de troubler par leur présence les silencieux mystères de l'hiver arménien.

Les voyageurs subissaient la contagion de cette tristesse de la nature environnante, les conversations devenaient rares, et dans la caravane on n'entendait guère que le bruit des fourreaux de sabre heurtant à temps égaux les larges étriers. Seule miss Blandemere conser-

vait sa gaieté sereine et fière. Elle était charmante sous son bonnet d'astrakan, avec ses cheveux tombant en longues boucles sur la fourrure noire de sa pelisse. Elle raillait Tikrane-Effendi à propos de l'enthousiasme discret que lui inspirait son pays. — Vous n'êtes pas patriote, lui disait-elle. Pourquoi vous autres Arméniens ne venez-vous pas tous vous établir dans les cahutes souterraines de ces villages, au milieu de vos neiges nationales? Il faut avoir le courage de ses opinions.

Vers trois heures du soir, la neige tomba plus épaisse. On traversait alors des gorges absolument désertes, et le gîte était encore éloigné. Les chevaux n'avançaient plus qu'avec peine; les voyageurs se sentaient glacés sous leurs épaisses fourrures. A quatre heures, le vent d'ouest se leva. Il tourbillonnait entre les murs de rocher qui bordaient le sentier, sou-

levait la neige et la divisait en particules impalpables : on eût dit autant de pointes d'aiguilles gelées qui s'introduisaient dans le nez, dans les yeux, dans les oreilles, et empêchaient de respirer, de voir et d'entendre. Le lieutenant marchait un peu en avant des deux femmes ; Tikrane s'approcha de lui et dit à demi-voix : — Je crois que nous sommes en danger. Ceci est le commencement d'un *tipi*, ou tempête de neige. Je n'en avais pas encore vu, mais on m'en a souvent parlé, et il paraît que c'est terrible.

— Quelle est la nature du danger ?

— D'abord les animaux refusent d'avancer, et les hommes eux-mêmes, aveuglés par la neige tourbillonnante, n'y voient plus à deux pas devant eux. Toute trace de route ayant disparu, on est forcé de s'arrêter où l'on se trouve,

et on attend, à la grâce de Dieu, la fin de la tempête.

— Combien de temps dure-t-elle d'ordinaire ?

— Cela varie : quelquefois deux heures, quelquefois deux jours, répondit l'Arménien, devenu subitement très-grave et s'effrayant de ses propres paroles. On prétend que le simoun d'Arabie n'est rien en comparaison.

Au même moment, le lieutenant vit que le chef des muletiers s'était arrêté et conférait avec ses hommes. Stewart, qui avait appris le persan à Tauris, ainsi que sa cousine, alla lui demander de quoi il s'agissait. — Ne voyez-vous pas le *tipi* ? répondit le muletier en secouant la neige qui couvrait sa barbe et ses épais sourcils.

— Que faut-il faire ?

— Nous n'avons pas l'embarras du choix. Ni les hommes ni les bêtes ne pourraient faire dix pas maintenant, et dans une demi-heure ce sera bien pis. Si l'orage dure, je crois bien que nous sommes en grand péril.

Stewart alla dire aux femmes qu'il fallait s'arrêter un moment. Mistress Morton, qui n'avait pas conscience du danger, descendit de sa mule de la meilleure grâce du monde ; mais Lucy avait lu plus d'une description de ces sinistres ouragans, elle comprit la vérité et devint pâle. Stewart se sentit le cœur serré : l'angoisse de son amour se doublait du sentiment de sa responsabilité.

Les voyageurs d'une caravane sont comme l'équipage d'un navire, et l'expérience a tracé

la ligne de conduite que doit suivre chacun d'eux au milieu des tempêtes des montagnes, comme elle a déterminé les devoirs des marins à l'heure des ouragans de mer. Le *katerdgi-bachi* ou chef des muletiers, devenu le véritable capitaine de la troupe, ordonna de décharger les bagages, et y fit prendre tout ce qu'on put trouver de couvertures. Un large tapis fut étendu à terre au pied d'un rocher; puis tous les voyageurs se réunirent en un seul groupe, s'assirent le plus près possible les uns des autres et étalèrent au-dessus d'eux les couvertures comme une voûte. Ils formaient ainsi une sorte de monticule vivant que la neige ne tarda pas à recouvrir. L'un des muletiers avait soin de ménager au-dessus de leurs têtes un passage pour l'air du dehors. On raconte que des voyageurs surpris par le *tipi* ont survécu à vingt, trente et même quarante heures de cet ensevelissement. Si la tempête dure plus long-

temps, le froid et la faim font leur œuvre. Au printemps suivant, les premiers passants qui traversent le pays lors du dégel retrouvent les cadavres intacts, dans la situation où la mort est venue les prendre. Il n'y a pas de désespoir qui tienne contre la fatalité d'une telle situation. Les plus impatients comprennent que la lutte est impossible et se résignent. D'ailleurs ceux qui ont vu de près la mort sous cette forme prétendent qu'elle est presque douce : le froid engourdit avant de tuer, et l'on ne se sent pas finir. Un sommeil profond, invincible, épargne au mourant les horreurs de l'agonie.

Quand la nuit tomba, la tempête était plus violente que jamais. Lucy était assise entre son cousin et mistress Morton. Celle-ci avait enfin compris que l'existence de la caravane courait des risques sérieux, et elle pleurait, non pas sur ce qui allait être enlevé de ses vieilles an-

nées, mais sur la jeunesse si douloureusement abrégée de sa fille d'adoption. Stewart songeait qu'après tout, s'il fallait mourir, il lui serait doux de mourir auprès de ce qu'il aimait le plus au monde. Lucy, à qui les terreurs même d'une pareille situation ne pouvaient enlever sa sérénité d'esprit, récitait tout bas ses prières. Quant à l'Arménien et aux muletiers persans, ils avaient pris leur parti. Les Orientaux voient venir la dernière heure sans larmes et sans plaintes, comme les petits enfants.

Les voyageurs ne souffraient pas encore trop du froid : la chaleur de ces corps réunis sur un étroit espace entretenait autour d'eux une température plus élevée que celle du dehors ; mais la neige tombait toujours, et pouvait tomber ainsi le lendemain, le surlendemain, toute la semaine ; un moment arriverait où elle s'accumulerait en lourde masse et où l'on ne pourrait

plus ménager un accès à l'air extérieur. Les heures passaient, longues comme des siècles; la faim commençait à se faire sentir.

Européens et indigènes, tous se taisaient. On n'entendait que les sifflements du vent et le bruit sourd des masses de neige qui de temps en temps tombaient du haut des rochers dans la vallée. Un muletier se leva en silence, et se dressa de toute sa hauteur pour dégager l'ouverture supérieure de la prison de neige; mais, au lieu de se rasseoir ensuite, il resta debout plusieurs minutes, observant ce qui se passait au dehors. — Que vois-tu? demanda le *katerdjibachi*.

— Donne-moi ton pistolet, répondit l'homme. Un ours rôde autour de nous. — Et il tira un coup de feu dans la nuit.

Personne n'avait pensé encore à ce nouveau

danger. La perspective en parut trop horrible à la pauvre Lucy. Sa fermeté d'âme lui permettait de se résigner à rester ensevelie sous le blanc linceul de la neige ; mais l'idée de cette bête fauve qui la guettait comme une proie, qui bientôt peut-être ouvrirait avec ses pattes le toit de neige et choisirait une victime parmi les malheureux voyageurs, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Peu à peu elle se sentit défaillir, et perdit enfin toute conscience d'elle-même.

Quand le sentiment lui revint, elle se trouvait en pleine nuit, portée sur les bras de quelqu'un dont elle ne pouvait distinguer les traits. La neige tombait toujours, et le vent lui fouettait le visage ; ce furent sans doute ces âpres caresses de la tempête qui la ranimèrent. Elle ne souffrait pas, mais elle se sentait envahie par une sorte de torpeur qui ne lui permettait

pas de parler et de s'enquérir de sa situation. Au bout de quelques instants, elle se sentit déposer à terre ; plusieurs personnes auprès d'elle s'entretenaient à voix basse. Elle ouvrit les yeux et vit mistress Morton, qui se jeta dans ses bras. — Je t'ai crue morte, ma chérie, disait sa vieille amie en la couvrant de baisers. — Stewart, Tikrane et les gens de la caravane étaient tous là ; plus loin, des hommes portant le costume du pays se pressaient devant un grand feu. En promenant ses regards autour d'elle, elle distingua des voûtes sculptées, des arcades, des colonnes ; l'endroit où tout ce monde se trouvait assemblé était une église à demi ruinée.

— Comment sommes-nous venus ici ? demanda-t-elle à son cousin.

Stewart raconta que le muletier avait tiré sur l'ours et l'avait manqué : deux circonstances

également heureuses, car si la bête féroce avait été atteinte, elle aurait assiégé la cave de neige qui servait de retraite aux voyageurs, au lieu de s'enfuir comme elle avait fait en entendant le bruit du coup de pistolet qui ne l'avait pas touchée ; d'autre part, ce même bruit avait amené auprès d'eux leur sauveur. — Le voilà, dit le lieutenant en allant chercher un homme qui se tenait à l'écart, devant le feu. — Miss Blandemere reconnut Sélim-Agha.

Il s'approcha lentement. Mistress Morton courut à lui, et lui sauta presque au cou en s'écriant qu'elle lui devait la vie. Le Kurde s'arrêta, étonné de ces démonstrations de reconnaissance et de ces discours dans une langue qu'il ne comprenait pas. — Les dames veulent te remercier du service que tu nous as rendu à tous ; c'est Dieu qui t'a conduit sur notre chemin, dit Stewart en persan.

— Chaque homme a sa destinée écrite sur son front, répondit l'agha. Je dois plus remercier mon étoile de m'avoir amené ici que vous ne devez remercier la vôtre de m'y avoir rencontré, ajouta-t-il, ses yeux noirs fixés sur ceux de Lucy.

La jeune voyageuse voulut se lever pour aller, elle aussi, exprimer sa gratitude à l'agha; mais malgré l'aide de son cousin elle ne put se tenir debout. — La *cadine* doit avoir eu les pieds gelés pendant que je la portais, dit Sélim. Il faut les lui frotter avec de la neige. — Mistress Morton s'empressa de déchausser sa jeune amie, et vit qu'elle avait les pieds blancs, inertes et froids comme du marbre. On apporta de la neige, et la bonne dame commença ses frictions. — Ce n'est pas ainsi qu'on doit frotter un pied gelé, dit le Kurde à Stewart, et il fit un mouvement comme pour montrer à la vieille An-

glaise la manière de s'y prendre; mais tout à coup il s'arrêta, retenu par une pensée subite. Il avait compris que l'assistance d'un homme, d'un inconnu, pourrait bien, en dépit de la gravité des circonstances, être gênante pour la voyageuse étrangère. — Viens ici, Aïcha, dit-il en se tournant vers le groupe réuni devant le feu. — Un garçon d'une douzaine d'années répondit à cet appel. Sélim-Agha lui dit quelques mots en kurde, et l'enfant, s'agenouillant près de Lucy, reprit la besogne si mal commencée par la veuve du comptable. Au bout de quelques minutes, les pieds de la jeune fille étaient redevenus roses, et le sang y circulait; mais on ne lui permit pas de s'approcher du feu. Elle prit à la hâte quelques aliments, une toile fut tendue entre deux colonnes, et les deux femmes allèrent chercher derrière ce rempart improvisé un repos bien nécessaire après tant d'émotions.

Tikrane et le lieutenant demandèrent alors au Kurde comment il s'était trouvé si à propos sur leur route. — J'ai été surpris comme vous, dit Sélim, par le *tipi*; mais je connaissais depuis longtemps cette église, et je m'y suis réfugié. Ainsi que tu as pu le voir, elle est éloignée d'une centaine de pas seulement du lieu où vous avez fait halte; la neige et les tourbillons vous ont empêchés de la découvrir. J'ai trouvé en arrivant ces paysans qui sont là devant nous : ils s'étaient arrêtés également dans l'église avec leur âne chargé de petit bois qu'ils allaient vendre sur le marché de Khinis; c'est ainsi que nous avons pu avoir du feu. Au moment où nous allions nous endormir, un de mes hommes resté en sentinelle est venu m'avertir qu'il avait entendu la détonation d'un pistolet. Pensant que ce coup de feu était l'appel de quelque voyageur égaré, nous sommes allés à la découverte. Voilà tout. Demain, si

l'orage diminue de violence, je me rendrai à mon village d'Abdurrahmanli; j'en ramènerai du monde avec ce qu'il vous faut pour vous remettre dans votre route; mais j'espère qu'avant de partir pour Erzeroum vous viendrez passer quelque temps chez moi. Tout pauvres que nous sommes, vous trouverez dans ma maison de quoi vous reposer de vos fatigues. — Stewart et Tikrane acceptèrent cette offre avec reconnaissance. Quand ils s'éveillèrent le matin, ils ne trouvèrent plus le Kurde, il était parti avant le jour.

Un rayon de soleil, pénétrant au travers du mur de toile, éveilla Lucy. Elle fit rapidement sa toilette, et vint s'asseoir avec ses compagnons devant un déjeuner aussi frugal que le souper de la veille. Il consistait en *pastourma* ou viande conservée, en un peu de lait caillé et de pâte d'abricot séchée au soleil. Mistress Mor-

ton se fit ensuite apporter la boîte contenant la fameuse tapisserie qu'on avait retrouvée sous la neige, ainsi que les autres bagages, et elle se mit imperturbablement au travail. Tikrane entreprit de montrer l'église au lieutenant et à Lucy. C'est un monument illustre entre tous, contemporain, dit-on, de saint Grégoire l'Illuminateur; les Turcs l'ont appelé Sarmadjik Killissé, à cause d'un lierre qui court sur les sculptures de la façade. Miss Blandemere ne songeait guère à admirer les trois coupoles de pierre, les arcades hardies, les figures de saints qui ornent l'antique église. Elle pensait aux événements de la veille, à la mort qu'elle avait vue de si près, à ce sauveur inattendu qui, au risque de tomber dans un trou de neige ou de s'égarer dans les ténèbres, l'avait arrachée au plus terrible des dangers. C'était, disait-on, un brigand; mais les idées de l'Orient ne sont pas les nôtres, et d'ailleurs les parents de Lucy se

vantaient de connaître plusieurs brigands pareils dans l'histoire de leur famille. Les Blandemere qui, au moyen âge, pillaient les navires échoués au pied de leur château étaient sans doute moins scrupuleux que le chevaleresque bandit de la montagne kurde. Ces Normands féodaux n'avaient pas à coup sûr la nature fine, élégante, l'élévation de sentiments dont l'Abdurrahmanli avait donné plus d'une preuve. Comment reconnaître un tel service rendu par un tel homme ? Miss Blandemere se sentait fort embarrassée.

Vers le milieu de la journée, elle fit apporter des coussins sous le porche de l'église. Le ciel avait repris toute sa sérénité ; le soleil brillait sur cette neige perfide, si calme maintenant, et qui, la veille, promenait de la terre au ciel ses vagues impalpables. Miss Blandemere était heureuse de revoir la lumière ; au sortir d'un grand

péril, on éprouve cette calme ivresse du convalescent qui renaît à la douceur de vivre. En promenant ses regards sur la campagne déserte, Lucy vit une troupe lointaine de cavaliers qui venaient des montagnes, du côté du nord. Ils avançaient aussi vite que le permettait l'épaisse couche de neige étendue sur le sol. Sélim-Agha chevauchait à leur tête ; mais Lucy ne le reconnut pas tout d'abord. Il avait quitté les vêtements turcs qui lui servaient de déguisement lors de son expédition de Mekkio, et il reparaisait sous le brillant costume de guerre de sa nation. Un turban blanc, étroit et haut comme une tiare, remplaçait le fez constantinopolitain ; sa veste bleue étincelait de broderies d'argent, et sur son *kilt*, semblable à celui des montagnards d'Écosse, pendait un arsenal compliqué de petits instruments d'argent ciselés dont les Kurdes se servent pour charger leurs armes à feu. Deux longs pistolets se perdaient dans l'é-

charpe de cachemire qui lui entourait la taille ; un de ces sabres anciens à lame presque droite, devenus si rares aujourd'hui, était suspendu à son côté par une étroite cordelière de soie rouge à glands d'or. Agile comme un cerf, son cheval turcoman enfonçait à peine dans la neige. Ce Kurde avait une beauté vraiment noble et intelligente ; ses mouvements décelaient une vigueur nerveuse et souple, la vigueur de ces panthères apprivoisées que la mythologie hellénique donnait pour monture aux compagnons de Bacchus indien. Derrière lui marchaient une trentaine de Kurdes, équipés à peu près de la même manière et armés de longues lances à houppes de soie flottantes. L'étincelante lumière de ce beau jour d'hiver se reflétait sur l'acier poli des sabres et des lances, et se décomposait en petits arcs-en-ciel dans la poussière neigeuse que soulevaient les pieds des chevaux. — *Very beautiful indeed!* s'écria

Stewart à ce spectacle, en répétant sans y prendre garde la célèbre exclamation du duc de Wellington.

On arracha mistress Morton aux délices de sa chère méridienne; les préparatifs du départ furent bientôt terminés, et l'on se mit en route pour Abdurrhamanli. Les chemins étaient peuplés comme à l'ordinaire; les katerdgis, que la tempête avait retenus la veille dans les villages, recommençaient leurs voyages, et les Européens en rencontraient plus d'un accroupi sur les ballots, chantant la lente complainte des cruautés de la belle Dériko. — J'aime l'Arménie, dit Lucy à l'effendi, malgré sa neige et ses longs hivers; mais vous avez beau dire, elle restera toujours pauvre.

— Ne le croyez pas; elle est riche au contraire, seulement cette richesse reste stérile.

Le blé qui dort là, sous la neige, couvrira au printemps ces plaines d'une moisson suffisante pour nourrir la moitié de l'Europe. Comme les routes manquent, on ne peut expédier le grain à l'étranger, et parfois il pourrit dans les granges; mais nous tenons la terre, et nous la garderons : c'est là, pour les Arméniens, le meilleur gage d'avenir.

À côté d'eux, Sélim-Agha cheminait en silence. — Qui te rend triste? lui demanda Lucy. — L'Abdurrahmanli ne répondit que par le grave sourire qui lui était habituel. Miss Blaudemere ne se tint pas pour battue; elle se mit à interroger l'agha sur sa famille, sur son passé, sur sa vie présente. Il sortit peu à peu de sa réserve, et lui décrivit, avec une simplicité presque éloquente, les plaisirs et les dangers de son existence nomade, les longs loisirs de l'hiver dans les maisons bien closes,

les voyages à la suite des troupeaux, pendant la belle saison, lorsque la tribu plantait successivement ses tentes sur toutes les montagnes de l'immense plateau du Taurus; puis les luttes avec les clans rivaux, les razzias, les escarmouches au bord des torrents et des précipices. Par moments, au milieu de son récit, il fixait les yeux sur Lucy, s'oubliait à la contempler, et chevauchait plongé dans une silencieuse rêverie. Lucy n'était pas une coquette, mais elle ne pouvait observer sans un secret plaisir l'émotion de l'Abdurrahmanli. — Ce n'est pas jouer avec le feu, pensait-elle. Dans trois jours, nous serons bien loin l'un de l'autre. — Après un de ces intervalles de silence, elle demanda de nouveau à Sélim ce qui le rendait rêveur. — As-tu donc des chagrins? dit-elle.

— Peut-être, répondit celui-ci.

— Allons, je vois que les chagrins sont une maladie de tous les climats. Heureusement qu'il est toujours possible de s'en guérir, d'après ceux qui s'y connaissent.

Le Kurde la regarda avec son sourire mélancolique. Leurs compagnons étaient restés un peu en arrière; il se pencha vers miss Blandemere, et, presque à l'oreille, lui dit ces vers d'une vieille anthologie persane :

— Féridoun, les pensées sont tristes comme les pleureuses des funérailles.

— Ma sœur, les cheveux blonds de l'étrangère sont des rayons de soleil;

Les rayons me sont entrés au cœur, et ils me brûlent.

— Féridoun, les filles de notre pays ont des remèdes pour ces maux.

— Ma sœur, on n'oublie le mal dont je souffre

Què sous les cyprès funéraires, aux portes de la ville.

Miss Blandemere devint fort rouge. — C'est ma faute, pensa-t-elle. Mes questions ont été imprudentes, et je devais prévoir cette réponse. — Comme en même temps Stewart et l'Arménien les avaient rejoints, Sélim put mettre son cheval au galop et s'éloigner de Lucy. Elle ne songeait pas à lui en vouloir; cet aveu, qu'elle avait involontairement provoqué, était fait d'un ton de tristesse résignée qui l'empêchait de paraître audacieux. Pendant tout le reste de la journée, le Kurde se tint loin de miss Blandemere; mais celle-ci ne put s'empêcher de rêver souvent aux étranges métaphores de cette poésie persane, pour qui « les cheveux blonds de l'étrangère sont des rayons de soleil ».

Tourmenté par les incertitudes et les préoccupations de son amour, le lieutenant n'avait pu remarquer sans dépit le long entretien de

sa cousine et de l'agha : ce n'était pas qu'il voulût voir en Sélim un rival ; il aurait été jaloux à l'occasion du dernier cornette de sa compagnie, mais ne pouvait l'être d'un Kurde. En s'approchant de miss Blandemere, il lui dit d'un air un peu contraint : — Ce que vous racontait Sélim-Agha était donc bien intéressant ?

— Très-intéressant, répliqua presque durement Lucy, à qui la question avait déplu.

La conversation en resta là jusqu'au moment où l'on arriva en vue d'Abdurhamanli.

III

Le chef des Abdurrahmanli était sincère quand il disait « qu'on n'oublie qu'au tombeau le mal dont il souffrait ». En voyant Lucy pour la première fois, il avait été ébloui. Cette beauté si différente de celle des femmes du pays avait produit sur le Kurde l'effet d'une révélation. Il ne soupçonnait pas qu'il pût exister au monde une chevelure aussi blonde, des joues aussi fraîches, des yeux bleus d'un éclat aussi pur. Lorsque le hasard le remit en présence de cette

merveilleuse créature, il sentit s'allumer en lui un amour dévorant, irrésistible, comme l'étaient toutes les passions de sa nature indomptée. Il était complètement subjugué. Miss Blandemere fût-elle venue chez lui comme captive au lieu d'y accepter l'hospitalité, qu'il ne se fût pas montré moins respectueux pour elle; il reconnaissait l'ascendant d'un être d'ordre supérieur, différent de tout ce qu'il avait vu jusqu'alors.

Quoiqu'il ne raisonnât guère ses impressions, il comprit qu'il était rejeté hors de toutes les voies à lui connues, et se sentit perdu. Il était dans la situation d'un homme qui, au bord de la mer, n'aurait jamais marché que sur des plages solides, et qui tout à coup serait transporté au milieu des sables mouvants. Seulement, en pareil cas, un Européen se débat, lutte contre le danger même inconnu et mystérieux;

un Oriental accepte silencieusement la destinée qui lui est faite. Souffrir et subir, c'est la devise des races fatalistes. Après que son cœur lui eut révélé qu'il aimait et que son instinct l'eut averti qu'il n'avait pas d'espérance à concevoir, il ne trouva pas d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner aux événements. — J'ai encore, pensa-t-il, quelques heures, quelques jours peut-être à la voir. — Ce fut là toute sa consolation ; quant à ce qui adviendrait après le départ de l'étrangère, ce n'était pas son affaire à lui, cela regardait le destin. Il sentait confusément qu'elle avait fait un grand ravage dans sa vie, que, lorsqu'elle ne serait plus là, il ne pourrait plus revenir à son existence ordinaire ; mais il remettait à l'heure à venir le souci de prendre une détermination.

Il ne faisait pas encore nuit quand l'agha et ses hôtes arrivèrent à Abdurrahmanli. C'était

un groupe d'habitations à demi souterraines qui s'échelonnaient sur la pente assez roide d'une sorte de promontoire entouré de trois côtés par un torrent alors gelé. Les maisons, fort spacieuses, étaient toutes adossées à cette pente, de manière que les portes des plus hautes s'ouvraient sur le toit en terrasse des plus basses. Quand on dépassait le seuil, on trouvait devant soi une sorte d'escalier de pierre qu'il fallait descendre pour arriver au sol de l'appartement, taillé en partie dans le rocher. Ce sont bien toujours « les demeures souterraines, pleines de grands vases de cuivre, et où les montagnards vivent avec leurs bestiaux », que décrivait, il y a deux mille ans, le chef des mercenaires de Cyrus le Jeune.

On sait que les Kurdes ne sont guère musulmans que de nom, et que leurs femmes ne se voilent pas comme les Turques en présence des

étrangers. Quand l'agha introduisit les Européens dans sa maison, ils y furent reçus par sa sœur; c'était une femme jeune encore, veuve d'un Kurde de la même tribu. Comme tous les Abdurrahmanli, dont l'existence nomade se passe en Perse autant qu'en Turquie, elle parlait assez bien le persan. Elle accueillit miss Blandemere avec une politesse un peu hautaine; elle semblait habituée à commander dans la maison, et n'avait rien de la timidité des femmes du Levant. En réalité, c'était elle qui menait les affaires de la tribu, et qui inspirait les résolutions prises dans cette petite république dont l'agha était le président.

Elle présenta à miss Blandemere sa fille, toute jeune encore, et qui, par suite d'un étrange caprice de la nature, était blonde comme une femme du Nord. Lucy lui demanda

son nom. — On m'appelle Erandjik (la petite Franque), répondit l'enfant. On m'a donné ce nom à cause de la couleur de mes cheveux, qui ressemblent aux tiens, ajouta-t-elle en baisant une des tresses flottantes qui tombaient sur les épaules de miss Blandemere.

Le repas du soir fut somptueux. On y servit un mouton apprêté à la manière du pays, un *rôti de forêt*, comme l'appellent les gens de l'Anatolie, puis des volailles presque grasses, chose rare en Turquie, des fruits conservés et toute sorte de crèmes. Pendant le dîner, un vieux musicien, qui était à la fois le poète et le sorcier de la tribu, chantait des chansons dans les trois langues des Abdurrahmanli, le kurde, le turc et le persan. Il était aveugle comme Homère, et tenait en main un instrument composé de trois cordes de métal tendues sur une planche de bois. La lyre de ces ménétriers ambulants

qui furent les pères de la poésie hellénique ne devait être ni beaucoup plus compliquée ni beaucoup plus harmonieuse. Quand on quitta la table ou plutôt le large plateau d'étain ciselé qui en tenait lieu, le vieillard déposa près de lui sa guitare, et prenant un *neil*, sorte de flûte aux sons doux et mélancoliques, il fit entendre les premières mesures de l'air sur lequel on chante les vers persans de la *Douleur de Feridoun*¹. L'agha l'interrompit brusquement, lui dit que c'était assez de musique comme cela, et parut, pendant le reste de la soirée, plus songeur et plus préoccupé que jamais.

La sœur de Sélim conduisit elle-même les

1. Féridoun est le héros légendaire de plusieurs poèmes héroïques persans très-anciens. Les improvisateurs prennent volontiers, aujourd'hui encore, ses aventures pour sujet de leurs récits.

deux étrangères dans une maison voisine qui avait été préparée pour les recevoir. — Ma fille restera ici, dit-elle, et passera la nuit auprès de vous. — La chambre à coucher était grande, fort propre, et égayée par la lueur d'un beau feu flambant. Sur le plancher étaient étendus des matelas recouverts d'épaisses couvertures à larges raies de couleur. Mistress Morton, qui tombait de sommeil, se coucha la première. Elle fut satisfaite de la manière dont les Kurdes entendaient les conditions matérielles de l'existence, et déclara que depuis longtemps elle n'avait pas trouvé de si bon lit. Cinq minutes après, elle dormait du plus profond sommeil. Lucy se déshabilla, mais ne parut pas aussi pressée de partir pour le pays des rêves; elle resta longtemps éveillée, causant avec Frandjik. Elle s'était sentie prise d'une subite affection pour cette petite Kurde, blonde comme elle-même, et en qui elle croyait retrouver une

compatriote. L'enfant n'avait pas hérité de la nature impérieuse de sa mère; elle se montra dès l'abord confiante et affectueuse à l'égard de la belle Anglaise.

Frاندjik n'était pas sans quelque ressemblance avec Sélim-Agha; c'étaient les mêmes yeux noirs, doux et pleins de flammes, les mêmes élans passionnés promptement contenus, les mêmes accès de mélancolie intermittente, et miss Blandemere ne lui sut pas mauvais gré de la ressemblance. Le nom du chef abdurrallimanli revenait à chaque instant sur les lèvres de l'enfant. — Elle l'aime déjà sans doute, pensait Lucy, ou elle l'aimera bientôt. — Peut-être Lucy ne se trompait-elle pas. Frاندjik était très-jeune, mais les courts et brûlants étés de l'Arménie mûrissent vite la jeunesse des filles, et quand la nièce de Sélim-Agha, par les belles matinées d'hiver, interrompait son travail de bro-

derie pour regarder courir les nuages au bord du ciel, il y avait dans ses yeux une expression de méditation inquiète qui n'était déjà plus de l'enfance.

Miss Blandemere lui avait demandé pourquoi elle se teignait le bord des yeux avec cette couleur noire qu'on appelle le *surmeh*. — Nous autres gens de la montagne, nous sommes obligés de nous peindre ainsi les paupières, avait répondu Frañdjik. Ce n'est pas pour paraître plus beaux, mais parce que la petite ligne noire que vous voyez rend les yeux moins sensibles à la réverbération des neiges. — Cependant le lendemain, quand elle vint retrouver Lucy, toute trace de *surmeh* avait disparu ; je ne sais comment elle s'y était prise pour l'enlever, car il est, dit-on, très-difficile de se débarrasser de cette teinture.

Ce jour-là, Sélim-Agha fit visiter le village à ses hôtes. Les Abdurrahmanli étaient relativement peu nombreux, mais assez riches, plus riches même que les Haydéranli, dont ils sont un rameau détaché. Presque toutes les maisons étaient commodes, sèches et chaudes. Les ustensiles de cuivre qui les remplissaient brillaient de propreté. Des étables immenses servaient au bétail de retraites d'hiver : on voyait là des bœufs, assez petits et maigres à la vérité, des moutons magnifiques à large queue, des chèvres à longs poils tombant jusqu'à terre. Ces troupeaux avaient pour gardiens de terribles chiens efflanqués, hauts sur jambes, habitués à combattre l'ours et à étrangler un loup d'un coup de dent. Des filles aux cheveux nattés, à l'air un peu sauvage, sortaient de la bergerie avec de grands vases de cuivre poli pleins de lait écumant, et jetaient en passant sur les étrangers un regard effarouché.

Partout où ils allèrent ce jour-là, ils trouvèrent le nom de Sélim dans toutes les bouches. Un agha ne peut exiger des Kurdes l'obéissance un peu servile ni l'aveugle soumission avec laquelle on exécute les ordres des grands parmi les Orientaux. Le pouvoir d'un chef de tribu est fondé moins sur le respect qu'inspire son origine que sur son courage, son habileté et son mérite personnel. Les aghas sont au milieu des leurs comme étaient au moyen âge les capitaines, souvent héréditaires, des villes italiennes. Sélim possédait à un haut degré les vertus et les défauts de son peuple; il était loyal, chevaleresque, intelligent et bon, mais aussi superstitieux et prompt à la vengeance. Il se montrait à l'occasion un terrible justicier. Un villageois arménien de passage à Abdurrahmanli raconta l'histoire suivante à Tikrane. Le cadi de Kara Aghatch avait battu et dépouillé de ses biens un pauvre paysan chrétien des plaines coupable

d'avoir défendu sa femme qu'un soldat outrageait odieusement. Sélim-Agha traversait alors le pays, au retour d'une expédition contre son éternel ennemi le chef de Mekkio. Le paysan vint se plaindre à lui. L'agha ouvrit, de son autorité privée, une enquête sommaire, alla prendre le cadi dans sa maison, lui fit couper la tête, et abandonna au paysan une grosse part du butin provenant de la razzia. L'autorité, pour diverses raisons qu'il serait trop long de rapporter, ne tira pas une vengeance immédiate de la mort du cadi, et le chef des Abdurrahmanli eut depuis ce jour dans la province une haute réputation de défenseur des faibles et de redresseur de torts.

Il était heureux de montrer à miss Blandanere sa rustique opulence ; mais il ne dit pas un mot qui pût trahir les sentiments dont la veille il avait laissé échapper l'aveu. Il se con-

tentait de regarder Lucy et d'admirer longuement, quand elle marchait devant lui, la souplesse de sa taille et la grâce de sa démarche. Miss Blandemere finissait par ressentir les effets de la sympathique attraction que le Kurde semblait exercer sur tout le monde, elle se plaisait à l'entendre parler, et, quand elle lui répondait, sa voix avait des accents d'une caressante douceur.

Les deux compagnons de miss Blandemere voyaient Sélim-Agha d'un œil moins favorable. L'Arménien se sentait mal à l'aise auprès de ce représentant d'une race conquérante qui avait constamment battu la sienne. Un raïa, quel qu'il soit, ne peut que haïr un musulman. D'ailleurs, quoique Tikrane fût traité courtoisement par tout le monde, il était clair que sa situation d'effendi chrétien ne lui valait pas grande considération de la part des gens de la tribu, et ces

prétentions même tacites à la supériorité de race sont horriblement blessantes pour ceux qui doivent les subir; mais le plus malheureux des deux voyageurs était sans contredit le lieutenant Stewart. Depuis que ce Kurde était là, l'officier croyait se sentir plus loin du cœur de sa cousine. Tout le voyage n'avait été pour lui qu'une longue série de déceptions, et pour comble de malheur il ne pouvait se dissimuler que Lucy accordait à leur hôte une attention qui ressemblait beaucoup à de la sympathie. En ce moment, Stewart trouvait dur d'être l'obligé de l'Abdurrahmanli. S'il avait cru pouvoir payer avec deux mille livres sa dette de reconnaissance, il aurait tiré de sa poche son carnet de chèque avec un joyeux empressement.

Le soir, il prit Lucy à part et lui demanda quand elle comptait qu'il conviendrait de re-

partir. — Vous êtes bien pressé, répondit-elle. Nous devons assez à l'agha et à ses compagnons pour leur faire l'honneur de passer quelques jours chez eux.

— Il semblerait que vous avez des raisons pour désirer cette prolongation de séjour.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, si cet homme n'était pas un Kurde, on pourrait croire qu'il ose vous aimer, et que vous ne faites pas ce qu'il faut pour le ramener à des idées raisonnables.

A peine le lieutenant eut-il dit ces mots qu'il les regretta de tout son cœur ; mais ils avaient été entendus. Miss Blandemere s'en crut d'autant plus offensée qu'elle ne se sentait pas complètement innocente. — Quand il en serait ainsi,

«dit-elle, je ne vois pas ce qui vous autorise à me demander des comptes. Je n'ai d'engagement avec personne, et je suis maîtresse de moi-même. — Elle se leva brusquement, traversa la chambre d'un air irrité, et sortit.

Il était déjà assez tard. Quand elle entra dans son appartement, elle trouva mistress Morton couchée et endormie. Elle s'assit devant le foyer. Stewart l'avait profondément blessée ; elle ne lui avait pas donné le droit d'être jaloux, se disait-elle. Et d'ailleurs pourquoi parler de Sélim avec ce mépris ? Lucy devait s'avouer à elle-même qu'elle n'était pas restée insensible aux séductions de ce Kurde, comme l'appelait son cousin, et quelque chose des dédains de Stewart remontait jusqu'à elle.

Pendant qu'elle regardait tristement la flamme qui dansait au-dessus de l'immense fagot de

broussailles, la porte s'ouvrit; c'était Frandjik qui entrait. Voyant Lucy plongée dans ses pensées, elle ne voulait pas la distraire. Elle s'assit à ses pieds, et resta silencieuse jusqu'au moment où miss Blandemere s'aperçut de sa présence. — Tu étais là? lui dit celle-ci en l'embrassant. — Lucy se sentit heureuse de voir la petit Kurde auprès d'elle. L'enfant la tirait de son isolement : mécontente d'elle-même et des autres, miss Blandemere trouvait pénible cette solitude où la poursuivaient ses tristes pensées.

Frاندjik était une étrange créature : douce, tendre et craintive, elle étonnait les rudes montagnards parmi lesquels le hasard l'avait fait naître. Elle toussait souvent, et on se demandait comment sa petite poitrine pouvait respirer l'air vif de la montagne. Plus jeune, elle n'aimait pas les jeux bruyants des enfants de son

âge, et maintenant on ne pouvait deviner à quoi elle songeait quand elle restait des heures entières assise sur un rocher, suivant d'un œil rêveur les lignes capricieuses des sommets qui bordent le ciel comme les rivages de l'infini.

Elle appuya sa tête sur les genoux de Lucy, et toutes deux se mirent à causer. Elles passèrent ainsi une partie de la nuit. Frandjik, que sa mère ne choyait guère, la regardant comme un peu folle, trouvait un plaisir inexprimable à ces entretiens. Elle s'ignorait trop elle-même pour beaucoup apprendre sur son propre compte à sa nouvelle amie ; mais son cœur était tout plein, et elle avait besoin de l'ouvrir. N'ayant jamais quitté ses montagnes, ne connaissant même pas les villes voisines, elle ne pouvait se plaindre de la destinée qui lui était faite, ni en souhaiter une meilleure ; mais son oncle était le seul être qu'elle aimât véritable-

ment, et elle comprenait d'instinct qu'il y avait ailleurs des cieux plus doux que le ciel de ses campagnes natales. Elle aurait voulu suivre Lucy, et se désolait à la pensée de la quitter. Puis elle parlait de son oncle, des bontés qu'il avait pour elle ; jamais il n'avait dit, ce que répétaient tous les autres, que les *djadés* (magiciennes) avaient jeté un sort à la petite Franque. Elle finit par éclater en sanglots. Lucy lui demanda la cause de ses larmes ; Frandjik ne pouvait la dire, car elle-même ne la savait pas. Miss Blandemere la fit asseoir auprès d'elle, sur le lit, et tâcha de la consoler ; peu à peu ses larmes tarirent et elle s'endormit, comme un enfant, dans les bras de son amie.

A ce moment, il semblait à miss Blandemere que le sort s'était trompé dans le lot qui lui était destiné, de même qu'il avait mal choisi celui de Frandjik. Elle n'aurait pas vécu sans

plaisir dans cette sauvage contrée, dont les horizons nobles et sévères et dont les violents contrastes charmaient les fantaisies de sa nature ardente et sérieuse tout ensemble. Elle aurait trouvé ici, pensait-elle, une foule de satisfactions intimes qui lui manqueraient peut-être dans un milieu plus civilisé : quant à la simplicité de la vie pastorale, qui aurait épouvanté une autre Européenne, elle s'y serait faite sans regret.

Comme elle ne pouvait dormir, elle prit sur une tablette un narghilé qui était là tout préparé pour elle. Le *tombéki* qu'on brûle dans ces narghilés est une herbe aromatique qui n'a rien de l'âcreté de notre tabac ; il plaît à presque toutes les femmes qui habitent l'Orient, même aux Franques, et Lucy avait pris, à Tauris, l'habitude de le fumer. Seulement il se trouva que les feuilles de ce *tombéki* étaient mélangées d'un peu d'opium. Il n'y en avait pas

assez pour enivrer complètement miss Blandemere ; mais sous l'influence de ce narcotique, si faible qu'il fût, ses pensées devinrent plus libres, plus légères en quelque sorte, et s'envolèrent plus facilement vers les régions de la fantaisie. Tout en fixant ses yeux sur les fines découpures de bois du plafond, doré par les derniers reflets de la flamme expirante, elle commença tout éveillée un rêve plus aventureux peut-être que ceux du sommeil. Elle se figurait qu'elle était la maîtresse de ces demeures, que sa vie devait dorénavant se partager entre les travaux de l'hiver dans les grandes habitations souterraines et la pastorale nomade des longs mois d'été. Comme sa compatriote lady Esther Stanhope, elle serait la reine des tribus. Frandjik deviendrait sa fille, et celui qui l'avait sauvée la remerciait de le sauver à son tour « du mal pour lequel n'ont point de remède les filles de ce pays ». Ces pensées vagues se succédaient

dans son esprit comme des flots qui lentement, l'un après l'autre, viennent déferler sur une plage et se confondent en expirant.

Le feu allait s'éteindre, elle se leva pour le ranimer ; mais elle se sentit la tête pesante. — Cette chambre manque d'air, se dit-elle. — Elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Dans la nuit silencieuse, on entendait l'aboiement des chiens de garde courant autour des bergeries. Lucy voyait comme à travers un nuage le calme paysage d'hiver ; mais les étoiles, petites et un peu pâles, lui semblaient rayonner dans une atmosphère plus douce qu'à l'ordinaire. A la clarté de la lune, elle aperçut une ombre qui se promenait au milieu de la neige, sur les terrasses supérieures : elle crut reconnaître Sélim-Agha. C'était bien lui. Depuis qu'il avait rencontré l'étrangère, il n'avait pas eu deux heures de sommeil calme : en se rapprochant de l'habita-

tion de Lucy, il croyait donner le change aux préoccupations qui le tourmentaient. Il vit miss Blandemere, qui, comme un fantôme, s'appuyait à l'un des piliers de bois placés de chaque côté de la porte. Le Kurde ne pouvait supposer que ce fût bien elle qu'il trouvait là, dehors, à une pareille heure ; il pensa d'abord qu'une des aïeules de la tribu était sortie de son tombeau pour revoir les lieux où s'était passée sa jeunesse. La rencontre d'un revenant est, pour un vivant, le gage d'une mort prochaine : l'apparition n'effraya pourtant pas Sélim ; il lui semblait naturel que cette messagère d'outre-tombe vînt lui annoncer la fin d'une souffrance qu'il lui semblait impossible de supporter longtemps. Il s'arrêta et attendit. La présence imprévue de l'agha était, pour Lucy, la continuation de son rêve : elle quitta le pilier, traversa la ruelle d'un pas de somnambule, et se dirigea vers lui. Aux rayons de la lune, Sélim distingua les traits de

la voyageuse ; mais ils lui parurent animés d'une expression étrange qu'il ne leur avait jamais vue encore. Elle porta la main à sa tête et chancela : d'un bond le Kurde fut près d'elle et la soutint dans ses bras. En sentant le cœur de la jeune fille battre contre sa propre poitrine, le Kurde fut plus épouvanté qu'il ne l'avait été à la perspective d'un tête-à-tête avec un fantôme. Il est bien connu dans tout le pays kurde que les morts se plaisent à sortir de l'étroite prison du tombeau, mais cette évocation d'une vivante, d'une Franque imposante, noble et froide comme l'était Lucy, c'est là un prodige qui dépasse la puissance de l'amour même le plus ardent. D'ailleurs ces yeux démesurément agrandis, ces frémissements qui faisaient palpiter la poitrine de l'étrangère, montraient qu'elle subissait une inexplicable et mystérieuse influence. Silencieuse, elle appuyait son front sur l'épaule de l'Abdurrahmanli. Ce-

lui-ci inclina la tête vers elle, et, sans peut-être qu'il le voulût, sa bouche effleura la joue pâle de miss Blandemere. Elle frissonna à ce contact ; en même temps une brise passa sur le village, une de ces brises froides tout imprégnées de l'humidité des neiges. Lucy s'éveilla ; peu à peu l'air glacé rafraîchit son front et calma l'exaltation nerveuse que l'opium avait fait naître. Effrayée de se retrouver dans les bras du Kurde, elle le repoussa brusquement. Le souvenir de tout ce qui s'était passé lui revint à l'esprit ; mais elle ne comprenait pas encore comment de vagues songeries commencées au coin du feu l'avaient conduite jusque-là. Pendant quelques secondes elle resta debout devant Sélim sans lui parler ; puis elle lui dit : — Je dois vous sembler bien étrange ! Je suis moi-même bien étonnée de me voir ici. L'atmosphère trop chaude de ma chambre m'avait rendue souffrante ; j'ai voulu respirer un moment dehors ;

mais le froid m'a surprise et j'allais perdre connaissance au milieu de la neige, si vous ne vous étiez encore trouvé là pour venir à mon secours. Je me sens mieux maintenant.

Lucy revint vers la maison et rentra. Quand la porte fut refermée, elle se sentit émue et tremblante comme une personne qui vient d'échapper à un grand danger. — Ah! dit-elle tout bas en passant devant sa vieille compagne endormie, tu ne sais pas quelle folle tu as élevée! — L'air de la chambre était chargé de vapeurs étranges, plus pénétrantes que celles du *tombéki* : Lucy reconnut l'odeur particulière à l'opium, tout lui fut expliqué. Elle ranima le feu, et ouvrit un moment le châssis de papier qui servait de fenêtre.

Miss Blandemere, en repassant dans son esprit les événements de la soirée, se jugea sévè-

rement. Elle se reprocha ses imprudentes rêveries; elle se trouva cruelle d'avoir joué avec l'amour du Kurde et avec l'inquiète affection de son cousin. Ce roman de vie nomade qui l'avait un moment séduite lui parut odieux et absurde : qui sait où il aurait pu la mener, s'il y avait eu un peu plus d'opium dans le narghilé, si le souffle du vent d'hiver n'avait pas dissipé son ivresse? Elle ne songeait plus maintenant qu'à s'éloigner du village kurde, comme on s'éloigne du bord d'un précipice.

Frاندjik était plongée dans un calme sommeil, mais une larme pendait encore à l'extrémité de sa paupière close. Lucy sécha cette larme avec un baiser; puis, s'agenouillant devant son lit, elle commença sa prière du soir. Dans ce qu'elle demandait à Dieu, il y avait des souhaits de bonheur pour cette petite amie d'un jour qu'elle allait quitter, et qui, seule désor-

mais, resterait livrée aux caprices de cette destinée qui joue avec la vie des hommes comme le vent avec les feuilles tombées. La prière finie, elle se coucha auprès de Frandjik; leurs chevelures blondes se confondirent sur l'oreiller, et l'on n'entendit plus dans la chambre que le cri d'un grillon caché parmi les cendres de l'âtre.

IV

Quand le lendemain matin miss Blandemere rencontra Stewart, elle lui tendit la main. — Pardonnez-moi, dit-elle, j'ai été injuste envers vous hier soir, et je le regrette. J'ai un bien mauvais caractère, je tâcherai que vous vous en aperceviez moins souvent à l'avenir. Nous ne reparlerons plus de cela, n'est-ce pas? Et, pour vous donner une première satisfaction, nous partirons demain.

Erzeroum est à deux journées de caravane d'Abdurrahmanli; mais les chevaux, de solides bêtes choisies exprès pour le voyage, étaient reposés maintenant, et on pouvait, sans trop de difficulté, leur faire faire le trajet en un seul jour. Il fut convenu qu'on se mettrait en route avant le lever du soleil. Lucy se chargea d'annoncer à Sélim-Agha cette détermination. — Mon cousin, dit-elle, est forcé de hâter son retour en Europe. Moi-même, je crois que j'aurais tort de séjourner davantage dans un pays aussi froid que l'Arménie. Vous avez pu voir que j'étais souffrante, je craindrais les suites d'une crise nerveuse comme celle d'hier.

Le Kurde, qui ne s'attendait pas à un si brusque départ, sentit que son cœur se brisait; mais il ne manifesta aucune émotion. — Il sera fait comme vous le désirez, répondit-il. Je vais

donner des ordres pour que tout soit prêt demain matin.

La journée se passa tristement; Frandjik ne quittait plus miss Blandemere, et pouvait à peine retenir ses larmes. Le lieutenant voulut laisser à la tribu un souvenir de son passage : il payait magnifiquement les moindres services. Il prit à part le vieux barde aveugle, et lui remplit les deux mains de medjidiés d'or. Celui-ci, fier et gueux comme un poète, accepta cette libéralité du même ton que l'aède Démodocus recevait les présents des rois. — Je composerai un poème en ton honneur, dit-il, et ton nom vivra longtemps parmi les fils des Abdurrahmanli.

Miss Blandemere ne dormit pas de toute la nuit. Vers quatre heures du matin, elle et mistress Morton se levèrent et se préparèrent

au départ. Quand elles sortirent de la maison, les deux femmes ne trouvèrent pas devant leur porte les chevaux et les muletiers qu'elles s'attendaient à y voir; en revanche, tout le village était sur pied et présentait l'apparence de la plus grande confusion. — Qu'arrive-t-il? demandèrent-elles à Stewart qu'elles aperçurent alors à la clarté indécise du crépuscule.

— Les Kurdes sont en grand émoi, répondit l'officier. L'agha a disparu, et on le cherche inutilement depuis une demi-heure.

Les étrangers apprirent bientôt que les serviteurs de Sélim, lorsqu'ils étaient entrés chez leur maître pour le prévenir que l'heure du départ de ses hôtes était proche, avaient trouvé la chambre vide. Son cheval favori n'était pas à l'écurie, et on ne voyait plus ses armes à leur place habituelle. Il lui était souvent arrivé de

partir à l'improviste pour une expédition ou un voyage ; mais alors il se faisait accompagner par quelques-uns de ses hommes et prévenait sa sœur de sa résolution ; cette fois il n'avait rien fait de pareil. Un aussi brusque départ semblait inexplicable, s'il n'alarmait pas encore la tribu, il l'étonnait singulièrement.

Le jour ne tarda pas à paraître ; on put suivre sur la neige les traces de pas laissées par la monture du chef. Elles se dirigeaient vers le sud-est, c'est-à-dire du côté de la route de Perse. Plusieurs hommes montèrent à cheval pour courir après l'agha. Les Anglais ne voulurent pas partir avant d'être rassurés sur le compte de leur hôte, et ils restèrent au village, attendant les nouvelles. Miss Blandemere était rentrée dans sa chambre. Par la fenêtre entr'ouverte elle entendait les conversations des gens qui passaient sur le chemin ; elle ne les

comprit que très-imparfaitement, mais il lui sembla qu'on imputait aux étrangers l'événement qui troublait toutes les têtes de la tribu; en bien des circonstances, les sortilèges des Francs sont pour les hommes de l'Anatolie une explication toute simple des incidents extraordinaires. Un pressentiment avertissait Lucy que ces Kurdes ne se trompaient qu'à demi dans leurs conjectures; elle craignait que le chef des Abdurrahmanli ne fût resté sous l'empire du charme fatal qu'il subissait, et n'eût pris quelque résolution désespérée. Elle connaissait trop bien l'Orient pour supposer qu'il voulût se délivrer lui-même d'une existence devenue intolérable; mais qui dira combien d'autres folies un homme peut commettre sous l'influence de la passion?

Cependant le soir arriva sans que l'on apprît rien de nouveau. Lucy passa une partie de la

nuit à consoler la petite Frandjik, qui ne savait ce qui lui causait le plus de chagrin, du prochain départ de son amie ou de la disparition de l'agha. Quand le jour parut, les cavaliers n'étaient pas encore revenus. La caravane ne pouvait suspendre indéfiniment son voyage; il fut convenu que l'on se remettrait immédiatement en route; seulement, comme les étrangers devaient s'arrêter quelques jours à Erzeroum, ils prièrent la sœur du chef de leur envoyer dans cette ville un messenger pour leur donner des nouvelles aussitôt qu'il en arriverait. Lucy fit ses adieux à l'inconsolable Frandjik, à qui elle laissa comme souvenir de son passage un bracelet de turquoises, présent de la femme du vice-roi de Tauris, et une partie de la tribu accompagna pendant une heure les étrangers, tout sorciers que les supposaient les fortes têtes du village.

Le voyage se fit sans encombre par un assez beau temps. Le matin du troisième, jour la caravane sortit d'une gorge étroite et vit devant elle une vaste étendue de pays. C'était une grande plaine semblable au bassin d'une mer d'où les flots se seraient retirés. Des montagnes en amphithéâtre, disposées comme les gradins d'un cirque démesuré, l'entouraient de toutes parts; des pics élevés dépassaient çà et là les lignes dentelées des cimes inférieures. La plaine était blanche de neige; des taches brunes, au-dessus desquelles flottaient des fumées, marquaient la place de nombreux villages. Dans le lointain, à mi-côte des dernières hauteurs, on distinguait une tache sombre plus large que les autres; c'était Erzeroum. Environnée par les immenses nappes de neige que le soleil colorait de teintes bleues et roses, à demi voilée par une brume légère que perçaient les pointes des minarets, elle apparaissait comme ces villes fan-

tastiques, suspendues entre le ciel et la terre, qui servent de demeures aux génies.

Erzeroum, c'était déjà presque l'Europe; mais si heureuse que fût miss Blandemere de se retrouver ainsi à portée des pays civilisés, il lui aurait coûté de continuer son voyage sans apprendre ce qu'était devenu son hôte de la montagne : pourtant les jours se passèrent, et le messenger promis ne vint pas. Il fallut partir pour Trébizonde, et de là pour Constantinople. Dans cette dernière ville, les voyageurs anglais se séparèrent de Tikrane-Effendi; quinze jours plus tard, ils arrivaient à Londres.

Une année s'écoula. Lucy, qui avait épousé Stewart, était assise à la fenêtre de sa chambre, dans le grand château de Westmoreland. L'hiver était revenu : les pelouses du parc, les campagnes et le lac gelé disparaissaient sous la

neige. Ce tableau lui rappela les solitudes de l'Arménie. On lui apporta une lettre couverte de timbres multicolores : elle rompit le cachet, qui portait, en lettres arabes, le monogramme de Tikrane-Effendi, et lut ce qui suit :

« Constantinople, 26 octobre 1861.

» Madame, vous m'aviez chargé de vous donner des nouvelles de nos amis de la montagne kurde; si ces nouvelles vous parviennent tardivement, excusez-moi, je vous prie, en songeant qu'il est difficile de savoir à Constantinople ce qui se passe à Abdurrahmanli. Voici ce que j'ai appris tout récemment d'un voyageur qui vient de traverser le Kurdistan.

» Sélim-Agha n'a jamais reparu parmi les

siens ; les cavaliers qui s'étaient mis à sa poursuite ont perdu ses traces à la frontière de Perse, et pendant plusieurs mois on n'a plus entendu parler de lui. Au commencement de cette année, le bruit s'est répandu qu'il avait été rejoindre les tribus kurdes établies aux frontières du Khorassan ; enfin, il y a quelque temps, un derviche voyageur venu de Méched a rapporté que ce malheureux Sélim-Agha s'est fait tuer dans une rencontre avec les Uzbeks du désert de sable rouge. On ne sait pas les motifs de l'étrange résolution qu'il a prise : les siens disent qu'il y a de la magie dans tout cela ; quant à moi, je me perds en conjectures.

» Vous aviez laissé à Abdurrahmanli une amie qui parlait sans cesse de vous, la petite Frandjik ; malheureusement la pauvre enfant est tombée malade au commencement de l'hiver. Elle avait toujours eu une faible santé ; le

chagrin que lui a causé le départ de son oncle ne lui a pas été moins fatal que les rigueurs du climat, et elle est morte avant le printemps. Elle a demandé à sa mère d'être enterrée avec le bracelet que vous lui aviez donné... »

— Pauvre Frandjik ! pauvre Sélim ! dit Lucy en laissant tomber la lettre. Elle resta longtemps debout devant la fenêtre sans détacher sa pensée du sujet de sa méditation silencieuse, sans détourner ses yeux de ce paysage d'hiver, si semblable aux sites du pays kurde. La seule verdure au milieu de la neige était celle d'un petit cimetière isolé au bas de la plaine. Ces cyprès lui rappelèrent une fois encore les stances mélancoliques du poète persan ; elles chantaient à son oreille comme un adieu plein de tristesse résignée. Depuis lors Lucy songea souvent aux deux tombes où dormaient dans le fond de l'Orient ceux qui l'avaient aimée.

LA

CHANSON DE FÉRIZADÉ

LA CHANSON DE FÉRIZADÉ

Des montagnes d'Elvar, 17 août 1871.

Depuis plusieurs mois que je parcours l'Anatolie, je n'ai pas visité de région aussi pittoresque que le canton d'Elvar. J'y suis arrivé avant-hier, et je ne me lasse pas d'admirer les forêts et les montagnes de ce pays à peu près inconnu aux Européens. C'est une grande vallée qui s'étend au sud des sources de l'Halys, entre Sivas et Arabkir. Plus verte que la Suisse, plus boisée que la forêt Noire, elle est arrosée, comme le paradis terrestre, par quatre rivières.

Cependant, il est survenu, le lendemain même de mon entrée dans la vallée d'Elvar, un incident de mauvais augure qui eût fait rétrograder un Romain. Le soir, j'étais assis sous ma tente, en compagnie des notables du village voisin. Comme les voyageurs sont ici des journaux ambulants, les gros bonnets de chaque localité ne manquent pas de venir leur demander les nouvelles. Pendant que nous causions en prenant le café, nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un étrange personnage. C'était un homme jeune encore, très-sale et très-déguepillé. Il brandissait une hache à deux tranchants qui indiquait sa condition de derviche, et sa démarche, ses gestes, ses discours étaient ceux d'un fou ; derviche et fou, c'est un double titre au respect de tout bon musulman. Il fallut donc faire contre fortune bon cœur, et laisser ce désagréable personnage s'établir près de nous sur des coussins. Habitué de longue date aux mœurs

du pays, je faisais peu d'attention à la pantomime du derviche, qui roulait ses gros yeux en hurlant de temps à autre quelques formules religieuses; mais, comme il s'approchait de la lumière placée sur un escabeau au milieu de la tente, je vis à ses bras des sortes de bracelets noirs à plusieurs anneaux. C'étaient d'affreux petits serpents. Le dégoût fut plus fort que le respect des bienséances locales : j'ordonnai à l'homme aux serpents de sortir; il ne répondit qu'en fixant sur moi un regard moitié sinistre, moitié railleur. Perdant toute patience, je saisis un bâton et j'en menaçai le derviche en lui montrant la porte. Il se leva lentement, sortit à reculons sans détourner de moi son regard, et me dit presque à voix basse : — Infidèle, fils d'infidèle, tu feras connaissance avec Pehlivan-Agha! — Puis il disparut.

Mes nouveaux amis semblaient consternés en



me voyant malmener leur saint. — Ah! dirent-ils en me quittant, que Dieu te garde! Tu as offensé Pehlivan-Agha, et il n'est pas bon d'être l'ennemi du derviche fou.

Malgré tout, je ne ressentais guère d'inquiétude. Resté seul, je sortis pour respirer un moment l'air frais de la nuit. Comme je soulevais ma porte de toile, je vis à l'Orient une clarté semblable à cette étrange aurore qu'allume au ciel un incendie lointain. C'était tout simplement la lune qui se levait, mais quelle lune! la lune de l'Orient, épanouie comme une fleur, radieuse comme un petit soleil. Au moment où le bord inférieur du disque argenté allait se détacher de la longue ligne irrégulière formée par la faite des montagnes, un son lointain, parti des profondes vallées que dominait le campement, s'éleva dans l'ombre et remplit l'espace. Comment donner une idée de cette note unique, pé-

nétrante, indéfiniment prolongée? Elle rappelait les plaintes d'une harpe éolienne, mais elle était plus claire, plus haute; elle semblait sortir d'une poitrine d'enfant. A ce prélude succéda une chanson lente, mélancolique, bizarrement modulée; la mélodie, presque aiguë aux premières syllabes du vers, descendait par des transitions insensibles, et se terminait sur un long point d'orgue. Elle se maintenait dans les étroites limites du quart de ton, comme jadis la musique d'Orphée et de Sapho. Quant aux paroles, elles étaient si nettement prononcées que je n'en perdis pas une seule; c'étaient celles d'un vieil air populaire dans toute l'Anatolie. Je me rappelai une chanson de mon enfance :

Chante rossignol, chante, si tu as le cœur gai;

Pour moi je ne l'ai guère, mon amant m'a quittée!

La complainte turque disait à peu près la même chose :

Le printemps vient, la fille s'en va aux champs ;
Dans sa poitrine chante un oiseau prisonnier.
Où es-tu, mon amant ? En Égypte ou à Bagdad ?
J'ai cueilli une azalée au lever du soleil.

Peu à peu la voix s'éloigna, s'affaiblit. Elle finit par se confondre avec le bruit d'un ruisseau près duquel nous avions campé. J'écoutai, immobile, dans une sorte de ravissement, jusqu'à la dernière note. Lorsqu'elle se fut éteinte, un rossignol, perché sur les buissons voisins, se mit à préluder à son tour. Pauvre oiseau ! tu perdis bien ta peine : il semblait que tu chantais faux. Mon imagination courait la campagne à la suite de la chanteuse de la vallée. Je dis la chanteuse, car une femme pouvait seule avoir cette merveilleuse voix...

Elvar-Kaléci, 19 août.

Je n'ai pas voulu quitter le canton sans voir le *kalé* ou château d'Elvar. C'est la résidence du bey de la contrée, un vrai seigneur féodal qui a droit de haute et basse justice, et chez qui, dit-on, n'osent guère s'aventurer les publicains du sultan. Il est resté fidèle à toutes les vieilles coutumes ; ces types-là deviennent trop rares pour qu'on ne soit pas désireux de les étudier. C'est ce matin que je suis entré dans la caverne du lion. J'ai rendu visite au bey, et il faut bien me déclarer enchanté du seigneur, du château et du pays ; j'entrevois la vie turque sous un aspect que je soupçonnais à peine.

Le château s'élève entre les deux versants de la vallée, sur un rocher gigantesque, isolé comme le Thabor. Ses hautes murailles sont hérissées de tours, de poivrières, de courtines crénelées. En arrivant en vue de cette féodale forteresse, on se sent honteux de n'avoir pas le morion en tête et la lance au poing comme un chevalier d'autrefois.

Je dressai ma tente au pied du rocher ; puis, après avoir fait avertir le bey que je désirais lui présenter mes hommages, j'escaladai la rampe en lacets qui conduisait à la grande porte. On me fit passer deux fossés à pont-levis, deux voûtes, et j'arrivai à une grande cour pleine de gens armés et de villageois ; enfin j'entrai dans une salle également pleine de monde et meublée d'un large divan. Le bey était assis dans l'angle opposé à la porte.

C'était un beau vieillard, maigre, de taille moyenne, avec un long nez, des yeux gris perçants et une barbe qu'on aurait pu dire copiée sur celle de la *Communion de saint Jérôme*. Il portait le turban vert des descendants du prophète et une vaste pelisse fourrée, bien qu'il fit une chaleur sénégalienne. Quand j'entraï, Ismaël-Bey était occupé à discuter un compte avec un de ses tenanciers, qui se tenait debout devant lui dans l'attitude du plus profond respect. Il m'aperçut et me salua ; mais il ne se leva pas, et s'en excusa en alléguant ses infirmités. Je sais ce que vaut l'excuse ; pour ces croyants de la vieille roche, c'est un péché de quitter sa place à l'arrivée d'un chrétien. Sans me formaliser de ce scrupule, je débitai le plus beau compliment que je pusse tirer des cases de ma mémoire. En voyant un Franc parler un turc si plein de mots arabes, le bey parut enchanté. Il m'ē retint pendant une bonne demi-heure, quoi-

qu'il fût interrompu à chaque instant par des gens qui venaient lui demander un ordre ou lui apporter des papiers. J'observais Ismaël-Bey pendant les interruptions de notre dialogue; chaque fois que ce qu'on lui disait paraissait lui déplaire, un éclair brillait dans ses yeux gris, et un tremblement de colère agitait tout son corps. Un homme pareil, habitué à un pouvoir sans limite ni contrôle, doit être terrible lorsqu'il se croit offensé. Quand je pris congé de lui, il me dit qu'il avait donné des ordres pour que l'on préparât mon appartement au château. Je répondis que ma tente était déjà dressée au pied du rocher. — Cela ne fait rien, répliqua-t-il. — Comme j'insistais, il me prit la main, et, sans bouger de sa place, me fit approcher de la fenêtre qui donnait sur la face orientale de l'escarpement; je pus voir que ses gens apportaient au kalé tout mon bagage, et qu'ils travaillaient à enlever la tente. — Je vous

ai bien annoncé que vous coucheriez chez moi cette nuit, — dit-il en souriant dans sa barbe. Me voilà donc établi à Elvar jusqu'à ce que la capricieuse destinée me fasse reprendre mon existence de voyageur.

20 août.

J'ai pour logis un pavillon de pierre de taille, appliqué contre le rempart extérieur du château. Au rez-de-chaussée, il y a une grande pièce où ma tente et mes bagages se reposent de leurs récentes fatigues. Ma chambre est meublée avec l'élégante simplicité qui caractérise les habitations des Turcs riches. L'une des fenêtres domine le rempart et m'ouvre sur la campagne une splendide perspective.

Quand la chaleur du jour fut un peu tombée, j'allai me promener dans l'intérieur du château. Elvar-Kaléci a une forte garnison, si tous les gaillards armés jusqu'aux dents que je rencontrais font partie de la milice seigneuriale. La majorité était kurde, mais cinq ou six races différentes avaient là des représentants. On y voyait des Lazes trapus, habillés de bure blanche, des Tcherkesses à bonnets de fourrures, des Turkmens noirs comme des Arabes, des Turcs de la plaine en longs habits. Tous ces gens-là étaient étendus au soleil, dans les cours ou sur les remparts, sans autre occupation que celle de fumer leur pipe ou de regarder voler les mouches. Les séductions d'une marmite de riz matin et soir et des loisirs rarement interrompus les avaient attirés et les retenaient dans le kalé.

Le géomètre le plus habile ne pourrait faire le plan de cet entassement de constructions

qu'on appelle Elvar. Le sommet du rocher étant fortement incliné du sud au nord, les bâtiments grimpent les uns par-dessus les autres, et le premier étage de la façade devient derrière la maison un rez-de-chaussée. Une vaste cour où se trouvent l'habitation d'Ismail-Bey et la mosquée est le seul espace complètement aplani. Les autres parties de l'enceinte communiquent entre elles par des escaliers et des voûtes, et sont séparées par des murs crénelés qui font de ces bâtisses autant de réduits que l'ennemi devrait assiéger un à un. Le donjon se dresse à l'extrémité la plus élevée de la plate-forme, vers l'orient. Le harem (je l'ai su ensuite) se trouve tout à côté, au milieu d'un jardin suspendu dont on voit de loin les beaux arbres; ce jardin domine une sorte d'esplanade assez large et d'accès plus facile que les autres points du rocher, partout vertical et lisse comme un miroir. Si étrange que cela puisse paraître, le

style de ces fortifications, ainsi que de presque tous les châteaux d'Anatolie, est le gothique pur, celui des vieilles forteresses du Rhin; ce n'est que dans l'ornementation des mosquées et des maisons d'habitation que l'architecture byzantine ou sarrasine reprend ses droits.

Les remparts sont solides encore, et le canon seul pourrait les ébranler; mais où mettrait-on les batteries? Le kalé domine toute la vallée, dont les versants, au nord et au midi, sont éloignés de près d'une lieue. Dans l'embrasure des créneaux, on voit de vieilles pièces semblables à la fameuse *Consulaire* d'Alger, et aussi des canons de fabrique anglaise. Comment elles sont venues jusque-là, c'est ce que je ne saurais dire.

Je me posais cette question quand je m'entendis appeler. Je me retournai. Le bey venait

à moi, appuyé sur le bras d'un personnage que je n'avais pas encore vu. C'était un homme de trente-cinq ans environ, assez brun de figure, avec une barbe noire courte et épaisse. Il portait l'habit des mollahs. On l'appelle Kiemali-Effendi, et il exerce près du bey les doubles fonctions de chapelain et de conseiller. Je suppose qu'il est ici surtout pour chauffer à blanc le fanatisme de son maître. Il a l'air très-intelligent et très-fin ; je le soupçonne d'appartenir à cette classe peu nombreuse de musulmans qui comptent sur l'aide de Dieu, et plus encore sur celle de leur cerveau et de leurs deux bras. Beau parleur, quoique discret, on voit qu'il représente dans le kalé la science et les beaux-arts.

Ismail-Bey me dit, en m'abordant, qu'il avait une grâce à me demander. Sans me faire savoir de quoi il s'agissait, il me conduisit, en traversant tout le château, jusqu'au pied du donjon.

Il fallut gravir l'escalier, ce qui n'était pas facile pour le maître du logis. Au sixième palier, nous nous trouvions dans une grande chambre absolument nue. Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes que j'aperçus dans la demi-obscurité, le long d'une muraille, le plus formidable appareil de roues dentées, de poids et de chaînes que j'aie vu de ma vie. Je me crus d'abord en présence d'un instrument de torture des anciens âges; ce n'est qu'après un examen attentif que je reconnus le mécanisme intérieur d'une horloge. Quel intérêt avait Ismaïl-Bey à m'amener devant cette relique d'un passé lointain? Il la contemplait en silence avec un air d'admiration et de regret. Du même ton qu'il aurait pris pour me demander de guérir son fils, il déclara qu'il comptait sur moi pour faire marcher son horloge. Je ne pus m'empêcher de rire, en l'assurant que j'étais absolument étranger à la science de l'horlogerie.

— Essaye toujours ! répliqua-t-il.

Que répondre ? Pour un Turc, le corps humain et une pendule sont deux machines également mystérieuses que les Francs seuls savent remettre en état ; leur dire qu'on n'est ni horloger ni médecin, c'est perdre son temps. D'ailleurs je voyais que le bey tenait énormément à son horloge. Les Orientaux sont de grands enfants à qui une boîte à musique et une montre à répétition semblent les prodiges du génie humain, ce qui ne les empêche pas d'être pleins de bon sens sous d'autres rapports. — Après tout, pensai-je, si j'examine avec soin cette ferraille, j'arriverai peut-être à en comprendre le mécanisme et à deviner ce qui l'a détraqué. — Il ne faisait pas très-clair dans la chambre, mais avec de la bonne volonté une inspection sommaire de l'horloge était possible. Je mettais la main sur l'une des chaînes qui supportaient

les poids, quand tout à coup j'entendis une voix, celle-là même qui m'avait si fort troublé l'avant-veille de mon arrivée à Elvar :

Le printemps vient, la fille s'en va aux champs,
Dans sa poitrine chante un oiseau prisonnier...

La voix venait du pied de la tour, là où j'avais vu déjà les ombrages du harem. La surprise me fit faire un mouvement brusque, et je tirai assez fortement la chaîne que je tenais en main. O surprise ! il se fit dans tout l'appareil un travail inexplicable, accompagné d'un bruit de tourne-broche ; puis on entendit comme un tic tac de moulin. L'horloge marchait ! Tous les assistants poussèrent un *machallah* d'admiration. Le mouvement s'arrêta de rechef au bout d'une minute ; n'importe, on avait vu qu'il me suffisait de toucher la machine pour la faire revivre.

Quand le tapage eut un peu diminué, quelques stances de la chanson parvinrent encore à mon oreille. J'aurais bien voulu renvoyer tout le monde et chercher, une fois seul, le moyen d'apercevoir la chanteuse; mais la nuit allait venir. Je redescendis avec le bey en promettant de faire tout mon possible pour réveiller sa machine endormie. Comme j'ai maintenant une occasion de passer chaque matin plusieurs heures dans le donjon, il serait bien étonnant que je ne découvrisse pas quelque chose de ma princesse inconnue.

Ismail-Bey rentra chez lui; j'invitai le mollah à venir prendre le café dans mon appartement. Comme nous fumions nos pipes, Kiemali-Effendi sortit quelque peu de sa réserve, et sembla disposé à parler plus librement. Je sus de lui que le château passait déjà pour très-vieux quand les Turcs Seldjoucides l'enlevèrent aux

Roums ou Grecs du Bas-Empire. Le premier seigneur musulman d'Elvar fut un certain Baïazid-Agha, qui pendant les croisades donna l'hospitalité à un roi français fugitif dont je ne puis reconnaître le nom, grâce à la manière dont le mollah le prononce ; il s'agit sans doute de Léon de Lusignan, roi d'Arménie. Quant à Ismaïl-Bey, il est resté, comme ses prédécesseurs, souverain incontesté de tout le canton. On n'a sans doute pas osé s'attaquer à lui lors de la célèbre expédition de Réchid-Pacha contre les Kurdes, car il ne semble pas qu'un bataillon régulier ait jamais pénétré dans la vallée.

Je demandai à Kiemali-Effendi si le bey avait des enfants. — Il n'a qu'une fille, me répondit-il. — Je finis par apprendre que cette fille s'appelait Férizadé, qu'elle avait quatorze ans, qu'elle était, il y a quatre jours, revenue au château après un petit voyage chez une de ses

parentes. Tout cela excité ma curiosité. La chanteuse de la vallée doit être Férizadé.

22 août.

Hier matin, je suis sorti à cheval, accompagné de mon *cavas* Témir. Un *cavas* est tout à la fois gendarme et courrier; il escorte les voyageurs, leur fait préparer un gîte et les défend au besoin. Il s'acquitte généralement assez mal de cette dernière partie de sa tâche. Témir est, par exception, un très-brave homme et un homme très-brave, comme j'ai pu m'en assurer en plusieurs circonstances. Je l'ai rencontré, il y a deux mois, dans les montagnes de Trébizonde. Je l'ai tiré de la misère, je lui ai donné de belles armes et de beaux habits; maintenant je crois

pouvoir compter sans réserve sur son dévouement. Pendant la promenade, il m'a raconté que le bey a perdu sa femme et ne l'a pas remplacée; il ne peut se décider à se séparer de sa fille unique : aussi rebute-t-il tous les prétendants. Témir a entendu dire qu'elle est belle comme le jour.

De cette région de la vallée où j'étais alors, j'apercevais les grands arbres du harem, dont la verdure dépassait les créneaux du rempart. Le rocher, qui partout ailleurs est inaccessible, descend là vers la plaine en pente assez douce; il est couvert d'une épaisse végétation de buissons et d'arbustes. A mi-côte, on voit une petite bâtisse blanche semblable aux *ouali* ou chapelles qu'on édifie sur les tombeaux des saints musulmans. J'avais donc désormais deux points de vue sur le harem; de la plaine j'en découvrais les murs, et de la tour de

l'horloge j'espérais bien en contempler l'intérieur.

Aussi, c'est dans le donjon que j'ai passé toute la matinée d'aujourd'hui. Je n'ai pu m'empêcher de rire en passant devant les rouages infortunés confiés à ma science. Pour le moment, je les négligeai ; un autre souci me préoccupait. Je cherchais un moyen de monter jusqu'au sommet de la tour. Je finis par découvrir au plafond de la chambre une sorte de trappe qui devait m'y conduire. J'allai chercher une échelle, et, quelques minutes plus tard, j'étais sur la plate-forme. De là je pus voir dans tous ses détails le petit jardin. C'était une jolie pelouse, avec une fontaine de marbre au centre, et des massifs d'arbres touffus tout autour. Une muraille blanche apparaissait à gauche à travers la verdure ; ce devait être le harem. Le donjon et le rempart habillé de lierre proté-

geaient contre les vents du nord cette oasis de verdure, créée au sommet du rocher par le caprice de l'un des prédécesseurs de mon hôte. Je restai là près d'une demi-heure sans voir une âme vivante dans le jardin, et je me retirai passablement désenchanté.

27 août.

J'ai passé quelques matinées dans le donjon. Celle de mes entreprises qui me tient le moins à cœur est seule en bonne voie; l'horloge n'est guère que rouillée, et il suffira de rattacher une chaîne brisée pour remettre tout en état après un consciencieux nettoyage. Si je le voulais, en deux jours j'aurais fini ma besogne; mais je compte, pour cent bonnes raisons, la faire durer le plus possible.

Quelquefois je mange chez le bey, plus souvent chez moi. Quand je soulève le rideau qui sert de porte à son salon, je le trouve toujours affairé; mais en me voyant venir il congédie tout le monde. Hospitalier comme un vrai Turc, il prévient mes moindres désirs; s'il ne parle pas beaucoup, il veille attentivement à ce que je sois traité comme lui-même et mieux que lui-même. Avec tout cela, il n'a pas de moi une bien haute opinion. Il me traite paternellement, et, si ce que je dis n'est pas d'accord avec ses idées, il se contente de sourire d'un air d'indulgence. En revanche, le mollah et moi nous devenons intimes : il a vu le monde, c'est un dévot musulman; mais il remet au jugement dernier la punition de mes erreurs. Il m'a raconté ses voyages à Damas, en Perse, à Constantinople; il a même poussé jusqu'à Venise. Enfin, depuis qu'il a découvert que je ne suis pas du tout un chrétien fanatique, il admet entre

nous la discussion religieuse. Ses apologies de l'islam sont très-ingénieuses et vraiment instructives.

30 août.

Ce matin, en revenant de la chasse, j'ai visité le ouali que j'avais précédemment remarqué à mi-côte du rocher. Ce petit monument ne présentait à l'extérieur rien de remarquable, si ce n'est quelques inscriptions koufiques; à l'intérieur, on ne voyait que quatre murs nus et un tombeau surmonté d'un turban de pierre. Tout cela ne m'intéressait pas beaucoup; mais en sortant je jetai les yeux sur la muraille du harem que j'avais en face de moi. Deux jeunes filles étaient assises dans l'embrasure d'un créneau. L'une d'elles était une affreuse petite

négrresse, l'autre ne pouvait être que Férizadé.

Caché dans l'ombre du ouali, je la contemplai pendant assez longtemps pour être sûr de ne jamais oublier un seul des traits de sa figure, un seul des détails de son costume. Toute mignonne, toute blanche et rose, elle avait de grands yeux noirs d'une douceur ineffable; son front, petit comme celui de Cléopâtre, était à demi caché sous un voile de soie blanche et verte, et de longues tresses brunes tombaient sur ses épaules. Me rappelant les hyperboles enthousiastes des poètes tures, je comparai sa bouche à la rose amante du rossignol, sa poitrine au marbre poli par l'eau courante, ses cheveux à des lacs d'amour qui captivent les cœurs.

Férizadé était vêtue de cette étoffe de Brousse qui est légère comme une gaze de Cos et bril-

lante comme la soie de Chine. Elle portait une petite veste ouverte sur la poitrine et de larges pantalons flottants ; une écharpe verte à étoiles d'argent s'enroulait autour de sa taille. On l'aurait crue habillée d'un nuage. La négresse paraissait être du même âge que Férizadé. Elle avait le nez plat et les larges oreilles des Nubiennes ; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'épalaient sur son costume. Une cascade de perles de verre jaune tombait sur sa poitrine noire presque entièrement découverte. Elle avait l'air de ces naines de cour qui portent la queue des reines du Cathay dans les romans de chevalerie.

Toutes deux caquetaient comme de petites cailles. La négresse était accroupie un peu en arrière de Férizadé ; celle-ci, assise dans l'embrasement, s'appuyait sur le merlon du créneau. La clématite et l'aubépine qui montaient le

long du rempart l'entouraient de leur verdure étoilée de fleurs blanches. D'une main elle écartait les branches qui venaient effleurer son front; de l'autre elle émiettait du pain à des colombes qui sortaient d'un pigeonnier bâti dans le jardin même. C'étaient de jolis oiseaux au plumage argenté avec un collier gris-perle; ils voletaient autour des deux enfants, se penchaient sur leurs têtes, sur leurs épaules, sur leurs bras. J'entendais quelques mots de la conversation; elle n'était pas compromettante : il s'agissait de la beauté et des mérites respectifs de chacune des colombes.

Je me suis rappelé ensuite que, tout en contemplant cette églogue, j'entendais, sans l'écouter, une sorte de musique bizarre qui partait d'un buisson voisin, un peu en arrière de moi, du côté opposé au donjon. Peu à peu, les sons devinrent plus forts et plus prolongés. C'était

le sifflement doux et rythmé des charmeurs de serpents. Au même moment, les colombes, qui s'étaient posées au pied de la muraille pour ramasser les miettes de pain tombées des mains de Férizadé, donnèrent quelques signes d'inquiétude; bientôt elles s'envolèrent et se réfugièrent dans le pigeonnier. Une seule restait posée sur le gazon; c'était sans doute la favorite de sa maîtresse, car elle portait autour du cou un large fil de soie rouge. Tout à coup Férizadé, que je ne quittais pas des yeux, devint très-pâle et montra avec une terreur muette à sa compagne la colombe au fil rouge. Je regardai à mon tour dans la même direction : à dix pas de l'oiseau, un petit serpent était enroulé sur lui-même; sa tête seule se dressait et se balançait en mesure suivant les cadences du sifflement qu'on entendait dans le buisson. C'était la vipère du pays, autrement dite l'aspic, une vilaine bête à tête plate, à queue mousse, dont

la morsure passe pour mortelle. Le pauvre oiseau fasciné s'approchait peu à peu et venait s'offrir de lui-même à la dent de son ennemi. Quand même l'innocente colombe n'eût pas appartenu à Férizadé, je n'aurais pas perdu une si belle occasion d'exterminer le reptile. Mon fusil était chargé, je tirai, et les tronçons de ce qui avait été un aspic sautèrent à trois pieds en l'air. La colombe, délivrée du charme qui l'enchaînait, regagna le pigeonnier.

La fumée de mon coup de fusil n'était pas encore dissipée qu'un homme bondit hors du buisson. Je reconnus Pehlivan-Agha et me mis sur la défensive. Il s'arrêta une seconde devant les restes inanimés de ma victime, et me lança un regard où il y avait plus de venin que dans tout un nid de vipères. En même temps, il leva deux doigts de sa main droite et disparut. C'é-

lait une façon de me dire qu'il a deux complès à régler avec moi.

Férizadé avait pu assister, du haut de son créneau, à l'exécution de la vipère et à l'apparition du derviche. Je fis quelques pas pour me rapprocher d'elle; elle s'enfuit aussitôt en m'adressant un sourire que j'interprétais comme un remerciement. Je restai longtemps debout près de la porte du ouali, les yeux fixés sur la place qu'elle venait de quitter. Enfin, comme la nuit approchait, je remis mon fusil sur mon épaule, et, tout rêveur, je rentrai chez moi.

3 septembre.

Depuis que j'ai entrevu Férizadé, je ne puis me décider à partir. Je passe mon temps à ma

fenêtre, évoquant, au milieu de la fumée de mon narghilé, l'image de ma belle chanteuse. Quand je reviens de la chasse, je m'assieds, en vue du château, au premier endroit ombragé, et je contemple de loin, sur les murailles grises, cette petite tache verte qui est le jardin de Férizadé.

Je ne crois pas qu'elle ait parlé à son père de notre rencontre, car alors il faudrait avouer qu'elle s'est montrée à visage découvert, et cette révélation serait grosse d'orages. D'ailleurs, pendant toute cette semaine, le bey n'a pas dû passer longtemps dans son harem. Je suppose qu'il a des démêlés avec Constantinople. L'autre jour, il a reçu la visite d'un individu vêtu à la mode de la réforme et étranger au pays; ce doit être un agent de la Porte. Depuis lors, mon hôte est d'assez mauvaise humeur et difficilement accessible.

9 septembre.

Pour la première fois depuis plusieurs jours, je suis entré hier dans le ouali, en revenant de la chasse. J'ai été étonné de voir une des pierres du dallage levée et appuyée contre la muraille. Je me suis approché de l'ouverture béante; c'était un trou carré, profond de six pieds, au delà duquel s'étendait un étroit corridor. Curieux de voir où aboutissait ce passage, je m'y suis engagé, et je suis arrivé un peu plus loin à une galerie perpendiculaire au couloir. Je ne pouvais songer à l'explorer, n'ayant pas de flambeau. Comme je revenais sur mes pas, un homme sauta au fond du petit puits qui donnait accès dans le corridor; c'était encore le charmeur de serpents,

mais j'eus à peine le temps de le voir. En moins d'une seconde, une lourde porte de pierre retombait sur le sol et fermait le passage, me laissant plongé dans une complète obscurité.

Je fis d'inutiles efforts pour soulever l'énorme monolithe; il était engagé dans de profondes rainures que je n'avais pas tout d'abord remarquées. Le derviche s'était vengé; j'étais enterré vivant. Pendant une heure, je restai comme anéanti. Cependant je finis par retrouver quelque énergie, et je me demandai s'il restait quelque espoir de salut; ce n'était pas probable, car le derviche avait dû bien prendre ses mesures. Il fallait avant tout savoir où je me trouvais. Ce souterrain était-il une carrière, une cave, une crypte funéraire? Heureusement j'avais sur moi quelques allumettes. J'arrachai de mon portefeuille des lambeaux de papier, je les tordis et j'y mis le feu. Éclairé par la

lueur de ces torches improvisées, je revins à la galerie : elle s'étendait au loin en ligne droite ; taillée dans le roc vif, elle s'élevait en pente douce. Je compris que j'étais dans le souterrain qui faisait communiquer le kalé avec l'extérieur ; toutes les forteresses que j'avais visitées en Anatolie sont pourvues d'une issue analogue, dont l'utilité en cas de siège est facile à comprendre.

Je continuai rapidement ma course en ménageant avec un soin jaloux mes flambeaux de papier. Je parvins à une haute et large salle taillée également dans le rocher. Elle présentait un aspect auquel j'étais loin de m'attendre : sur des râteliers étaient disposés en bon ordre plusieurs centaines de fusils européens. Au milieu de la salle on voyait une douzaine de canons sur leurs affûts. Des barils d'armes et de munitions complétaient cet arsenal, qui de-

avait communiquer avec le château; mais je ne pouvais trouver le passage, et presque toutes mes feuilles de papier étaient consumées. J'explorai vainement la salle. Des niches latérales s'ouvraient sur chacune de ses faces, comme les chapelles d'une église. Des dieux de pierre renversés de leur piédestal et couchés dans la poussière, des bas-reliefs mutilés, montraient que cette crypte avait jadis été le sanctuaire d'une religion oubliée. Épuisé, découragé, je m'assis sur un tronçon de colonne, et je fis là pendant plusieurs minutes les plus tristes réflexions.

Je crus rêver en entendant un bruit lointain de pas et de voix. Cependant les voix se rapprochèrent, les pas résonnèrent plus distinctement sous les voûtes; mon premier mouvement fut de m'élancer au-devant de ces sauveurs inespérés; je réfléchis ensuite qu'il valait mieux

savoir, d'abord à qui j'aurais affaire; je me retirai au fond de la niche, et j'attendis. A l'autre extrémité de la salle, une grande baie que j'avais à peine aperçue s'empourpra d'une vive lueur; je vis apparaître le bey et le mollah, armés l'un et l'autre de torches de résine. Deux nègres muets, esclaves du harem, les suivaient; ils portaient une de ces caisses de métal dans lesquelles on enferme la poudre à bord des navires. Ils la déposèrent à terre, prirent les torches des mains de leurs maîtres et allèrent se poster debout devant la muraille, pareils à ces esclaves de bronze qui éclairent le vestibule des palais.

Ismail-Bey promenait autour de la salle un regard satisfait. La lumière des torches se reflétait sur les canons des fusils, sur les lames des sabres, sur le cuivre des pièces d'artillerie. — Eh bien ! dit le bey, as-tu plus de confiance,

mollah? Crois-tu toujours qu'il sera facile de rogner les ongles du vieux lion?

— Je suis un homme de paix, répondit le mollah. Il ne me convient pas d'approuver les préparatifs d'une guerre entre musulmans. Le Livre interdit au frère d'attaquer son frère.

— Je ne fais que me défendre. La Porte veut envoyer à Elvar ses officiers ivrognes, ses cadis apostats. Voilà dix siècles qu'Elvar est libre et prospère. Je ne puis y laisser entrer, avec ces Turcs renégats, la misère du pays de Sivas et d'Erzeroum.

— Ce n'est pas avec ces trois cents fusils que tu résisteras aux réguliers. D'ailleurs, bien qu'ils soient habillés comme les soldats infidèles, ils sont envoyés par le sultan, à qui nous devons

obéir comme au commandeur des croyants et au vicaire du prophète.-

— Mollah, regarde-moi en face et réponds. Il y a bien longtemps, mon aïeul, qui passait pour le descendant des califes, vint à Élvar avec les Seldjoucides, et y apporta le sabre et le Livre. Il avait vingt mille sujets, de l'or autant que le roi Salomon, sa maison était l'asile des rois. Sais-tu bien où on les aurait trouvés à cette époque-là, les pères de notre sultan, qui siège à la Porte de félicité? Ils gardaient leurs moutons entre le Djihoun et le Sihoun, et vivaient dans le steppe, frottés de suif, habillés de peaux, pillant les caravanes du Kharizm. Et, parce que les descendants de ces païens du Touran ont conquis Constantinople et volé au Caire l'étendard du prophète, ils se prétendent mes seigneurs! Je verrais mes paysans enrôlés parmi ces troupes qu'instruisent des officiers

francs ! Je devrais laisser, comme dans le reste de la Turquie, chrétiens et juifs établir dans le pays leurs églises, leurs fabriques et autres monuments de l'infidélité ! Toi qui as fait les trois pèlerinages et étudié les sciences qui viennent de Dieu, peux-tu m'engager à me soumettre, et croire que le prophète ne combattra pas pour moi ?

Le mollah soupira sans répondre. — As-tu au moins, dit-il enfin, pris des précautions pour qu'on ne soupçonne pas dès à présent tes projets de résistance ?

— Sois tranquille, ceux qui ont transporté de Cérasonte ici ces caisses d'armes ne savaient même pas de quel fardeau ils étaient chargés, et je suis sûr de mes agents.

— Es-tu sûr aussi de Pehlivan-Agha, qui

a mené par tes ordres presque toute l'affaire?

— Le derviche est le plus discret et le plus fidèle des espions. Ne m'a-t-il pas annoncé huit jours à l'avance l'arrivée du caïmakam que le pacha de Sivas m'a envoyé l'autre jour?

C'est bien malgré moi que j'avais entendu toute cette conversation. Dès les premiers mots, j'avais pénétré le secret de mon hôte; il importait qu'il ne me sût pas si bien informé. Au reste, ne valait-il pas mieux pour lui que j'eusse découvert le mystère de ses projets? Je pouvais, suivant les circonstances, prévenir quelques-uns des dangers auxquels il s'exposait, ou le préserver des suites de son imprudence : à un certain moment, les conseils d'un Européen lui seraient sans doute utiles; mais nous n'en étions pas encore là.

Le bey, Kiemali et les esclaves se retiraient.

Je les suivis de loin et sans bruit. J'arrivai ainsi à un escalier en spirale dont la porte restait ouverte, et que je montai derrière eux. Quand les premières lueurs du jour et les premières bouffées d'air m'avertirent que nous allions sortir du souterrain, je m'arrêtai. Ils continuèrent leur route, et bientôt je cessai de les entendre. J'attendis patiemment pendant un grand quart d'heure, puis je gravis une quinzaine de marches, et je me trouvai dans une petite chambre encombrée d'outils de jardinage. La porte extérieure entre-bâillée me laissait voir un coin de ciel; comme le voyageur de la *Divine Comédie*, je saluai avec enthousiasme

Il dolce color d'oriental zaffiro.

Je me hasardai à jeter un regard au dehors. Une pelouse avec une fontaine, de grands arbres, des murailles couvertes de lierre, voilà

ce que je vis d'abord. La masse noire d'une haute tour dominait cette verdoyante retraite. J'étais arrivé au jardin du harem. Si j'avais pu en douter, ce que j'entendis m'aurait convaincu. C'était des rires, des chansons, les phrases rapides d'une conversation de femmes. Un massif d'arbres me cachait le groupe d'où partaient ces bruits joyeux; puis il se fit une sorte de silence, et le son d'une voix aimée, celle de Férizadé, m'alla droit au cœur. Elle lisait un récit dont je saisis ce passage caractéristique :

« ... Il coupa la tête à Djafer le magicien, prit sur son cheval la fille du roi et s'enfuit vers le désert. Au milieu du jour, ils vinrent à un endroit où il y avait sept palmiers. Kemer-ez-Zamân déposa à terre la fille du roi en disant ces vers : — Fille du roi, tes sourcils sont comme les courbures de la lettre *sad*, et ta taille

est comme la lettre *élif*. J'ai pleuré quand je t'ai vue derrière le treillage; maintenant je suis comme un coureur épuisé qui doit fournir une longue course. — Il s'étendit sur le gazon près de la fille du roi, et la baisa sur l'épaule. Ce baiser parut à la fille du roi beau comme de l'or et précieux comme le bézoar. Elle s'évanouit, et reprit ses sens en disant les vers suivants : — Fils de Zeïat, le bonheur est doux quand la consolation suit l'infortune. Je serai ton futur passé, et tu seras mon conditionnel... »

A ce marivaudage grammatical, il était aisé de reconnaître l'un des contes imités des *Mille et une nuits*. Le récit durait indéfiniment avec ces allures insensées, aussi plein de calembours et d'incompréhensible dialectique que dénué de tout sens raisonnable. La traduction du bon Galland habille les sultanes à l'euro-

péenne; quant au texte authentique, on vient d'en voir un échantillon.

J'étais à demi mort de fatigue et de faim; par bonheur, je retrouvai dans ma carnassière un gâteau de maïs dont je m'étais muni le matin en partant pour la chasse. Ma faim apaisée, je me sentis pris d'un invincible besoin de sommeil devant lequel céda le plaisir même que j'éprouvais à entendre Férizadé. Je m'étendis dans un coin du vestibule de l'escalier, sur un tas de feuilles sèches, et je m'endormis profondément; c'était peut-être le meilleur parti à prendre, car je ne pouvais songer avant la nuit à sortir du redoutable endroit où le hasard m'avait conduit.

Un grand bruit me réveilla; je ne pus d'abord me rappeler en quel lieu je me trouvais. J'étais plongé dans une nuit profonde. Un éclair, suivi

d'un coup de tonnerre, me rendit à moi-même. La lueur bleuâtre de la foudre m'avait en même temps montré mon lit de feuilles sèches, la porte entr'ouverte, les épais massifs du jardin. Un orage éclatait sur la vallée : la pluie tombait à flots, les branches pliaient et se brisaient avec un bruit sinistre. Je sortis de ma retraite, un second éclair me fit voir la plaine bouleversée par la tempête, les eaux du torrent coupant leurs digues et se répandant de tous côtés. Cet horrible temps favorisait ma fuite : par une telle nuit, on était sûr de ne pas faire de rencontre dangereuse autour du harem. Je songeai donc à traverser le jardin, à gagner le rempart à l'endroit où j'avais vu Férizadé jouer avec ses colombes, et à descendre jusqu'au fond du fossé plus qu'à demi comblé. Malheureusement je n'avais ni corde ni échelle ; quant à sauter du haut en bas du mur, c'eût été une entreprise insensée : les créneaux étaient à vingt pieds du

sol. Pendant que je faisais ces réflexions, j'aperçus à travers les feuillages agités par le vent une fenêtre éclairée. Je me dirigeai de ce côté : je pensais que, dans le voisinage de l'habitation, je trouverais peut-être une corde, une échelle ou même une simple perche qui faciliterait ma descente. La chambre éclairée était sans doute le salon principal de l'appartement des femmes, car j'entrevis par la porte restée ouverte de riches tentures et une décoration plus élégante encore que dans les autres salles du château. Une lampe de cuivre ciselée en forme d'oiseau répandait sur les objets environnants des clartés indécises. La corde de soie qui suspendait cette lampe au plafond était justement ce qui me manquait pour assurer ma fuite. L'appartement m'avait paru inhabité, j'y entrai sans hésitation.

Au centre du tapis étendu sur le plancher il y avait un réchaud où brûlaient des parfums. A

travers le nuage odorant qu'ils répandaient dans la chambre, je vis sur un divan Férizadé endormie. Accablée par la chaleur de cette nuit d'orage, elle avait rejeté à ses pieds sa couverture de soie à grandes fleurs. Une gaze de paillettes dorées, étendue sur son visage, la mettait à l'abri des piqûres des moustiques; ses longues tresses s'échappaient d'un mouchoir brodé de perles; la respiration soulevait à temps égaux sa poitrine à peine voilée par la gaze de *tiftik* transparent. Un petit pied rose apparaissait au bord du divan, sous les plis de la couverture.

Je venais de passer des ténèbres à la lumière, du tumulte de la tempête à la scène la plus paisible qu'on puisse rêver. L'odeur pénétrante du parfum d'Yémen m'enivrait, moins peut-être que le spectacle que j'avais sous les yeux. Immobile près de la porte, appuyé sur mon fusil, je ne me rappelai plus le motif qui m'avait amené

dans le pavillon, et je n'avais qu'une préoccupation, regarder. Cependant au dehors la tempête redoublait de violence. La pluie fouettait les vitres de parchemin, sonores comme des tambours, et le vent enlevait les tuiles du toit. Il pénétrait jusque dans l'appartement à travers la porte et les fenêtres mal closes, et agitait les tentures aux vives couleurs. Un coup de tonnerre, retentissant, prolongé, sembla ébranler jusque dans ses fondements le rocher d'Elvar. Férizadé s'éveilla.

A me voir ainsi devant elle, debout, armé, les vêtements en désordre et trempés de pluie, je crus qu'elle allait s'épouvanter et appeler du secours. Il n'en fut rien : fille de prince, élevée dans la sécurité du harem, Férizadé ne connaissait pas le danger. Elle me regarda avec ses grands yeux noirs, et, plus étonnée qu'effrayée, me dit : — Que fais-tu là ?

Je racontai en quelques mots que je m'étais perdu dans les galeries souterraines, et que j'étais arrivé au jardin sans savoir où j'allais.

— J'ai cru d'abord, répondit-elle, que tu étais venu à travers les airs ; les Francs sont des magiciens comme les gens de l'Hindoustan. Mais comment t'en iras-tu ?

Je lui exposai mes projets et lui demandai si je pouvais prendre la corde qui suspendait la lampe.

— Prends-la, dit-elle, et va-t'en vite !

Je décrochai la lampe, je m'emparai du lien de soie ; mais, quand il fallut partir, je ne pus m'y décider. Je m'avançai vers Férizadé ; alors, pour la première fois, elle songea que sa figure n'était pas voilée. Elle rougit, et se couvrit le

visage avec la gaze qui lui servait de moustiquaire. — Comment t'appelles-tu? — demandait-elle en même temps. Je lui dis mon nom; elle essaya inutilement de le prononcer à son tour. — Ton nom, reprit-elle, est celui d'un fou ou d'un brave. Il faut être l'un ou l'autre pour arriver ici et pour paraître comme toi sûr d'en sortir! Si mes nègres s'éveillaient par hasard, sais-tu à quel danger tu serais exposé?

— On en braverait bien d'autres, Férizadé, pour entendre ta voix et contempler un instant la flamme de tes yeux noirs.

— O Franc! tais-toi. Vous êtes tous des têtes vides, à ce que dit mon père, et tu me montres qu'il ne se trompe pas. — Elle rougit encore, car son voile était retombé. — Tu ne pars pas? reprit-elle.

— Je m'en vais, si tu me permets de revenir un jour.

— Essaye, si tu veux : on n'entre pas ici deux fois de suite. Par où passerais-tu ?

— Je n'en sais rien encore ; mais, si je ne trouve pas de route, je m'en ferai une, ajoutai-je en vrai capitaine.

Je pris sa main et je la baisai. Elle fut étonnée de cet hommage si contraire aux coutumes de l'Orient. — Les esclaves seuls, dit-elle, baisent la main des femmes. — Pour ne pas rester sous le coup de ce reproche, je l'embrassai sur les joues avant qu'elle pût se défendre.

L'aube paraissait ; il fallut se hâter. Férizadé traversa la chambre, et me suivit jusqu'à la porte. — Que n'es-tu de la religion des

croyants! répondit-elle en soupirant quand je lui dis adieu.

Je me retrouvai dans les ténèbres extérieures comme le convié négligent de l'Évangile. Je me dirigeai à grand'peine vers le rempart. Je finis par trouver les créneaux, j'y attachai solidement la corde, et je m'apprêtai à descendre. En me retournant, je vis Férizadé debout devant la porte éclairée. — Au revoir! — lui dis-je. Elle ne répondit pas, de peur sans doute d'être entendue; mais elle me salua à la vieille mode turque, en mettant la main sur son cœur.

Je descendis sans trop de peine, et je laissai le cordon suspendu au créneau. Férizadé est femme, et je compte sur elle pour empêcher une découverte qui nuirait à elle comme à moi. Au bout d'un quart d'heure, je me retrouvais chez moi sans avoir rencontré personne. Ce

bey, qui veut combattre des armées régulières, n'a même pas un factionnaire sur ses murailles, il compte sans doute sur l'archange Azraël pour en tenir lieu.

11 septembre.

De tant d'émotions diverses, de tant d'obstacles surmontés, il ne me reste qu'un souvenir, Férizadé. Je ne puis détacher ma pensée de l'image de ses yeux noirs au regard brûlant et doux. Comment ce regard peut-il être à la fois si chaste et si plein de flamme? Férizadé n'est pas ignorante comme une fille d'Europe : en ces pays-ci, la liberté des conversations ne connaît aucune limite. Cependant la critique la plus sévère ne trouverait rien à reprendre dans ses paroles,

dans ses gestes, dans ses mouvements. Elle me fait penser à ces vierges de l'école espagnole qui montent au ciel avec toutes les langueurs des passions terrestres dans leurs yeux noirs.

Pendant ces deux jours, le château s'est dépeuplé. Ismaïl-Bey est parti ce matin pour faire une tournée dans les villages de la plaine; sans doute il veut s'entendre, pour organiser la résistance, avec les *mouktars* ou maires. J'ai peur que cette démonstration ne précipite la catastrophe; il me revient de tous côtés que le grand-vizir a donné des ordres sévères pour faire rentrer Elvar dans le droit commun. L'indépendance de ce canton est une anomalie politique qu'on ne semble pas vouloir tolérer plus longtemps. Sans doute le bey pourrait résister plusieurs mois, s'il prenait bien ses mesures; mais il ne sait rien faire qu'à demi: ni les

défilés, ni même les abords immédiats du kalé ne sont gardés.

Je souhaite que la fortune ne soit pas trop sévère à mon vieil hôte. Bien qu'il ne paraisse pas faire grand cas de mes lumières, il me traite avec beaucoup de bonté. En l'accompagnant hier matin pendant les premiers milles de son voyage, je lui ai dit que l'horloge serait bientôt réparée, et j'ai lancé le mot de départ. Il m'a interrompu pour me dire qu'il ne l'entendait pas ainsi, et qu'il comptait me garder deux mois encore. Un aussi long séjour dans une maison étrangère n'a rien de contraire aux usages du Levant. Les habitations sont si vastes, la vie si peu coûteuse, les nouvelles figures si rares, que je suis certain de faire plaisir à mes amis d'Elvar en prolongeant mon séjour parmi eux.

Le derviche, qui doit me croire encore à cent

pieds sous terre, était parti avant son maître par la route du nord, sans doute pour s'acquitter de quelque nouvelle mission. J'avoue que je respire plus librement depuis que je le sais loin du kalé. Pourtant je n'ai pas contre lui la rancune à laquelle on devrait s'attendre; je lui dois d'avoir revu Férizadé. Le mollah est resté ici, nous mangeons presque tous les jours ensemble. Il se montre de plus en plus réservé quand nous mettons la conversation sur le terrain de la politique locale, ou quand je parle du bey et de sa fille. J'ai pourtant de bonnes raisons de croire qu'il a ses entrées dans le harem, ayant connu Férizadé lorsqu'elle était toute petite encore.

L'automne approche; les feuilles se colorent de teintes rougeâtres, et des troupes d'hirondelles traversent le ciel. L'ardent soleil s'est attiédi; la brume voile les horizons, et chaque

soir le couchant se colore de feux plus vifs. C'est la belle saison de l'Anatolie. Du matin au soir, je parcours les pittoresques villages des environs; je suis devenu l'ami de ces braves paysans, qui m'accueillent avec joie, m'offrent leur lait le plus pur et leurs plus beaux fruits.

En revenant d'une de ces promenades, j'ai de nouveau visité le ouali. Tout y était en ordre comme le jour de ma première visite. J'ai soulevé la dalle mobile, je suis descendu dans le trou qu'elle recouvrait, et j'ai trouvé la porte de pierre. Elle était fermée, et j'essayais inutilement de l'ouvrir, quand je me suis rappelé l'étrange mode de clôture dont j'ai examiné les traces aux tombes royales, près de Jérusalem. Le souterrain d'Elvar était fermé par le même procédé. Il est possible que le secret de ce passage se soit perdu parmi les successeurs de ceux qui ont creusé la galerie, et que le bey l'ignore.

Quant à Pehlivan-Agha, je suis d'autant moins étonné qu'il le connaisse que le ouali devient sa retraite habituelle quand il revient dans le pays.

15 septembre.

Hier je me suis rencontré avec Férizadé sous l'une des voûtes du château ; elle revenait de se baigner dans une source minérale, à deux lieues d'ici. Elle semblait toute petite, perchée qu'elle était sur une haute selle de maroquin rouge, et couverte de la tête aux pieds d'un flot de mousseline. Sa négresse l'accompagnait ; derrière elles, une nourrice noire écrasait un mulet infortuné du poids de ses charmes. A dix pas en avant chevauchaient, le turban blanc en tête, le sabre et l'escopette au côté, les deux

noirs muets que j'avais vus avec le béké dans l'arsenal. En passant près de moi, Férizadé laissa tomber son chapelet d'améthystes. Je me promis d'aller le lui rapporter moi-même.

Le même soir, à huit heures, j'étais dans le ouali. Je levai le disque de pierre, et, pour être sûr qu'on ne l'abaisserait plus derrière moi, je comblai la rainure avec du sable. Je m'engageai, non sans frissonner au souvenir de mon aventure de la semaine dernière, dans les sombres profondeurs de la galerie. Je revis l'arsenal, l'escalier, le jardin. Quand j'arrivai là, il était près de neuf heures. Depuis deux jours, le temps avait changé : septembre a des semaines de chaleur accablante, pendant lesquelles les oranges de l'équinoxe s'amassent dans le ciel. Pas un souffle d'air ne ridait la surface des eaux endormies ; on croyait respirer des vapeurs de plomb.

Férizadé n'avait pu supporter la lourde

atmosphère de son appartement; je la trouvai dans le jardin, seule, étendue sur une couche de coussins flexibles. Elle me vit arriver sans manifester de surprise, mais elle baissa son voile. — Je te rapporte ton chapelet, lui dis-je. — Elle le prit en souriant et me remercia. Je m'assis à côté d'elle : elle se plaignait de la chaleur qu'il faisait, et s'effrayait à la pensée de l'orage qui allait éclater. Au bout de quelques minutes, elle semblait s'être apprivoisée comme une gazelle captive, et ôta même son voile. — Que tu es belle, Férizadé ! lui dis-je encore.

A quelques pas de nous, la fontaine épanchait ses eaux attiédies dans le bassin de marbre; la pelouse s'inclinait en pente douce jusqu'aux appartements du harem. Le rempart, le donjon, les tours environnantes, nous étaient cachés par la verdure immobile du dôme de feuillage sous lequel nous étions abrités. Nous n'entendions

d'autre bruit que le murmure de la petite source, nous ne découvrions pas les étoiles du ciel; mais çà et là brillaient des vers luisants au milieu du gazon. Je m'étais rapproché de Férizadé. Depuis quelque temps, il y avait dans notre conversation, d'abord si animée, des intervalles de long silence. A un certain moment, je me sentis attiré vers elle par l'irrésistible fascination de ses yeux noirs, qui semblaient éclairer la nuit. Mes bras entourèrent sa taille, qui fléchit comme un roseau. Confuse et étonnée, elle se dégagea doucement en s'enveloppant dans son burnous. — Il est temps de rentrer, dit-elle. Toi aussi tu dois partir.

Je ne partis pas. Rapide comme un éclair, le vent souffla de l'ouest et agita les feuillages autour de la fontaine. L'un des arbres secoua sur nous ses grandes fleurs roses. Pour éviter cette pluie odorante, Férizadé fit un mouve-

ment qui la rejeta dans mes bras. Les branches flexibles se courbèrent jusqu'à terre autour de nous, comme pour nous cacher au reste du monde que nous avions oublié.

Les rafales avaient chassé les vapeurs qui nous dérobaient l'horizon; bientôt le firmament nous apparut dans toute sa splendeur. Deux étoiles filantes traversèrent le ciel et vinrent tomber dans les eaux de la rivière. — Ah! dit la superstitieuse Férizadé, voilà un triste présage; nous avons attiré sur nous la colère de Dieu.

Des nuages épais ne tardèrent pas à s'accumuler sur les montagnes; des éclairs silencieux y traçaient de courts sillons de flamme. Il se préparait un orage semblable à celui de la semaine passée. Il fallut nous dire adieu. — Je mourrai, si tu me quittes, murmura Férizadé en me

donnant un dernier baiser. — Je lui promis de ne jamais l'abandonner ; mais comment tenir parole ?

Depuis ce moment, le souci de l'avenir me tourmente et m'accompagne partout.

19 septembre.

Presque chaque soir je reprends la route du harem. Je sais que c'est tenter le sort ; mais l'amour fait taire la prudence. J'aime follement Férizadé : je me livre tout entier au plaisir de l'entendre et de la voir. Tant que nous sommes ensemble, le sentiment de mon bonheur me domine et m'empêche de songer aux dangers qui nous entourent. Nos conversations sont de vrais propos d'enfants. Elle me raconte ses

courses dans la montagne, lorsque, toute petite encore, elle accompagnait son père ; comment, il y a quatre ans, vint l'époque du *moharem*, et comment elle fut toute fière de devenir une femme en prenant un voile qu'elle ne devait plus quitter hors de la maison. Puis ce sont des questions sans fin sur l'Europe, sur la vie des femmes dans l'Occident, et surtout sur ce magique Paris dont le nom éblouit les imaginations orientales. — Je voudrais bien y aller, dit-elle souvent, mais jamais je n'oserais me montrer habillée à la franque, le visage découvert, devant tant d'hommes.

Hier, au moment où nous nous disions adieu, une bague est tombée de son doigt dans le bassin de la fontaine ; nous n'avons pas pu la retrouver. Cet accident a réveillé toutes ses craintes superstitieuses, et lui a remis en mémoire les étoiles filantes de l'autre soir. — J'ai

peur de l'avenir, dit-elle quelquefois. Ma vie sera comme les journées de cette saison-ci : brillantes et calmes le matin, elles finissent par des orages.

Aladja-Keui, 22 septembre.

Le bey est arrivé à Aladja-Keui, bourgade à dix lieues d'ici, vers le nord, où se tient une foire annuelle très-fréquentée. Férizadé a reçu l'ordre d'aller y rejoindre son père. Ne sachant que faire dans le grand château vide, j'ai pris le parti de me rendre, moi aussi, à la foire. Je n'avais pas grande espérance de la voir, entourée et surveillée comme elle l'est, mais du moins je me rapprochais d'elle, et je transportais ma tente en vue des pavillons de son campement.

Le bey tient ici cour plénière. Tout ce qu'il y a dans le pays de gens importants vient lui rendre visite. Vers le soir, il réunit sous sa tente les chefs kurdes et lazès. De tout cela je n'augure rien de bon. Il suffit de regarder autour de soi pour se convaincre que cette multitude qui acclame le bey à son passage est absolument indifférente à la politique. Le temps des soulèvements populaires est passé. Ismail-Bey peut à peine compter sur quelques fanatiques : quant aux paysans, ils ne bougeront pas.

J'ai aperçu Férizadé. Elle est sortie de sa tente, vers midi, accompagnée de la nourrice et de la petite négresse. Je suis passé à côté d'elle ; elle a mis la main sur son cœur pour me faire voir qu'elle m'avait reconnu ; mais bientôt elle est rentrée, et je me suis retrouvé seul dans la bruyante solitude de l'immense champ de foire.

En revenant vers ma tente, j'ai rencontré Pehliyan-Agha, qui éblouissait de ses prestiges ordinaires tout un cercle de spectateurs. Il m'aperçut, perdit la tête, et se sauva sans même prendre le temps de remettre ses serpents dans leur sac. J'ai questionné Kiemali-Effendi au sujet du derviche ; mais mon discret ami s'est contenté de hocher la tête sans exprimer d'opinion. Le pauvre mollah devient de plus en plus triste ; quand nous dînons ensemble chez le bey, il mange à peine, et reste les yeux baissés, sans prendre part à la conversation.

Almadil, 24 septembre.

Aladja-Keui m'était devenu tout à fait insupportable. Férizadé est toujours invisible ; elle

ne reviendra à Elvar qu'à la fin de la semaine. Aussi ce matin je suis monté à cheval avant l'aube, et je me suis dirigé vers une belle forêt dont les premiers arbres ombragent Aladjakeni ; elle s'étend, dit-on, jusqu'à la mer Noire.

J'ai galopé sous bois pendant plusieurs heures. Plus j'allais, plus les villages devenaient rares. Bientôt j'arrivai à un endroit où l'on n'entendait ni voix humaine, ni le bruit de la cognée des bûcherons. Les beaux arbres qui m'entouraient de toutes parts semblent avoir été respectés depuis le commencement du monde. Le sentier que je suivais avait sans doute été fréquenté jadis par les caravanes qui portaient les produits de l'intérieur aux petits havres de la côte : le commerce prend aujourd'hui des routes plus faciles, et la forêt n'entend plus le bruit monotone des sonnettes des bêtes de charge attachées l'une à l'autre, en longue file. Les animaux

sauvages ne craignent plus de voir troubler leurs retraites ; je rencontrais souvent dans les clairières des troupeaux de chevrettes qui paissaient le gazon humide autour des sources.

J'arrivai ainsi jusqu'au pied d'une montagne assez haute. Parvenu au sommet, je fus étonné et ravi de découvrir, non-seulement la vallée verdoyante, non-seulement une suite de villages blancs qui se succédaient au milieu des bois, mais encore — bien loin, parfaitement visible pourtant et bleue sombre sous le ciel bleu pâle — la mer ! Du haut sommet où je m'étais arrêté se détachaient, comme les rayons d'un éventail, des chaînes de collines. Sur leurs flancs abrupts croissaient non plus seulement le mûrier, le platane et le myrte, mais nos chênes, nos ormes, nos châtaigniers de France. Ces arbres, ne pouvant pousser verticalement à cause de l'inclinaison du terrain, s'élançaient obliquement dans

les airs pour ne se redresser que vers leurs cimes. L'automne avait coloré leur feuillage de nuances changeantes, rougeâtres, jaunes, ou même violettes. Entre les collines s'ouvraient de vastes espaces couverts d'une végétation plus riche encore. Un rayon de soleil pénétrait çà et là à travers les feuilles jusqu'à la surface des eaux murmurantes qui étincelaient comme les fragments d'un miroir brisé. Enfin à l'extrême limite de l'horizon, au delà du sable des plages, au delà des cabanes d'un petit port de pêcheurs, on avait la mer comme arrière-plan de ce tableau.

Cette mer, que j'entrevoiyai d'une façon si imprévue, ne m'indiquait-elle pas la route à suivre? Ne me donnait-elle pas le conseil de fuir et de demander à ses brises de nous conduire, Férizadé et moi, vers des rivages où il ne nous sera plus défendu de nous aimer? Je

descendis lentement jusqu'au plus prochain village, qu'on appelle Almadil. Il ressemble à ces hameaux qu'on rencontre parfois dans nos forêts, au milieu des défrichements. Tout me parle de la France au milieu de cette nature agreste, presque septentrionale. Le charme est rompu, je ne songe plus qu'au retour. Férizadé, qui seule me retiendrait en Turquie, ne refusera pas de me suivre : elle est assez jeune et m'aime assez pour pouvoir changer de patrie. — Avec toi, m'a-t-elle dit, j'irai jusqu'au bout du monde.

Elvar-Kaléci, 28 septembre.

Me voilà de retour au château : j'y ai retrouvé le bey et sa famille. Un souffle de guerre a passé sur les pacifiques murailles d'Elvar. Les

canons sont installés dans les embrasures, et les cours sont tellement pleines de *bachî-bou-zouks* qu'on peut à peine y circuler ; mais tout se passe en démonstrations, et le pays n'est pas mieux gardé qu'à l'époque de mon arrivée. Le bey, sérieux et agité, frémit comme un vieux coursier qui entend une fois encore le bruit de la trompette. Une ou deux fois il a fait allusion aux événements qui se préparent ; j'ai cru qu'il allait me proposer d'y jouer un rôle. Le mollah est plus triste et plus taciturne que jamais. Pour Pehlivan-Agha, on ne l'a pas encore revu dans la vallée.

Au milieu de toute cette agitation, je ne pensais qu'à Férizadé et à mes projets de fuite. J'ai des remords de reconnaître l'hospitalité du bey en lui enlevant sa fille ; mais ne serait-il pas plus criminel encore d'abandonner Férizadé ? D'ailleurs mon amour ne me permet pas d'hé-

siter; la pensée de partir sans elle me briserait le cœur. Je me dis aussi que je ne puis la laisser exposée aux dangers que lui fera courir l'ambition insensée de son père. Dans un mois, peut-être, la guerre éclatera dans le canton, et je ne compte pas, comme le bey, sur les anges intercesseurs pour préserver les habitants du kalé des bombes de Constantinople.

Malgré toutes ses préoccupations, le bey n'a pas oublié l'horloge. Elle est depuis longtemps prête à marcher. Ce matin, on a réuni devant le donjon les notables présents au château; j'ai donné une impulsion au balancier; les premiers mouvements de l'aiguille ont été salués par des acclamations enthousiastes. Ismaïl-Bey est rentré chez lui aussi satisfait que s'il avait déjà remporté une victoire.

Je vais demain chez Férizadé. J'ai aperçu un

fragment d'étoffe attaché aux créneaux du harem; c'est le signal par lequel elle me prévient que je peux venir sans danger, et qu'elle a éloigné ses femmes.

29 septembre.

En me voyant arriver, Férizadé me sauta au cou et m'embrassa. — Je croyais que tu m'avais oubliée, dit-elle. — Je lui donnai une bague de diamants que j'avais achetée à la foire d'Aladja-Keui, pour remplacer celle qu'elle avait perdue. — Je veux aussi te faire un cadeau, répondit-elle. — Agile et hardie comme une chèvre, elle courut au rempart, grimpa sur le créneau et se mit à ravager les aubépines, les clématites, les églantiers, pour en faire un bouquet. Je la voyais à la clarté des

étoiles, toute droite sur son créneau, s'efforçant d'atteindre les plus belles branches, ou bien elle se penchait au-dessus du mur pour s'emparer d'une rose sauvage qui avait poussé dans les fentes des pierres. Quand la cueillette fut terminée, elle rassembla toutes les fleurs dans un pan de son manteau, et revint à la fontaine. Pour composer son bouquet, elle plongeait chaque branche dans le bassin, et l'assortissait ensuite avec les autres. De temps en temps, une épine effleurait ses petits doigts, qu'elle portait à sa bouche avec un geste d'impatience. Ensuite elle prit dans le jardin de larges feuilles découpées comme les acanthes des chapiteaux corinthiens, les plaça autour du bouquet, lia le tout avec son chapelet d'améthystes, et me présenta les fleurs toutes fraîches encore des perles de la source. Je ne voulais accepter que le bouquet; il fallut prendre aussi les améthystes.

Elle me reprocha mon air soucieux. — Quelles peines as-tu donc aujourd'hui? dit-elle. — Je m'efforçai de lui exposer la situation aussi clairement que possible. La pauvre enfant se figure volontiers que le monde est peuplé de héros, de génies et de fées comme les contes arabes : le réel lui semble seul fantastique. Je ne sais si elle écouta et comprit mes raisonnements; mais quand je lui proposai de l'emmener en France : — Où tu iras, j'irai, dit-elle vivement. — Bientôt pourtant elle devint rêveuse et ajouta, les yeux pleins de larmes : — Que deviendra mon père?

Je passai la soirée à la rassurer et à la consoler. A la fin elle s'assit près de moi, appuya sa tête sur ma poitrine, et murmura : — Je t'aime, et je suis à toi pour toujours. Je te suivrai quand tu m'en donneras l'ordre; mais pourquoi faut-il que nous quittions ces lieux

où nous nous sommes vus et aimés d'abord? Nous aurions été si heureux ici, près de mon vieux père! Et mes colombes, qui leur donnera leur repas de chaque jour?

Pour l'arracher à cette mélancolie, je lui décrivis les merveilles qu'elle verrait en Europe, les grandes villes, leurs palais, leurs ponts, leurs jardins, les voitures que la flamme fait marcher, les navires qui courent sans voiles ni rameurs sur la mer immense. L'imagination de Férizadé était mobile comme l'eau de cette rivière qui coulait devant nous, au pied du château, et les brillantes perspectives que je lui montrais la réconciliaient avec l'idée du départ.

Il est convenu que dans cinq jours nous partirons. Demain, je vais à Cérasonte pour retenir un bateau. Je reviendrai prendre Férizadé, et

nous gagnerons ensemble le port, en marchant à grandes journées. Je ne crains pas pour elle la fatigue ; depuis son enfance, elle est habituée à monter à cheval. Enfin mon cavas Témir m'est précieux à cause de sa connaissance du pays, et, en cas de péril, je compte sur son dévouement.

Cérasonte, 1^{er} octobre.

J'ai rencontré sur le port le patron d'un caboteur qui m'a transporté, il y a plusieurs mois déjà, de Trébizonde à Surmeneh. Après-demain, son navire sera à ma disposition. Je n'ai pas fait connaître le but de mon voyage, mais il est entendu que je dois être conduit à un port de la mer Noire que je désignerai en m'embarquant. C'est à Odessa que je compte me rendre avec Férizadé.

En venant ici, je n'ai cessé de bâtir des châteaux en Espagne. Je jouis d'avance des mille incidents de notre fuite. A Odessa, je lui ferai prendre des vêtements européens, je lui apprendrai à manger à la franque, nous rirons de la gaucherie de ses premiers essais, puis, au bout du voyage, rayonne la splendide apparition de Paris, dont le nom est venu frapper les oreilles de Férizadé jusque dans sa solitude. Hélas ! je n'en étais pas encore là. De temps à autre, je retombais du haut de mes rêves, et je me retrouvais galopant au bord des précipices, beaucoup plus près d'Elvar que de mon pays. D'autres images s'offraient alors à mon esprit. Je me représentais l'effarement des gens du kalé quand on découvrirait notre fuite, la colère d'Ismail-Bey, la malédiction universelle qui rendrait mon nom légendaire dans la vallée. Malgré tout, je ne pouvais reculer. On subit généralement l'influence du milieu où l'on vit, et le fatalisme

surtout s'impose; en vrai Turc, je résolu de m'en remettre aux événements, et de subir ce qui est inévitable.

Je repars à l'instant pour Elvar. Jusqu'ici, tout a marché au gré de mes désirs; puisse l'avenir ne pas donner tort à mes espérances!

Trébizonde, 20 janvier.

Il me reste à faire connaître la catastrophe qui a mis fin à mon aventure. Ce sera un triste récit, et, malgré le temps écoulé, je sens qu'il me faudra un certain courage pour ranimer de pareils souvenirs.

En revenant de Cérasonte, j'arrivai à l'entrée de la vallée d'Elvar avant le lever du soleil. La

plaine était encore plongée dans les ténèbres; mais bientôt le soleil étincelait à l'orient sur la cime des montagnes. Au-dessous de moi, les créneaux de la forteresse, les flèches des minarets se coloraient de teintes brillantes, pendant que le reste du château, pareil à une vaste grisaille, surgissait lentement des profondeurs de la vallée. Un rayon frappa le feuillage des arbres au-dessus des murs du harem; il me montra en même temps sur l'esplanade, au pied du rempart, les tentes d'un campement de soldats; le bruit d'un clairon sonnante la diane arriva jusqu'à moi. La lumière descendit le long des escarpements des roches, jusqu'au fond de la vallée, je reconnus l'uniforme des troupes turques, pareil à celui de nos zouaves. Un peu à l'écart, je vis un vaste pavillon de toile surmonté du drapeau rouge avec le croissant et l'étoile.

Je mis mon cheval au galop. Mon cavas Témir m'attendait devant la porte d'un khan, à mi-côte. Il me raconta que pendant mon absence le gouverneur général de Sivas avait envoyé une brigade d'infanterie pour s'emparer d'Elvar. Les troupes avaient traversé de nuit les défilés qui, comme d'habitude, n'étaient pas gardés. A Elvar même, tout le monde dormait. Pehli-van, qui n'était autre qu'un espion du pacha, avait guidé lui-même les troupes sans se donner la peine de dissimuler sa trahison, et les avait introduites dans le château par le ouali et le souterrain. La garnison, surprise, n'avait pas résisté; mais le bey s'était réfugié, avec un groupe de serviteurs fidèles, dans la tour de l'horloge; il refusait d'entendre les parlementaires qui lui étaient envoyés, et déclarait qu'il se ferait tuer sur la brèche plutôt que de se rendre. Il avait en même temps ordonné à sa fille de se retirer dans un village voisin, où elle

s'était rendue la veille avec sa nourrice et ses servantes.

Je n'avais pas le loisir de longues réflexions. Je m'empressai de continuer ma route ; en arrivant aux avant-postes des Turcs, qui se gardaient comme en campagne, je fus arrêté, désarmé, et des soldats, prenant la bride de mon cheval, me conduisirent à la tente sur laquelle flottait le pavillon ottoman. J'y trouvai le pacha de Sivas lui-même assis à côté d'un *livah* ou général de brigade : il se leva et me reçut avec beaucoup de politesse. Voyant qu'on m'amenait comme un prisonnier, il feignit de se mettre en grande colère contre le *chaouch* qui m'avait arrêté, l'appela deux ou trois fois *fils de chien*, et me fit rendre mes armes. Puis me prenant la main, il me fit asseoir près de lui sur le divan, et me raconta comment, les extravagances du bey ayant dépassé toute limite, l'ordre était venu de

Constantinople d'étouffer la rébellion imminente.

Le pacha, homme très-fin et très-intelligent, paraissait singulièrement embarrassé de sa mission. La Porte, qui n'aime pas les répressions à coups de canon, lui aurait su mauvais gré de toute violence contre un vieillard du rang d'Ismail-Bey ; le gouverneur comptait donc s'emparer sans tapage de sa personne et l'envoyer dans la capitale avec les honneurs dus à sa grande situation. Le hasard avait déjoué cette combinaison. L'entêté vieillard ne voulait rien entendre, et depuis deux jours le pacha tournait mélancoliquement son chapelet entre ses doigts, sans savoir comment se tirer d'embarras. J'arrivais donc à propos. L'affection qu'Ismail-Bey me témoignait n'était un mystère pour personne : le pacha me demanda si je voulais essayer de ramener mon hôte à des

sentiments raisonnables. J'acceptai sans hésitation.

Un officier me conduisit jusque dans la grande cour du château. Je la trouvai pleine de soldats occupés à enlever les canons, les fusils et les munitions de l'arsenal. Je pénétrai dans les appartements : ils étaient déserts ; mais aucun meuble n'avait été enlevé. Quand je traversai le petit jardin, la colombe favorite de Férizadé, étonnée sans doute de ne plus recevoir ses repas quotidiens, vint se percher sur mon épaule comme si elle eût reconnu son sauveur. Arrivé devant le donjon, je dis aux Kurdes qui veillaient sur le rempart que j'avais à parler à leur maître. Presque aussitôt la porte s'ouvrit. Dans la cour, et au rez-de-chaussée du donjon, je vis une quarantaine de montagnards, tous armés jusqu'aux dents, mais parfaitement tranquilles et résignés. Je crois que le monde crou-

lerait sur ces gens-là sans les faire sortir de leur impassibilité.

Je trouvai le bey et le mollah assis devant leur narguilé dans la grande chambre du premier étage. Dans un coin, des noirs préparaient les aiguières d'argent destinées aux ablutions du matin. Ismaïl-Bey les congédia en me voyant entrer. Il était calme, lui aussi, mais un feu sombre brillait dans ses yeux gris. Sous ses fourrures je vis briller la crosse de deux pistolets; à côté de lui étincelait un sabre persan de forme antique. Il me souhaita la bienvenue. — Tu seras, dit-il, le dernier Franc qui ait mangé le pain des beys d'Elvar. Le premier fut un roi de ta croyance, il y a de cela bien longtemps. Béni soit Dieu!

Je lui expliquai les intentions du pacha. — Il vous demande, lui dis-je, d'aller passer quelques

années à Constantinople. Le sultan vous conserve vos revenus, et vous donnera pour séjour l'un de ses palais du Bosphore.

— Jamais ! répondit-il.

J'essayai en vain de tous les arguments. — La résistance est impossible, repris-je. Un coup de canon ferait écrouler cette tour où nous sommes. D'ailleurs on vous prendra aussi bien par la faim. Et votre famille...

Cette allusion à Férizadé ne parut point l'émouvoir. Un Turc n'aime pas que l'on parle devant lui des femmes de sa maison ; d'ailleurs tout musulman zélé se croit l'âme trop haute pour être ému par les sentiments d'une vulgaire tendresse paternelle. — Jeune homme, dit-il, ne donne pas de conseils à un vieillard. J'ai assez vécu pour savoir comment on doit

vivre, et aussi comment on doit mourir. Retourne dans ton pays, sois heureux, et n'oublie pas ton vieil ami d'Elvar. — Il se leva, me serra dans ses bras, et me reconduisit jusqu'à la porte en disant : — Va, mon fils, avec la bénédiction du Miséricordieux !

Le mollah descendit avec moi. Quand nous fûmes seuls, j'entrepris de le convaincre à son tour. — C'est peine perdue, répondit-il. Ni vous ni moi ne persuaderons Ismaïl-Bey. Autant vaudrait entreprendre de graver sur le marbre avec la pointe d'un roseau.

— Et vous, que comptez-vous faire ?

Il me regarda avec un sourire triste. — Nous sommes tous ici, dit-il, dans notre tombeau. Si l'on donne l'assaut, et il faudra bien que le pacha en vienne là, car il n'a pas le temps de

nous bloquer, le bey résistera jusqu'à sa dernière cartouche. Ensuite nous sauterons en l'air.

Il comprit mon étonnement. — Oh! ajouta-t-il, nous sommes trop bons musulmans pour nous faire sauter nous-mêmes. C'est la destinée qui se chargera de mettre le feu aux poudres.

Il ne voulut pas s'expliquer davantage. — Adieu, dit-il en me quittant; je retourne près de mon vieux maître. Pendant le temps qu'il nous reste à vivre, nous reparlerons souvent de vous.

Le pacha fut consterné quand je lui rendis compte de l'insuccès de mon ambassade. — Que faire? demanda-t-il au livah. — Je ne voulais pas troubler leur délibération, un autre souci m'appelait ailleurs. Je me contentai de

recommander au gouverneur d'agir humainement; ce conseil était inutile, l'intérêt même du pacha s'opposant à l'adoption de mesures violentes. Il me donna un passe-port, et je partis, suivi de Témir, pour le village de Karakeui, où je savais que je trouverais Férizadé.

Ce village est situé dans une vallée latérale d'où l'on ne peut apercevoir le château. Presque tous les habitants, vassaux d'Ismail-Bey, avaient fui, craignant la vengeance du pacha. J'envoyai Témir à la découverte. Il revint me dire que la fille du bey occupait avec quelques domestiques l'habitation du mouktar. On avait jugé inutile de lui donner une garde; en pays musulman, un harem est mieux protégé par sa sainteté même que par les baïonnettes.

J'appelai la vieille négresse, et je lui dis que j'avais à parler à Férizadé de la part du bey.

C'était là une grave atteinte à l'étiquette, mais je n'étais pas le premier venu parmi les gens d'Elvar; d'ailleurs on voyait que j'arrivais du château, et la gravité des circonstances ne comportait pas les scrupules. Bientôt après, Férizadé seule, mais voilée, paraissait à la fenêtre du rez-de-chaussée. — Sois prête à partir cette nuit, lui dis-je, vers trois heures du matin. Je viendrai vous prendre avec des chevaux. Tout est prêt sur la route.

— Et mon père, tu viens de le voir? Que fait-il? Je ne puis songer à l'abandonner dans un pareil moment.

— Je l'ai vu; sois sans crainte, il va bien, et les réguliers ont l'ordre de ne pas lui faire de mal. Cette nuit je t'en dirai davantage.

A l'heure convenue, je laissai Témir avec les

chevaux à l'entrée du village désert, et je m'approchai sans bruit de la fenêtre. Férizadé ouvrit le grillage. Je la soulevai dans mes bras et l'attirai vers moi dans la rue : ce n'était pas un lourd fardeau. — Vraiment, dit-elle, je ne dois pas partir. Parle-moi encore de mon père...

Comme elle disait ces mots, une grande lueur éclaira le ciel, et l'on entendit un bruit sourd pareil à celui d'une décharge d'artillerie. Les échos de la vallée le répétèrent, puis il s'affaiblit graduellement, et se perdit dans le silence de la nuit. Je restais immobile, me demandant si un orage éclatait au loin, et ne comprenant pas ce trouble du ciel au milieu d'une atmosphère si calme. Tout à coup les dernières paroles du mollah me revinrent à l'esprit. — Le château vient de sauter, pensai-je. — Je ne me trompais pas : j'ai su plus tard que les soldats avaient forcé l'entrée du kalé ; le bey avait fait disposer dans

la cour et dans le rez-de-chaussée du donjon des tonneaux pleins de poudre tout ouverts. La troupe, fidèle à ses instructions, n'avait pas tiré ; mais il avait suffi d'une étincelle, produite peut-être par le frottement d'une crosse de fusil sur le pavé, pour déterminer l'explosion.

Férizadé n'eut pas le temps de manifester son étonnement. — Prends garde — dit-elle en se jetant en avant et en me montrant un homme debout derrière moi, que la clarté des étoiles me permit de reconnaître : c'était le derviche, qui, le bras levé, essayait de me porter un coup de poignard. Je tirai mon sabre ; le misérable s'enfuit. Témir, qui accourait au bruit de la lutte, lui barra le chemin ; Pehlivan hésita un moment, je courus à lui, et d'un coup de tranchant je lui fendis la tête.

Je revins à Férizadé. Je la trouvai défaillante,

appuyée à la muraille. Il était naturel d'attribuer cette émotion à la brutale attaque qui nous avait surpris. Il fallait se hâter de fuir, si nous ne voulions pas nous trouver en face des domestiques, que le bruit avait sans doute éveillés. Je mis Férizadé en selle sur le cheval qui lui était destiné; j'y avais entassé des coussins qui la soutenaient de tous côtés et devaient lui permettre de supporter plus facilement la fatigue d'une course rapide. — Pouvons-nous partir? lui demandai-je. — Elle me pressa silencieusement la main. Nous nous mîmes en route.

Nous cheminâmes pendant une heure environ. Le sentier étant assez large, je galopais auprès de Férizadé, tenant en main la bride de son cheval. Bientôt nous fûmes hors de la vallée et assez loin d'Elvar. Tout à coup elle m'appela et me demanda de nous arrêter quelques instants. — Je souffre, dit-elle, je ne puis aller plus

loin. — Je sautai à terre et courus à elle. Elle s'affaissa sur mon épaule, incapable de répondre à mes questions, et s'évanouit. Témir jeta au bord de la route nos couvertures fourrées; nous y étendîmes Férizadé, enveloppée dans des manteaux. Son évanouissement persistait. Le cavas parcourut les environs pour chercher du secours; quant à moi, accablé par l'horreur d'une pareille situation, je restais agenouillé près de Férizadé, m'efforçant de ranimer la chaleur vitale qui semblait s'éteindre en elle.

Enfin Témir reparut, portant de l'eau dans sa tasse de cuivre, et accompagné de deux Kurdes dont il avait découvert l'habitation à un mille de là. L'aube commençait à poindre; elle me montra Férizadé, pâle, respirant à peine, et s'agitant doucement comme dans la lutte silencieuse d'une lente agonie. J'écartai les manteaux qui la couvraient et j'entr'ouvris sa robe :

la chemisette de tiftik était tachée de sang. Sur la poitrine, un peu au-dessous de l'attache de l'épaule, je vis avec épouvante une blessure, une piqûre plutôt, d'où s'écoulaient quelques gouttes de sang. Je compris ce qui était arrivé; Férizadé avait paré avec sa poitrine le coup que le derviche me destinait, et la lame étroite du poignard était entrée dans son sein comme un aiguillon.

L'eau parut la ranimer un moment; elle ouvrit les yeux, m'attira vers elle et m'embrassa silencieusement; mais le poumon devait être atteint : épuisée, elle retomba sur sa couche. A mesure que le jour grandissait, ses joues devenaient plus pâles; ses yeux ouverts semblaient se perdre dans la contemplation des profondeurs du ciel. Elle releva encore une fois la tête, et ses regards s'abaissèrent vers moi avec une indicible expression d'amour et de regret. Elle

s'affaissa de nouveau et poussa un grand soupir. Elle venait d'expirer.

Tout d'abord je ne pus croire à l'étendue de mon malheur. Le vent du matin soulevait l'étoffe légère qui recouvrait cette blanche et frêle poitrine, comme s'il eût voulu y ramener le souffle de vie qui venait de s'en échapper. Graves et tristes, mes compagnons restaient debout devant moi ; à la façon dont ils contemplaient cette scène de deuil, je vis que l'espoir ne m'était plus permis. Ils m'emmenèrent chez eux presque privé de sentiment.

Férizadé fut enseveli le lendemain à l'endroit même où elle était morte. Au milieu d'une vallée étroite, creusée en forme de berceau, un entassement de pierres marque sa tombe. Chaque passant se fait un devoir d'ajouter sa pierre à ce rustique monument, pareil à celui des filles des

patriarches et des rois pasteurs. Quant à moi, je restai longtemps encore parmi les braves gens qui m'avaient recueilli; ce n'est qu'au bout de plusieurs mois que je me décidai à reprendre la route de l'Europe.

LA MAISON DU BEY

LA MAISON DU BEY

I

L'une des maisons de la grand'rue de Smyrne était habitée, il y a dix ans, par un Français nommé Antoine Maimbert. Ce Français appartenait à une vieille famille parlementaire plus riche de noblesse que d'argent. Resté orphelin dès l'enfance, il semblait destiné aux paisibles honneurs du tribunal de sa ville de province, où plusieurs de ses ancêtres avaient siégé avant lui, et rien ne faisait supposer qu'il dût venir aborder un jour aux rives du Mélès; mais les meil-

leures années de sa jeunesse furent assombries par un chagrin de cœur qui bouleversa son existence. Il aimait depuis longtemps une jeune fille de son pays ; bien qu'elle se fût engagée à lui par des promesses positives, elle lui préféra un prétendant plus riche. Maimbert était à Paris lorsqu'il reçut la nouvelle de cette trahison. Il ne voulut pas revoir sa ville natale, abandonna sa carrière, et vécut plusieurs mois dans une solitude presque absolue. Vers la même époque, un de ses parents, qui s'était établi à Smyrne au commencement de ce siècle, mourut en lui laissant toute sa fortune. Maimbert voulut aller recueillir lui-même cet héritage, et quitta la France sans de bien vifs regrets.

Quand il arriva au terme de son voyage, le printemps commençait. Si le pays d'Homère a perdu ses temples, ses portiques, les statues de ses dieux, il a conservé son beau ciel, les eaux

bleues de son golfe, les lignes pures de ses montagnes, jadis chantées par les poètes de la « molle lonie ». On mène une existence douce, calme, un peu monotone, au bord de cette mer qui ne connaît pas les tempêtes; c'est à peine si une faible marée en soulève les flots paresseux, comme la respiration soulève la poitrine d'une jeune fille endormie. Maimbert s'aperçut promptement que dans la tranquillité de son nouveau séjour ses ennuis s'assoupissaient, que les journées se succédaient rapidement sans qu'il fallût rien faire pour en diminuer la longueur. Son parent lui avait laissé une jolie maison, bâtie à la fin du dernier siècle par un architecte italien; il s'y établit en débarquant, s'habitua bientôt à y vivre, et y resta quelques mois sans songer au retour.

La plupart des maisons qui bordent la grand'-rue au couchant ont une seconde façade don-

nant sur le golfe, et plus bas une petite terrasse dont les vagues baignent le pied ; souvent il s'en détache une jetée en bois qui s'avance assez loin dans la mer et sert d'embarcadère pour les bateaux. A l'heure où la brise, appelée à Smyrne *vent d'embate*, tempère la chaleur du jour, les familles qui habitent ces maisons se réunissent sur leurs terrasses pour attendre la nuit en jouissant du plaisir de ne rien faire, le premier de tous dans un pareil pays.

Un soir, Maimbert s'était assis, suivant sa coutume, à l'extrémité de sa petite jetée. Le soleil venait de disparaître du côté de l'île de Chio ; ses derniers rayons jetaient encore une traînée d'or sur les flancs dénudés du Sipyle, tandis qu'au pied de la montagne les terrains bas de l'embouchure de l'Herms étaient déjà plongés dans l'obscurité. Le Français vit à quelque distance un groupe de femmes turques in-

stallées sur une jetée à peu près semblable à la sienne. Elles prenaient des sorbets en fumant leurs cigarettes, et, se sentant protégées contre les regards indiscrets aussi bien par l'isolement de la jetée que par les ombres croissantes du crépuscule, elles avaient abaissé le petit voile de gaze destiné à couvrir le menton et la bouche. Deux ou trois enfants jouaient à leurs pieds; l'un de ces vieux gardiens à barbe blanche, que l'on charge de la surveillance des harems depuis que les eunuques sont devenus une marchandise rare, se tenait debout devant la grille de la terrasse. Parmi les femmes, il y en avait deux, vêtues plus somptueusement que les autres et assises sur des coussins plus élevés, qui semblaient présider la réunion. Maimbert ne distinguait pas leur figure, et, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, il ne songeait pas à les observer. Tout à coup il entendit des cris; en se retournant, il vit que la jetée où les femmes

avaient pris place s'enfonçait peu à peu ; la plateforme touchait presque déjà la surface de l'eau. Ce genre d'accidents est assez fréquent à Smyrne : comme personne ne songe à s'assurer de la solidité des pilotis sur lesquels reposent les constructions édifiées au milieu de la mer, les bois qui les supportent se pourrissent, et il suffit de quelques secondes pour qu'elles soient englouties. Les personnes réunies sur la jetée s'empressèrent de regagner la terrasse, à l'exception d'une femme restée en arrière pour prendre dans ses bras une enfant toute jeune encore. Quand cette femme voulut rejoindre ses compagnes, elle trouva le chemin fermé : la partie de la jetée qui touchait à la terrasse était déjà couverte par l'eau. Au milieu des cris et de la confusion, le vieux gardien se précipita dans la mer et essaya de porter secours à sa maîtresse : mais les Turcs sont les gens du monde les moins propres à se tirer d'affaire au milieu de

l'eau salée ; celui-là par extraordinaire eût-il su nager, que ses larges pantalons eussent rendu ses efforts à peu près inutiles.

Heureusement le Français avait eu le temps de s'élançer dans un bateau amarré à l'embarcadère de sa maison ; quelques coups d'aviron le conduisirent auprès de la jetée qui allait être submergée. Il recueillit l'enfant d'abord, la femme ensuite, hissa dans la barque le gardien qui se débattait à grand bruit, et ramena tout ce monde à la terrasse, le long de laquelle la troupe des Turques, jeunes et vieilles, s'agitait en criant, comme des poules effarouchées au bord d'un bassin. La femme qu'il avait sauvée était peut-être la plus calme de toutes : Maimbert vit qu'elle était jeune, d'une beauté éclatante et étrange. Elle débarqua ; le gardien la suivit, et se mit à lui parler d'un air à la fois humble et

irrité, comme s'il lui adressait de respectueuses remontrances; ensuite, se tournant vers Maimbert, il lui fit un long discours sur un ton beaucoup plus vif. Il avait surpris le rapide coup d'œil jeté par le jeune homme du côté de la belle Turque, et prétendait lui reprocher cet oubli des convenances locales. Il en fut pour ses frais d'éloquence : l'étranger, qui savait à peine quelques mots de la langue du pays, ne comprenait rien à la harangue du vieillard. La dame turque, après s'être voilé le bas du visage d'un pan de son *fèredjé*, assistait en souriant à cette scène. Maimbert finit par s'impatienter, revint à ses rames, et dit en français au gardien qu'il avait une singulière façon de le remercier. La *cadine* prit à son tour la parole; elle répondit en excellent français : — Pardonnez à Tossoun, monsieur. C'est à moi de vous remercier plutôt qu'à lui, et je vous assure que je vous suis sincèrement reconnaissante. — Puis, saluant de

la main, elle disparut avec les autres femmes dans les allées du petit jardin au bout duquel la terrasse était construite.

Cet incident occupa une partie de la soirée des pensées du jeune Français. On ne voit pas tous les jours une Turque qui parle la langue des Francs ; de plus, l'inconnue avait un genre de beauté que le plus indifférent ne pouvait s'empêcher de remarquer. Maimbert, bien que l'image d'une autre femme fût encore vivante dans son cœur, chercha longtemps à quoi il fallait attribuer l'effet extraordinaire, mystérieux en quelque sorte, produit par cette beauté. Il avait éprouvé, en voyant le visage découvert de la *cadine*, un indéfinissable étonnement. Était-ce les circonstances peu communes de cette rencontre, était-ce le bizarre costume demi-oriental, demi-européen de la femme turque qui lui donnait le pouvoir de s'imposer

ainsi à l'attention et au souvenir? Il ne pouvait le dire. Un autre que lui, après une pareille aventure, se serait embarqué pour le pays du roman, mais il savait les dangers d'un semblable voyage; il ne chercha pas à donner à ce début un second chapitre. Il se contenta de s'informer le lendemain, dans le voisinage, du nom de la femme qu'il avait sauvée. — Elle s'appelle Elmas-Hanem, lui répondit-on. Son mari est Djémil-Bey, le *mektoubdji* (secrétaire) du gouverneur général.

II

Djémil-Bey comptait parmi les principaux fonctionnaires du sérail de Smyrne. Son père, gouverneur d'une province de l'empire, l'avait autrefois envoyé à Paris; mais le jeune Djémil était de ces Orientaux qui savent contracter les vices de la civilisation européenne sans oublier ceux de leur pays. Il revint en Turquie plus fanatique qu'avant son voyage; il ne rapportait de son séjour en France qu'une connaissance superficielle de notre langue, une science ap-

profondie des mystères du baccarat et l'amour du vin de Champagne bu à huis clos, loin des regards inquisiteurs des vieux croyants. Il trouva, dès les premiers mois de son retour, une épouse digne de le comprendre, Nedjibé-Hanem, fille d'un *iman* des environs de Constantinople. Cette Nedjibé avait été nourrie dans l'horreur des infidèles et dans l'ignorance la plus orthodoxe par une famille de dévots faibles d'esprit. Cependant l'origine de Djémil ainsi que son habitude de parler la langue française lui promettaient un avancement rapide dans la carrière administrative ; pour augmenter ses chances de succès, il résolut de contracter une seconde alliance. Le ministre des finances avait deux filles, élevées par une institutrice française et accoutumées à vivre dans la société des dames du corps diplomatique, leurs voisines de Thérapia. L'une d'elles épousa Osman-Pacha, homme jeune encore, très-intelligent et très-honnête.

Djémil-Bey, faisant taire les scrupules de son fanatisme, demanda et obtint la main de la seconde, nommée Elmas. Quand Osman-Pacha devint gouverneur général de Smyrne, il prit avec lui son beau-frère en qualité de *mektoubdji*. Celui-ci acheta, au nord de la ville, une charmante habitation que l'on appelait dans le pays la Maison des Roses (*Gulhané*), et s'y établit avec ses deux femmes.

Dès les premiers jours, Elmas et Nedjibé furent ennemies déclarées. Nedjibé passait dans son petit monde pour une beauté accomplie ; la nature l'avait douée de tous les attraits qui peuvent séduire un amoureux turc : elle était blanche, grasse, avec des yeux ronds et d'épais sourcils noirs ; comme son homonyme de la chanson populaire, elle s'enorgueillissait « d'un double menton où brillaient trois grains de beauté ». Un poëte, en la voyant de loin se

promener sur les pelouses des Eaux-Douces d'Europe, avait comparé sa démarche « à celle d'un paon sautant de pierre en pierre ». Nous autres Européens, nous n'admirons guère les grosses femmes qui marchent à la façon des oiseaux de basse-cour; mais on sait qu'en matière de goût il n'y a pas à raisonner. Quoi qu'il en soit, Nedjibé était fière de ses charmes, et, comme Elmas lui ressemblait aussi peu que possible, elle la dédaignait autant qu'elle la haïssait. — Je suis honteuse, disait-elle à ses amies, d'habiter le même harem que cette femme pâle et maigre, qui chante des chansons franques et s'habille comme les infidèles, — que Dieu les confonde! — Cependant, de même que l'on rencontre souvent au milieu des plus fertiles provinces de l'Anatolie un petit coin de désert aride, de même, en cherchant bien, on aurait trouvé une peine secrète mêlée à ces félicités. Nedjibé n'avait pas d'enfant, quoique

mariée depuis plusieurs années; Elmas, au contraire, était devenue mère d'une fille en arrivant à Smyrne. C'était la seule supériorité que la première femme du bey voulût reconnaître à sa rivale; dans l'opinion du pays, l'honneur de la maternité était au-dessus de tous les autres mérites.

Elmas et Nedjibé se voyaient rarement. Dans les familles de l'aristocratie ottomane, les épouses du maître ont chacune leur appartement séparé, leurs servantes, leurs chaises à porteur ou leurs voitures particulières, et ne se rencontrent guère que lorsqu'elles le veulent bien. Cependant il y a des circonstances où elles sont forcées de paraître ensemble devant le monde, par exemple quand elles font certaines visites quasi officielles. C'est ainsi que les deux femmes de Djémil étaient l'une près de l'autre lors de l'accident dont Elmas avait

failli être victime : elles étaient allées passer la journée avec le harem d'un autre fonctionnaire.

Elles prirent place dans la même voiture pour revenir chez elles, mais, comme d'habitude, elles se parlèrent à peine pendant le trajet. Arrivée à la Maison des Roses, Elmas s'enferma dans son appartement, situé aussi loin que possible de celui qu'habitait Nedjibé. Quelques instants après, on lui dit que son mari, de retour du sérail, venait d'entrer chez la fille de l'iman. Sachant que celle-ci raconterait à sa manière l'aventure de la jetée, Elmas prévit un orage. Elle en conçut plus d'ennui que de frayeur; elle connaissait Djémil, et savait qu'il n'était terrible qu'à ceux qui se laissaient imposer par ses violences. — En effet, il ne tarda pas à traverser le jardin, et parut devant la porte entr'ouverte du salon d'Elmas. Elle se

leva pour le recevoir. Le bey vint s'asseoir d'un air de mauvaise humeur sur le divan. Il avait conservé son costume officiel, la longue redingote boutonnée jusqu'au cou, le pantalon noir trop large, le fez descendant jusqu'aux sourcils. Il roulait entre ses doigts les grains de bois d'un chapelet qui ne le quittait jamais. C'était en somme un assez laid personnage ; il avait une grosse tête sur un petit corps, une barbe noire, épaisse et rude, des yeux ternes qui ne savaient pas regarder droit devant eux. Il ne coulait dans ses veines que fort peu du sang de cette noble race turque qui a donné jadis à l'Occident barbare des leçons de chevalerie ; Djémil-Bey tenait de ses aïeules raïas plus que de ses pères ottomans : il avait un extérieur et des vices d'esclave. — Que vous est-il donc arrivé tout à l'heure ? demanda-t-il en sortant brusquement de son silence maussade.

Elmas lui raconta comment elle avait failli se noyer, elle et sa petite fille. Tout cela était dit en français; le bey se servait toujours de cette langue en parlant à sa femme. Il savait que la Porte tient à ce que ses fonctionnaires connaissent à fond l'idiome des Francs; ses conversations avec Elmas lui étaient utiles à ce point de vue, et le souci de ses intérêts lui faisait oublier ses préjugés religieux.

— Ainsi, dit-il quand elle eut terminé son récit, c'est un Franc qui vous a ramenée à terre?

— Oui, un Franc, et même un Français.

— Il n'arrive qu'à vous de pareilles aventures. Elles sont d'autant plus désagréables que tout le monde ici connaît la façon dont vous avez été élevée et le goût singulier qu'on a dans votre famille pour ce qui vient d'Occident. Il

paraît que vous avez laissé voir votre visage à cet étranger, et Tossoun dit que vous lui avez parlé?

— Lorsqu'on est sur le point de se noyer, on ne songe guère à se cacher la figure. Je crois aussi que je devais bien un remerciement à ce jeune homme. Je m'étonne que vous ne compreniez pas cela tout seul, et que vous écoutiez toutes les sottises que vous débitent les jaloux et les malveillants.

Cette réponse irrita Djémil, habitué à voir Nedjibé trembler devant un froncement de ses sourcils, comme il convient à une femme bien née. Il voulut parler très-haut; mais Elmas ne se troubla pas : elle se leva, passa dans la pièce voisine, et ferma la porte sur elle. Son mari, resté seul, quitta la place et regagna sa chambre en se promettant de prendre un jour ou l'autre sa revanche.

Elmas passa une triste soirée. Depuis qu'elle avait épousé Djémil-Bey, de pareilles scènes étaient fréquentes. Il lui semblait dur, après son heureuse jeunesse, de se voir condamnée à vivre entre son mari et Nedjibé; elle n'aurait pu se résigner à cette existence, si sa fille Adilé n'avait été là pour la consoler de tant de misères. L'enfant avait à cette époque trois ou quatre ans; elle commençait à parler en turc et en français, et, comme depuis quelques années l'usage s'était répandu parmi les familles riches d'habiller les petites filles à l'européenne, Elmas prenait plaisir à faire venir de Paris, pour Adilé, les plus élégantes toilettes qu'elle pût imaginer. Lorsqu'elle n'était pas avec son enfant, la seule société où elle se plût était celle de sa sœur, la femme du gouverneur général Osman-Pacha; quant aux autres dames de la ville, Turques ou raïas, la plupart préféraient Nedjibé à Elmas : C'est donner la mesure de leur intelligence et

du plaisir que la seconde femme du *mektoubdji* pouvait trouver en leur compagnie.

Elle avait renvoyé ses deux esclaves, et, tout en berçant Adilé qui venait de s'endormir, elle pensait aux incidents de la journée. La jalousie de son mari lui semblait ridicule; mais elle se l'expliquait jusqu'à un certain point. — Ce Français, se disait-elle, est bien fait pour toucher le cœur d'une femme, et si Djémil-Bey l'avait vu, il serait plus jaloux encore; — puis elle songeait que Maimbert avait eu la délicatesse de ne pas tirer parti de son rôle de sauveur; qu'au moment où Tossoun l'avait si sottement interpellé, le jeune homme se retirait sans attendre un remerciement; il l'avait à peine regardée, bien qu'elle ne fût plus voilée, et elle lui savait gré de cette discrétion.

Quelques jours plus tard, Osman-Pacha donna

un bal. On dansait dans la grande salle du sérail; les dames musulmanes se tenaient dans un salon voisin, séparé par un simple rideau, et recevaient là les visites des dames franques, arméniennes ou grecques. Celles des *cadines* qui voulaient voir danser montaient à une tribune qui leur était réservée, et, cachées par un grillage doré, elles assistaient au bal tout en restant invisibles; Elmas prit place dans cette tribune. Bientôt elle aperçut dans le salon son beau-frère le gouverneur; il causait avec un jeune homme qu'elle reconnut immédiatement : c'était Maimbert. Quand Osman-Pacha l'eut quitté, le Français alla s'asseoir à une table de jeu. Elmas connaissait assez les choses de l'Europe pour apprécier la simplicité correcte des manières et de la tenue de l'étranger au milieu de ces Levantins bruyants, tout couverts de bijoux. La femme du pacha vint bientôt rejoindre sa sœur, et lui nomma la plupart des personnes

présentes à cette réunion : c'est ainsi qu'Elmas apprit qui était Maimbert et pourquoi il était venu à Smyrne. Vers la fin de la soirée, le hasard d'une partie d'écarté le plaça vis-à-vis de Djémil-Bey. Celui-ci était grand joueur et joueur habile : il gagna une assez forte somme à son adversaire. Nedjibé, qui était montée dans la tribune à temps pour assister à cette partie, annonça le lendemain à son mari que le joueur malheureux de la veille n'était autre que le héros de l'épisode de la jetée. Djémil nota dans sa mémoire le nom du Français et se promit de ne pas l'oublier.

Pendant les semaines qui suivirent, Elmas revit souvent Maimbert. Pour aller de la Maison des Roses au sérail, il faut prendre la grand-rue; toutes les fois que la femme du bey se rendait chez sa sœur, elle passait devant la demeure du Français. Celui-ci, comme la plu-

part de ses voisins, descendait vers cinq heures dans son jardin, qui n'était séparé de la rue que par un treillage ; il attendait en fumant son cigare que le soleil se rapprochât de l'horizon et qu'on pût aller respirer le *vent d'embate* de l'autre côté de la maison, au bord de la mer. Ces rencontres devinrent bientôt pour Elmas un véritable plaisir. Maimbert n'eut pas de peine à la reconnaître, car le *iachmak* des Turques est aussi transparent que la voilette d'une Française, et il ne monte qu'un peu au-dessus de la bouche. Comme la politesse à l'égard des femmes consiste en Orient à ne pas s'apercevoir de leur présence, le Franc n'avait garde de saluer Elmas ; mais elle le voyait suivre longtemps des yeux la voiture qui bondissait sur le petit pavé pointu de la grand'rue, et le soir, de retour à la Maison des Roses, elle se demandait s'il pensait à elle aussi souvent qu'elle pensait à lui.

Le hasard se chargea de précipiter les événements. Un jour, la voiture d'Elmas fut obligée de s'arrêter dans la grand'rue, devant la porte de Maimbert; une longue caravane de chameaux chargés interrompait la circulation. La femme du *mektoubdji* mit la tête à la portière pour voir si le Français était assis à sa place ordinaire; en se penchant, elle laissa échapper son éventail, qui vint tomber aux pieds de Maimbert. Celui-ci se disposait à le ramasser; mais Tossoun, qui avait quitté le siège de la voiture pour empêcher les bêtes de charge de s'approcher de l'attelage, repoussa l'étranger, se précipita sur l'éventail et le rendit à sa maîtresse. Le gardien était un serviteur aussi fidèle que peu avisé : il ne manqua pas le soir de tout raconter à Djémil-Bey. Ce récit porta au comble la fureur du fonctionnaire; il fut persuadé que la chute de l'éventail serait considérée par le public comme un signal convenu entre sa femme

et le Franc. Quoiqu'il fût déjà fort tard, et que depuis longtemps le bey n'entrât plus dans l'appartement d'Elmas pendant la nuit, il se rendit immédiatement chez elle. Les esclaves furent surprises en le voyant, mais elles ne pouvaient refuser de l'introduire. Leur maîtresse était à demi déshabillée et allait se mettre au lit. Le *mektoubdji*, qui ne pouvait maîtriser sa colère, accabla Elmas des reproches les plus grossiers en présence des deux suivantes, et sans même prendre la précaution de parler français. La pauvre femme essaya inutilement de se justifier ; voyant qu'il ne l'écoutait pas, elle voulut, comme d'habitude en pareil cas, lui céder la place. Jetant à la hâte sur ses épaules un peignoir de mousseline blanche, elle se disposait à passer dans la pièce qui servait de cabinet de toilette ; mais Djémil ne l'entendait pas ainsi. Au moment où elle ouvrait la porte, il l'arrêta et la ramena au milieu de la

chambre. — Prends garde ! s'écria-t-il. Si à l'avenir tu n'es pas plus prudente, je te ferai déchirer de coups de fouet comme une Ichinguiané arrêtée par la patrouille dans un cimetière !

— Tu n'oserais pas, répondit Elmas en se dégageant de l'étreinte de son mari. — Son peignoir était tombé à terre, et, sans trembler, elle se tenait debout devant le *mektoubdji*. A ce défi, il devint plus pâle qu'un mort et leva le lourd chapelet qu'il tenait à la main ; les grains de bois retombèrent et frappèrent par deux fois avec un bruit sourd l'épaule nue de la malheureuse femme. Elle s'affaissa sur le tapis ; les esclaves poussèrent un cri de terreur et se cachèrent dans l'angle le plus reculé de la chambre. Le bey fut lui-même effrayé de sa brutalité ; il gagna la porte et disparut sans bruit. Elmas restait immobile : de grosses larmes coulaient le

long de ses joues; une trace rouge qui partait de l'épaule et descendait jusque sur le sein marquait la place où le chapelet l'avait frappée. Après quelques minutes de silence, elle se releva et congédia ses servantes; puis elle se traîna vers la fenêtre, souleva le treillis de bois qui servait de jalousie et regarda la campagne, éclairée par les rayons de la lune; mais elle n'entendit pas les oiseaux chanteurs qui peuplaient en foule les arbres du jardin, pas plus qu'elle ne sentit l'humidité de la brise de mer soufflant sur sa poitrine découverte. Quand elle quitta le balcon, ses larmes étaient séchées; elle avait la démarche assurée, le regard calme comme une femme qui vient de prendre une grande résolution.

L'après-midi du lendemain fut effroyablement chaude: c'était un de ces jours d'été où des vapeurs montent de la terre desséchée, où les pa-

vés brûlent dans les rues les pieds des rares passants. Hommes et bêtes subissaient également l'influence de cette température énervante; seuls les moustiques parcouraient l'air sans repos ni trêve, et semblaient célébrer par leurs bourdonnements la fête du soleil. Maimbert, étendu sur le sofa de son salon, avait laissé tomber son livre et venait de s'assoupir à demi. Il songeait aux événements de la veille, à l'éventail tombé à ses pieds, à la belle Turque que l'on voyait si souvent dans la grand'rue et qui lui jetait un coup d'œil en passant. Il ne pouvait empêcher son imagination de courir la campagne. Était-il aimé de cette bizarre et charmante créature? S'il lui était absolument indifférent, comment expliquer les témoignages de muette sympathie qu'elle lui accordait? Comme il faisait ces réflexions, la porte s'ouvrit doucement; une femme, cachée par les plis d'un long voile, parut devant lui. Lors-

qu'elle découvrit son visage, Maimbert reconnut Elmas.

La surprise dissipa aussitôt l'engourdissement du demi-sommeil auquel il s'abandonnait. — Comment êtes-vous ici, madame? que vous est-il arrivé? dit-il dès qu'il retrouva l'usage de la parole.

— Je n'en sais rien moi-même, répondit-elle en se laissant tomber sur le sofa. — Elle était plus pâle qu'à l'ordinaire et paraissait toute troublée; le Français ne savait s'il devait en croire ses yeux. Au même moment, il remarqua sur la gorge d'Elmas, découverte par l'échancrure de la robe, le sillon rouge qu'y avait tracé le chapelet du *mektoubdji*. Le conte des *Trois Kalenders*, où Haroun-al-Rachid s'étonne de voir les meurtrissures du sein d'Amine, sœur de Zobéide, lui revint en mé-

moire. Il se crut transporté dans ce monde fantastique dont les conteurs des *Mille et une nuits* sont les seuls historiens ; mais ses idées prirent bientôt un autre cours. Les premiers mots que dit Elmas le remplirent d'agitation et de trouble.

Il faisait presque nuit dans le salon. Les meubles et les tentures étaient de couleur sombre ; d'épais rideaux opposaient une barrière à l'invasion de l'importune lumière de midi. Elmas, au sortir de l'atmosphère brûlante de la rue, avait éprouvé en entrant dans la fraîche obscurité de cette chambre une délicieuse sensation de bien-être ; mais ses yeux éblouis ne s'étaient pas encore habitués aux ténèbres factices de la grande salle, de même que son esprit restait effrayé de l'audace de sa détermination. Elle était sortie du harem sans prendre aucune précaution, et s'était rendue

tout droit dans la grand'rue, s'inquiétant peu de savoir si on pouvait la suivre et la reconnaître. Maimbert l'observait en silence pendant qu'elle tâchait de discerner dans le demi-jour les objets environnants. Les étoffes claires du costume de la *cadine* se détachaient sur le fond presque noir des coussins et des draperies; son visage et ce qu'on voyait de sa gorge blanche semblaient éclairer la pénombre. Un rayon de soleil, pénétrant à travers les interstices des jalousies, s'arrêta sur les franges de son voile, il descendit jusqu'à ses sourcils blonds, et, derrière leurs longs cils dorés par cette furtive lumière, les yeux noirs d'Elmas brillèrent d'un éclat plus doux. Elle avait des cheveux noirs et un teint un peu pâle pareil à celui des roses d'hiver; la vie du harem, qui le plus souvent déforme et abrutit les femmes, avait donné à celle-là quelque chose de la calme beauté d'une fleur de serre. Tous ces contrastes expliquaient

le charme indéfinissable qui était un des privilèges de la *cadine*.

Elle ne voulut pas faire connaître à Maimbert le motif qui l'avait décidée à venir, soit qu'elle rougît d'avoir obéi au désir de se venger autant qu'à une inspiration de l'amour, soit qu'il lui fût pénible de parler du traitement qu'elle avait subi la veille. — Ne voyez-vous pas que je vous aime ? dit-elle. Cela doit vous suffire. — Elle lui parla de leur première rencontre, et lui apprit comment elle l'avait vu pendant toute une soirée chez le pacha. Il y avait dans sa manière de prononcer certaines syllabes françaises trop dures pour des lèvres orientales une gaucherie pleine de grâce ; Maimbert, assis auprès d'elle, se laissait aller au plaisir de l'écouter. Un profond silence régnait autour d'eux ; il était doux de parler d'amour dans cette demi-obscurité, cachés aux yeux du monde par ces murs qui

défiaient les rayons d'un soleil implacable. A un mouvement que fit Elmas, ses cheveux se dénouèrent et tombèrent sur ses épaules. Elle essayait inutilement de les rattacher; Maimbert se rapprocha d'elle pour l'aider. La chevelure de la *cadine* était pleine d'un parfum inconnu qui troubla la tête du Français. Il prit à pleines mains les boucles soyeuses et souples, et respira longuement l'odeur qui s'en échappait. Dès lors il fut complètement enivré; comme Elmas essayait de le repousser, il lui saisit les mains et couvrit de baisers ses bras nus presque entièrement sortis des larges manches. Elle se sentit prise de peur comme devant un danger; ses instincts de femme et de musulmane se réveillèrent, et confondirent leurs reproches avec la voix expirante de la pudeur. Toutefois elle n'entreprit pas une lutte tardive contre elle-même et celui qu'elle aimait; fermant les yeux, elle s'abandonna silencieusement à sa destinée.

La voix du muezzin chantant l'appel à la prière du haut d'un minaret voisin leur annonça qu'il était temps de se séparer; Smyrne allait se réveiller et reprendre son activité interrompue pendant les heures de la sieste; il importait qu'Elmas ne trouvât pas les rues trop pleines de monde. Resté seul, Maimbert découvrit qu'il était incapable de penser avec quelque suite; la visite de la *cadine* avait troublé son esprit. Il résolut de sortir pour remettre un peu d'ordre dans ses idées. Il traversa la grand'rue encore solitaire, une partie du quartier juif, et alla fumer un narghilé au pont des Caravanes. Quand il fut de retour dans sa maison, il lui sembla qu'à partir de cette après-midi une vie nouvelle recommençait pour lui. Ses anciennes tristesses s'effaçaient devant le sentiment d'un bonheur inconnu jusque-là. A la place où Elmas s'était assise, elle avait oublié un mouchoir encore tout imprégné.

du parfum de ses vêtements; Maimbert fut heureux de retrouver ce souvenir des heures délicieuses qui venaient de s'écouler si rapidement.

III

A une demi-lieue des lagunes qu'on laisse à sa gauche en allant de Smyrne à Bournabat, non loin des bains de Diane, il y avait un assez grand jardin entouré de hautes murailles, planté de saules, de peupliers et d'arbres à fruits. Au milieu de l'herbe jaillissaient deux sources dont les eaux réunies formaient un étang plein de roseaux; deux fois par an, les oiseaux de passage venaient s'y abattre en foule. Un petit temple, de forme circulaire, mirait dans le lac ses

colonnes blanches couronnées de chapiteaux à volute. Ce sanctuaire, jadis consacré aux Muses, avait été respecté par le temps et par les hommes; l'entablement seul avait perdu quelques-unes de ses pierres sculptées; la vigne vierge, en couvrant la frise de ses flexibles guirlandes, dissimulait ces ruines; l'édifice, tout blanc sous son manteau de verdure, paraissait aussi jeune qu'à l'époque où les filles d'Homère y venaient apporter leurs offrandes. Un peu plus haut, entre les fontaines, une statue de femme couchée semblait dormir sur son large piédestal. Moins heureuse que le temple, elle n'avait pu échapper à la destruction. La tête et un des bras manquaient, et la masse d'armes du conquérant monothéiste avait sillonné de profondes blessures le corps de la déesse de marbre. Malgré ces mutilations, on ne pouvait contempler sans un sentiment d'admiration profonde la grâce un peu molle de son attitude, les courbes

voluptueuses de ses lignes, la finesse de la draperie qui couvrait une partie de sa jambe droite. Plus haut encore, au delà des pelouses et des bosquets dont la serpe de l'émondeur respectait le feuillage, on apercevait une grande bâtisse de bois et de plâtre percée régulièrement de nombreuses fenêtres. Cette construction improvisée ne manquait pas d'une certaine élégance ; des auvents en bois sculptés surmontaient le cintre des portes, et des rosiers grimpeurs couvraient toute la façade. D'autres rosiers à fleur de terre croissaient partout dans le jardin, dont le caprice des promeneuses traçait seul les allées ; ils avaient valu à ce domaine son nom de *Gulhané* ou Maison des Roses. Une maison tartare, bâtie pour un jour dans le pays des fleurs, au milieu de ruines antiques, n'est-ce pas là l'image de l'empire des sultans ?

Pendant les heures chaudes de la journée, le petit temple ionique était la retraite habituelle d'Elmas. Un tapis de haute laine recouvrait le pavé ; étendue sur des coussins, elle sommeillait là, défendue contre les ardeurs du soleil par la fraîcheur du marbre et la fraîcheur du feuillage. Elle évitait ainsi la société de Nedjibé, qui s'établissait de préférence dans le vestibule, regardant les passants à travers les fenêtres grillées, mangeant des confitures et bavardant comme un oison au milieu de son cortège habituel de voisines et de servantes.

Le lendemain du jour de sa visite à Maimbert, la seconde femme du *mektoubdji* était assise au bord de l'eau, devant l'entrée du temple. Sa fille jouait sur l'herbe avec un autre enfant. Elmas avait interrompu son ouvrage de broderie et regardait distraitement la perspective du golfe de Smyrne, que l'on découvrait par-dessus

les murs du jardin. Plusieurs sentiments divers se combattaient dans son esprit : tantôt elle se perdait avec une sorte de transport au milieu des souvenirs de la veille, tantôt elle se sentait dominée par les reproches de sa conscience. Elle méprisait son mari, et n'avait pas tout d'abord reculé devant une vengeance qu'elle croyait légitime ; mais sa foi religieuse lui reprochait d'avoir commis un crime qui devenait un sacrilège, puisqu'elle avait pris un infidèle pour complice. Malgré son éducation presque européenne, malgré la fréquentation de ses anciennes amies de Thérapia, Elmas ne pouvait oublier les enseignements de son enfance. Au fond du cœur, elle était restée Turque ; les croyances, sacrifiées aux entraînements de la passion, reprenaient le dessus quand l'ivresse des sens était dissipée. — Je suis bien coupable, se disait-elle. Dieu voudra-t-il me pardonner ma faute ? — Mais en même temps elle ne

pouvait arriver à changer ses remords en regrets, ni s'habituer à l'idée de renoncer à son amour.

Le soir approcha, et le soleil descendit, du côté de la mer, vers les remparts lointains du château de Sandjak. Elmas rentra dans son appartement; elle en ressortit bientôt, suivie d'une vieille esclave de sa mère, que l'on nommait Nazli, et qui l'avait accompagnée à Smyrne. La femme du bey se rendait à la mosquée pour demander à Dieu des secours et des consolations. Cette mosquée était un grand édifice fort simple, sans autre ornement que les sculptures d'une chaire ou *mihrab* de marbre. Une lanterne de couleur, suspendue au plafond par une corde à glands de soie, répandait sur les quatre murs nus sa clarté vacillante; cette lumière trop faible ne pouvait éclairer les angles du sanctuaire, pleins d'une ombre mystérieuse.

Le murmure des prières, léger comme un bruit de soupirs, se faisait entendre dans les parties les plus obscures de l'enceinte; on y distinguait vaguement les formes blanches des femmes agenouillées. Quelques dévots s'étaient accroupis sur les pans de leurs pelisses vertes et récitaient, en balançant le corps d'avant en arrière, des versets du Coran, et, comme l'heure de la prière du soir allait être annoncée, le vieux iman al-lumait, de ses mains tremblantes, les veilleuses entre les piliers. L'islamisme n'est pas, ainsi qu'on le croit trop souvent, un ensemble de dogmes farouches et de superstitions puériles; il se fonde avant tout sur la miséricorde céleste et sur la confiance en l'infinie bonté de Dieu. Un musulmané va chercher à la mosquée, comme une chrétienne à l'église, un soulagement à ses peines et un secours aux heures de la tentation. Elmas priait donc avec confiance; mais il paraît que sa prière ne fut pas écoutée; car, après:

une heure passée dans le lieu consacré, elle se trouva plus éloignée que jamais du but qu'elle espérait atteindre. Pendant que ses lèvres murmuraient les harmonieuses paroles des *sourètes* apprises dans son enfance, son esprit était ailleurs. Le silence de cette fraîche mosquée lui rappelait le grand salon isolé et plein d'ombre où elle avait passé une partie de la journée de la veille ; bientôt elle oubliait ses terreurs d'un moment pour s'abandonner à une voluptueuse rêverie toute pleine des réminiscences de la faute qui causait à la fois son tourment et son bonheur. Pendant les jours qui suivirent, elle revint à la mosquée plus souvent qu'à aucune autre époque ; mais elle dut bientôt renoncer à ces pieux pèlerinages, car elle s'aperçut que ses pensées, dans la solitude du sanctuaire, s'égareraient bien loin de la route qu'elle aurait voulu leur faire prendre.

Heureusement pour elle, l'imprudence qu'elle avait commise en sortant seule pour aller trouver son amant n'avait pas eu de suites : on ne s'était pas aperçu de son absence. Il arriva même qu'à partir de ce moment Djémil-Bey lui témoigna plus d'égards que par le passé ; il alla jusqu'à s'excuser du mouvement de vivacité auquel il avait cédé, dit-il, dans des circonstances où des contrariétés de diverse nature ne lui laissaient pas toute sa liberté d'esprit. Elmas pénétra sans peine le véritable motif de ce retour à de meilleurs sentiments ; le *mektoubdji* craignait que sa femme ne se plaignît à sa famille ou au pacha, et il avait intérêt à rester en bons termes avec son chef direct et avec l'ancien ministre. Elle n'avait jamais eu grande estime pour Djémil, mais à partir de ce moment elle le méprisa davantage. Le changement de conduite du fonctionnaire n'échappa point non plus à Nedjibé, bien qu'elle n'eût pas l'intelli-

gence assez prompte pour en découvrir la raison ; par une conséquence toute naturelle, sa malveillance à l'égard d'Elmas ne fit que s'accroître. Elle la lui témoignait en mainte occasion, et, quand elle se trouvait sans l'autre femme du bey à un dîner avec des étrangères, au bain, à la promenade, Nedjibé donnait carrière à sa malveillante imagination. L'aristocratie féminine avait plus d'affinités pour la fille de l'iman que pour Elmas ; les allures de celle-ci effarouchaient l'orthodoxie musulmane, et on lui en voulait du dédain imprudent qu'elle montrait à l'égard de beaucoup de dames turques : aussi la rivale de Nedjibé était-elle mal vue dans les harems, là surtout où les femmes avaient plus de prétentions au zèle religieux qu'à la beauté, à la jeunesse ou à l'esprit.

Elmas continua quelque temps encore à mener sa vie ordinaire ; mais les journées lui

paraissaient horriblement longues. Elle ne trouvait plus de plaisir à ses occupations d'autrefois. La femme du *mektoubdji* allait chez sa sœur plus souvent encore qu'autrefois ; en revenant du sérail, elle était presque certaine de voir Maimbert assis à son poste d'observation devant la porte de son jardin. Elle restait au fond de sa voiture par crainte d'être observée, mais elle baissait son *ïachmak*, et au passage elle adressait à son amant un sourire qui le consolait de l'ennui de sa longue attente.

Celui-ci commençait à désespérer ; il se disait que d'insurmontables obstacles s'opposeraient peut-être à toute tentative qu'Elmas ferait dans l'avenir pour se rapprocher de lui. Outre qu'il se sentait épris de la belle Turque, il lui devait les premiers instants de tranquillité morale dont il eût joui depuis de longs mois. Elle avait rompu le charme, elle avait fait évanouir la pénible

vision qui obsédait sans trêve son esprit. Sa pensée, toute pleine auparavant du souvenir de la trahison dont il avait été victime, avait parcouru, depuis la visite d'Elmas, une nouvelle étape, et s'abandonnait aujourd'hui à l'enchantement de ce nouvel amour ; il pouvait jeter un regard sur son passé et y trouver autre chose qu'amertume et qu'ennuis. Cependant il lui restait une grande défiance de ses propres forces ; il n'osait pas compter sur les faveurs du hasard : aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il fût peu disposé à tenter la fortune par des coups d'audace. Les idées qui lui venaient, quand il rêvait aux moyens de passer quelques instants avec Elmas, lui semblaient pitoyables. En désespoir de cause, il résolut de patienter : bientôt il fut récompensé de sa sagesse. Un soir, vers sept heures, Elmas passa en voiture devant la maison de la grand-rue. La longueur des jours commençait à diminuer, et à ce moment-là il faisait déjà presque

nuit. Un billet lancé de l'intérieur de la calèche tomba aux pieds de Maimbert, qui y lut ces mots : « Attendez-moi demain à l'*ikindi* (deux heures après le coucher du soleil). »

Elmas comptait en effet, pour la soirée du lendemain, sur quelques instants de liberté. Osman-Pacha devait donner un grand dîner à sa maison de campagne, et la famille du *mektoubdji* était invitée. Djémil-Bey et Nedjibé avaient promis de s'y rendre : Elmas imagina un prétexte pour ne pas se joindre à eux ; elle pensait ne pas trouver de longtemps une pareille occasion d'aller voir son amant. Cette résolution n'était guère plus prudente que celle qu'elle avait prise le soir où son mari l'avait insultée en présence des esclaves. Sauf que la société des hommes leur est interdite, les Turques de la basse classe jouissent d'une liberté à peu près complète et sortent seules pour aller au bain, à la mosquée

ou chez leurs amies : comme il est difficile de les reconnaître sous leur voile, elles vont plus facilement encore que des Européennes partout où il leur plaît ; les *cadines*, habitantes des harems riches, ne sont pas à beaucoup près aussi indépendantes. D'abord elles portent non pas le *tchâr*, dont les longs plis enveloppent des pieds à la tête les femmes du commun, mais le *ïachmak*, qui cache assez incomplètement le menton et la bouche en laissant à découvert le milieu du visage, et un manteau court qu'on nomme *fèredjé* ; de plus l'usage veut qu'elles sortent accompagnées de gardiens ou tout au moins d'une suivante âgée ; enfin les harems de l'aristocratie sont surveillés avec plus de soin que les autres. Elmas trouva cependant un moyen de diminuer en partie les risques de son entreprise. Elle pouvait se fier à Nazli, une de ces esclaves dont l'aveugle dévouement ne discute pas les démarches des maîtres. La vieille femme allait souvent

passer la nuit chez son mari. Ce mari était jardinier et habitait au milieu des immenses vergers que traverse la voie du chemin de fer. Sa maison avait plus d'une fois servi de but aux promenades que la *cadine* faisait avec Adilé; elle s'y arrêta pendant des après-midi tout entières, et personne ne pouvait s'étonner de l'y voir. C'est là qu'elle comptait se rendre; elle devait en partir la nuit, accompagnée de l'esclave, et prendre, pour aller chez Maimbert, des rues très-fréquentées, où le passage de deux femmes n'attirerait pas l'attention. Le bey, retenu le plus souvent hors de chez lui par ses affaires ou ses plaisirs, n'avait guère le temps de demander des comptes à l'une ou l'autre de ses épouses; au besoin, Elmas déclarerait qu'elle était restée à dîner chez Nazli, et celle-ci ne la démentirait pas. Quant au jardinier, outre qu'il était sourd, il avait la coutume de prendre chaque soir une dose de raki après laquelle il tombait dans un sommeil semblable à

celui du chien légendaire des *Sept Dormants*. Si bien combiné que fût ce plan, l'exécution pouvait en paraître à beaucoup de gens peu facile et peu sûre; mais Elmas était comme ces prisonniers qui pensent moins, lorsqu'ils s'évadent, à la peur d'être repris qu'aux joies d'une prochaine liberté.

Maimbert ne s'expliquait pas bien comment la femme du bey pourrait passer une soirée hors du harem; cependant les termes du billet étaient précis, et la *cadine* y annonçait sa visite d'une façon positive. Le Français trouva la journée bien longue; quand il eut tout préparé pour recevoir Elmas, quand il eut disposé dans les escaliers ses plus beaux tapis et rempli le salon des fleurs les plus rares que l'on pût trouver à Smyrne, il ne lui resta plus qu'à s'étendre sur le divan et à suivre sur le cadran la marche trop lente des aiguilles. Il eut la prudence d'éloigner

dès le coucher du soleil son cuisinier, un Grec curieux et bavard, qui approvisionnait de nouvelles les Marigo et les Katinko du voisinage, et ne garda pour faire le service que son domestique, dont le caractère réservé lui inspirait beaucoup plus de confiance.

Dès que la nuit fut close, Maimbert alla s'asseoir sous le petit portail orné de deux piliers de pierre dont l'architecte italien avait orné l'entrée de l'habitation. Sa patience ne fut pas mise à une trop longue épreuve : il vit bientôt deux femmes veillées franchir le seuil de la grille et s'avancer dans les allées sinucuses du petit jardin : c'étaient Elmas et Nazli. Il les guida sans rien dire à travers l'antichambre et l'escalier, laissa Nazli dans le vestibule du premier étage et fit entrer la *ca-dine* dans le salon. Dès que la portière fut retombée, Elmas ouvrit son voile, se suspendit au cou de son amant et l'embrassa sans compter le

nombre des baisers. Elle se rappelait ses hésitations et ses froideurs de la première visite; elle craignait que Maimbert ne les eût attribuées à une tardive indifférence, au lieu d'y voir l'effet du trouble où l'avait jetée la secrète appréhension de l'inconnu. Aujourd'hui, les scrupules s'étaient évanouis, la statue s'animait et se livrait d'elle-même aux enchantements de la vie nouvelle que l'amour lui avait donnée.

Elmas ne voulut pas toucher au souper que Maimbert avait fait préparer pour elle; mais, prenant une carafe de vin de Chypre, elle remplit une large coupe de cristal de Murano qui se trouvait sur la table et y trempa ses lèvres. Il semblait qu'elle sacrifiait à son amour, en buvant cette liqueur interdite, les préjugés de sa religion et de son pays. Une fois qu'elle avait pris une décision, elle ne s'arrêtait pas à moitié route et ne se laissait pas épouvanter par les in-

certitudes de l'avenir. Le Français n'avait point la même force d'âme : il se trouvait trop heureux ; il se prenait à redouter les jalousies de la fortune, comme ces Grecs qui, deux mille ans plus tôt, s'imposaient des douleurs volontaires pour désarmer le ciel envieux. Il fit part de ses craintes à Elmas. — Nous sommes aussi imprudents, lui dit-il, que les pêcheurs de Tchesmé qui gagnent le large de Ténédos au premier rayon du soleil ; ils vont devant eux tant que le vent les pousse, sans s'inquiéter du gros temps qui peut les surprendre ; seulement il leur reste toujours la chance de regagner l'abri d'un rivage, tandis qu'il n'y a pas pour nous deux de port où nous puissions braver la tempête. — A ces mots, la *cadine* devenait pensive ; puis, tournant vers Maimbert son regard à la fois ferme et doux : — Qu'importent les menaces de l'avenir ? répondait-elle. L'heure présente nous appartient, et elle nous donne assez de bonheur pour nous

consoler d'avance des épreuves qui nous attendent. Nous aurons pour nous aider à les supporter le souvenir des jours de grâce.

A l'extrémité du salon, du côté de la mer, il y avait une sorte de large balcon semblable aux vérandahs des maisons de l'Inde. C'est là qu'Elmas vint s'asseoir sur un fauteuil de roseau; Maimbert prit place à côté d'elle. La lumière de la lampe placée sur la table à quelque distance éclairait vaguement le profil de la *cadine*; sous leurs sourcils blonds, ses yeux brillaient comme des diamants noirs enchâssés dans l'or. Sa peau blanche et fine, que l'ombre du harem avait toujours préservée des injures du hâle, semblait transparente. Elmas s'était habillée pour ce rendez-vous comme pour une fête; elle portait des vêtements européens, une jupe de soie bleue couverte d'une tunique de crêpe de Chine blanc; le *tchâr* avait caché, pendant qu'elle se rendait de chez Nazli à la maison de la grand'

vue, les compromettantes splendeurs de ce costume étranger. Elle était également coiffée à la franque, sans autre ornement qu'une fleur blanche qu'elle venait de prendre à l'un des vases placés sur la table du salon. Comme les étoiles brillaient seules dans la nuit sans lune, elle ne distinguait que confusément les rivages du golfe, les navires mouillés à quelque distance et la cime du Sipyle : les lumières des villages et celle du fanal de Sandjak-Kaléci étincelaient au loin, pareilles à des astres se levant à l'horizon. Des barques chargées de promeneurs passaient sous le balcon : elle les montra au Français, et lui proposa de faire, eux aussi, un tour sur le golfe. — Nous n'irons pas loin, dit-elle ; mais le temps est si frais et si beau, que ce serait dommage de se priver de cette promenade. — Elle se couvrit la tête d'un petit voile de dentelle et s'enveloppa de son burnous ; ainsi habillée à la mode d'Europe et

le visage caché par sa mantille, elle n'avait pas à craindre d'attirer l'attention.

Maimbert appela son domestique et lui dit de préparer le bateau. La *cadine* et son amant s'assirent à l'arrière de l'embarcation, et on quitta la jetée. La mer était calme, sans une ride; les rames soulevaient une poussière d'étincelles phosphorescentes. Quand on fut à quelque distance de la maison, la ville de Smyrne apparut tout entière, éclairée au milieu de l'ombre par les mille lumières de ses maisons et dominée par les tours démantelées du mont Pagus. Les cafés grecs qu'on nomme *kibotos* (arches), construits sur pilotis près du bord, entouraient le rivage comme une ceinture lumineuse. Dans chacun de ces cafés, des orchestres italiens jouaient des morceaux d'opéras dont les bruyantes mélodies arrivaient, adoucies par la distance, aux oreilles des promeneurs. Une

barque ornée de guirlandes de feuillages et de lanternes vénitiennes traversa le golfe : elle portait tout un essaim de jeunes Levantines accompagnées de leurs parents et de leurs amis ; il y avait un piano à bord et les belles Smýrniotes se donnaient le plaisir de faire de la musique sur l'eau. Les accords du piano, se perdant au milieu de la nuit transparente sur cette mer tranquille, produisaient un effet très-doux, bien plus saisissant que les sonorités confuses des orchestres ; le groupe des jeunes filles en toilettes blanches, éclairé par les fanaux multicolores, animait d'une façon imprévue le paisible tableau que le golfe présentait ce soir-là. L'embarcation se dirigeait, avec toute une flottille de petits bateaux qui l'escortaient, du côté de la barque de Maimbert. Il voulut éviter un aussi dangereux voisinage, et donna l'ordre à son domestique de longer le bord pour revenir à la maison. Comme ils approchaient du ri-

vage, ils furent rejoints par un grand canot à quatre paires de rames. Elmas et le Français se trouvaient alors assez près des *kibotos* illuminés pour distinguer, dans le canot qui filait rapidement, une femme turque entourée de ses esclaves. — C'est Nedjibé, dit Elmas en ramenant sur son visage les plis de sa mantille. — La première femme du bey était reconnaissable à ses robes éclatantes : elle portait en ce moment une jupe de soie à bouquets dont les splendeurs avaient ébloui tous les harems de la ville. Elle ne parut même pas regarder du côté des deux amants, et ils purent se flatter de n'avoir point été aperçus.

Quand Elmas et le Français rentrèrent à la maison de la grand'rue, ils trouvèrent dans le vestibule la vieille Nazli qui s'était endormie en les attendant. Il était déjà tard. La femme du bey ramena autour de sa ceinture sa jupe de

soie brillante, s'enveloppa dans le grand *tchâr*, et dit adieu à son amant. Celui-ci descendit avec elle, et, s'arrêtant à la porte du jardin, il vit les deux femmes s'engager dans les ténèbres de la rue mal éclairée. Au lieu de rentrer chez lui, il les suivit sans qu'elles s'en aperçussent jusqu'à l'habitation de Nazli ; puis il s'en revint par les chemins solitaires, où ses pas retentissaient sur le pavé, rêvant à l'étrange philosophie pratique de la femme du bey, et se demandant combien le ciel leur accorderait de pareils « jours de grâce ».

IV

Les préceptes de la pudeur musulmane interdisent à toute femme de bien de lever les yeux sur un étranger ; mais Nedjibé n'avait pas eu besoin de lever les yeux pour reconnaître Maimbert. Quand elle l'avait rencontré, elle revenait de la villa d'Osman-Pacha, située au midi de la ville, sur les bords du golfe. Elle vit que le Français était accompagné d'une femme vêtue à l'européenne avec une mantille de dentelle noire. Nedjibé supposa que l'étranger était en

bonne fortune; comme elle aimait fort les com-
mérages et qu'elle connaissait presque toute
l'aristocratie féminine de l'endroit, chrétienne
et turque, elle se demanda quelle Franque ou
quelle Levantine pouvait faire en pareille com-
pagnie ses promenades sur l'eau. Tout à coup
elle se souvint d'avoir vu autrefois dans le cabi-
net de toilette d'Elmas un burnous blanc et une
mantille noire; mais l'idée que son ennemie
rendait visite à un infidèle semblait trop absurde
pour qu'on pût s'y arrêter tout d'abord. Les
mantilles noires et les burnous blancs ne sont
pas rares, et d'ailleurs Elmas paraissait inca-
pable de cet excès d'audace. Cependant plus
Nedjibé réfléchissait, plus la supposition perdait
de son invraisemblance. Cette Elmas n'aimait-
elle pas à porter les toilettes des femmes d'Eu-
rope, et ne savait-elle pas lire leurs livres?
D'autre part, pourquoi avait-elle refusé d'aller
ce soir-là chez son beau-frère le gouverneur?

Nedjibé se promet d'ouvrir une enquête secrète, et son cœur se remplit de joie à la pensée de démasquer sa rivale.

Quand la vertueuse épouse du *mektoubdji* fut de retour à la Maison des Roses, Elmas était encore absente; elle ne tarda pas à rentrer, accompagnée de Nazli et du jardinier. Djémil-Bey passait la nuit à la villa du gouverneur. Nedjibé dormit peu et chercha jusqu'au matin le moyen de découvrir comment Elmas avait employé sa soirée. Elle pensa d'abord à faire part au bey de ses soupçons, mais cette révélation appuyée sur de simples conjectures aurait eu l'air d'une calomnie. Il lui fallait donc trouver des preuves, et les trouver seules. Le lendemain, elle essaya de faire parler Nazli et le jardinier; la première feignit de ne pas comprendre; quant au second, il ne savait rien. Nedjibé résolut alors de s'adresser à Elmas en personne; il importait

de savoir si, comme c'était après tout fort possible, la mère d'Adilé ne s'était pas rendue la veille chez une amie ou en tout autre endroit non suspect.

Après son déjeuner, Elmas s'était assise à l'entrée du petit temple qui lui servait de kiosque d'été. Elle vit Nedjibé sortir de la maison et se diriger de son côté, le ventre en avant, les coudes en arrière, les pieds traînant sur l'herbe dans leurs pantoufles de cuir jaune, telle en un mot qu'elle était apparue aux yeux ravis du poète du Bosphore. Elle tenait à la main une assiette pleine de morceaux de pain, et s'en vint donner à manger aux deux cygnes de l'étang. C'étaient de beaux oiseaux au plumage noir, de la race de ceux qui, du temps de Virgile, peuplaient non loin de Smyrne les marécages du Caystre entouré de prés verts. Nedjibé ne leur faisait pas souvent une pareille

faveur, et Elmas se demanda ce qui leur valait cette marque de sollicitude. Quand l'assiette fut vide, la fille de l'iman se tourna vers Elmas, qu'elle feignit d'apercevoir alors pour la première fois. Elle se mit à causer avec elle, et lui demanda où elle avait passé la soirée de la veille.

— J'étais souffrante et fatiguée, répondit Elmas. Je suis restée une partie de la soirée chez la vieille Nazli, qui habite au milieu des jardins, dans un endroit tranquille.

C'était là tout ce que Nedjibé voulait savoir. Elle ajouta quelques banalités et se retira en disant qu'elle allait faire sa sieste. Elmas comprit que la femme préférée de Djémil ne l'avait pas interrogée sans arrière-pensée; mais elle s'imagina que sa rentrée tardive avait seule donné l'éveil aux soupçons de cette méchante

créature. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'on eût pu la reconnaître pendant sa promenade sur le golfe : aussi ne conçut-elle aucune inquiétude. Elle donnait de son absence une explication vraisemblable, et, comme les jours suivants personne ne lui parla plus de l'emploi de cette soirée, elle crut tout péril passé.

C'était là une grave erreur. En d'autres circonstances, Nedjibé aurait pu être dupe de la fable qui venait de lui être contée ; mais après ce qu'elle avait vu ou cru voir, elle fut sur ses gardes. A tout événement, elle se promit qu'une nouvelle imprudence de sa rivale ne passerait pas inaperçue. Il s'agissait pour cela de faire surveiller toutes les démarches d'Elmas. Après avoir longtemps cherché à qui elle pourrait confier ce service, Nedjibé résolut d'employer Kieur-Sarah. Kieur-Sarah était une juive borgne, âgée de trente ans au plus, mais déjà

laide et décrépète comme la plupart de ses coreligionnaires le sont à cet âge, ce qui s'explique si l'on songe que les juives de Smyrne se marient quelquefois avant douze ans et deviennent souvent mères à treize. Celle-là exerçait le métier de marchande à la toilette. Pas plus que les revendeuses d'Europe elle ne limitait ses opérations au commerce des robes ou des étoffes; elle vendait aussi des bijoux, et se chargeait à l'occasion, quand la cliente était à court d'argent, de trouver un bailleur de fonds obligeant disposé à payer colliers, bracelets et bagues. Les méchantes langues disaient même qu'un jour le *mektoubdji*, après des pertes au jeu, n'ayant pu payer à sa première femme une assez grosse somme dont elle avait besoin, Kieur-Sarah avait mis Nedjibé à même de remplir sa bourse aux coffres d'un vieux *saraf* turc. Il est difficile de croire à une pareille légèreté de la part d'une personne aussi ortho-

doxe; mais ce qui est certain, c'est que Djémil défendit à sa femme de jamais revoir la revendeuse, qui n'entraît plus qu'à la dérobée dans le harem de la Maison des Roses. Cette juive avait, comme beaucoup d'autres de ses pareilles, une probité relative, et sa discrétion était affaire de métier. Sans parler de Maimbert, Nedjibé lui dit qu'Elmas avait un amant, et que Nazli était l'intermédiaire de cette intrigue; il s'agissait d'épier toutes les démarches de l'une et de l'autre. Kieur-Sarah commença par refuser, en déclarant qu'une semblable surveillance lui coûterait trop de temps et de peine; mais la promesse d'une récompense généreuse, accompagnée d'un à-compte de plusieurs *medjidiés*, lui ferma la bouche. Se chargea-t-elle de ce nouveau rôle ou mit-elle en campagne ses filles, qu'elle préparait dès lors à la remplacer plus tard, c'est ce qu'il est impossible de savoir; toujours est-il qu'à partir

À ce moment Nedjibé connut exactement l'emploi de chacune des heures d'Elmas et de Hazli.

Tout d'abord elle n'apprit rien qui pût satisfaire sa curiosité. Elmas resta plus d'une semaine sans retourner à la maison de la grand-rue. Il y a des fleurs de rivière qui vivent au fond des eaux et apparaissent rarement à la surface pour s'épanouir sous les rayons du soleil; et même il suffisait à la *cadine* de quelques heures passées près de son amant, à de longs intervalles, pour qu'elle se sentît la force de supporter les ennuis de l'existence quotidienne : seulement elle s'étonnait, aujourd'hui que la révélation de l'amour lui avait été faite, d'avoir pu rester privée pendant une partie de sa jeunesse des émotions dont le seul souvenir la remplissait de trouble et de bonheur. Durant les après-midi entières, elle regardait les feuil-

lages s'incliner au-dessus de sa tête vers l'entablement de marbre du temple, et suivait d'un œil distrait les voyages des cygnes parmi les nénufars de l'étang. Elmas, fille de l'Orient, n'était pas de celles qui prêtent une âme à la nature environnante ; mais sous l'influence de l'amour on se plaît davantage, dans tous les pays de la terre, à l'aspect de la mer calme, aux chants du rossignol, au parfum des roses. Elle trouvait à chaque instant de nouveaux charmes au séjour de Gullané, et s'y plaisait comme on se plaît en la société d'amis fidèles longtemps méconnus.

Un jour, cependant, elle se trouva presque seule au harem. Le bey était au sérail, Nedjibé au village de Boudja. Midi venait de sonner ; à Smyrne de nos jours, comme à Rome du temps de Properce, une pareille heure est favorable aux rendez-vous d'amour, car la ville est en-

dormie et les rues sont désertes. Elmas se rendit d'abord à la maison de Nazli; puis, faisant un long détour à travers les vergers, elle arriva chez Maimbert. Tout jusqu'alors semblait leur avoir réussi; ils commençaient à se fier à leur bonne étoile : le Français lui-même oubliait ses alarmes des premiers jours pour se laisser aller au courant de son facile bonheur. Si pourtant la femme du bey avait regardé derrière elle quand elle s'en revint par les rues pleines de soleil, elle eût aperçu la juive qui la suivait, se cachant à l'angle des murailles, obstinée, silencieuse et sinistre comme le mauvais destin. Le lendemain, Kieur-Sarah recevait la récompense promise, et Nedjibé possédait enfin le secret de la femme qu'elle détestait le plus au monde.

Elle ne tira point immédiatement parti de sa découverte. Il ne s'agissait pas de compromettre

Elmas par une simple dénonciation à son mari et d'exciter une tempête domestique entre les murs du harem; Nedjibé prétendait à une bien autre satisfaction. Elle voulait que la coupable fût surprise en flagrant délit, que le public devînt à la fois le témoin et le juge du crime. Les populaces de l'Orient ont toujours aimé à jouer ce double rôle et à lapider les pécheresses. Elmas, qui ne se doutait de rien, retournerait sans aucun doute chez son amant, et ce jour-là Nedjibé serait vengée. Il fallait donc attendre et dissimuler. Elle trompa son impatience en se montrant plus insolente à l'égard de son ennemie, qui ne sentait pas ces coups d'épingle ou ne voulait pas y prendre garde; mais Nedjibé n'était pas assez maîtresse d'elle-même pour cacher son jeu bien longtemps. Un matin elle eut l'imprudence de donner un soufflet à la petite Adilé, à propos d'un ruban que l'enfant, prétendait-elle, lui avait volé. Elmas se fâ-

cha, et dit à la fille de l'iman deux ou trois vérités un peu dures. Celle-ci, comme d'habitude, répliqua par les plus grosses injures que pût fournir le vocabulaire turc, fort riche sous ce rapport. Comme en même temps Nedjibé menaçait Adilé de la battre de nouveau à la première occasion, Elmas déclara qu'elle demanderait justice à son mari. Nedjibé ne se contenta plus. — Va te plaindre au bey, s'écria-t-elle; moi aussi je lui apprendrai une nouvelle dont il ne se doute guère. Ne sais-tu donc pas qu'il me suffirait de dire un mot pour te voir tomber à mes genoux en me demandant grâce?

La colère commençait à gagner la mère d'Adilé. Tout justement elle vit, à travers les arbres, Djémil qui accourait, attiré par le bruit de la querelle; prenant son parti avec sa promptitude accoutumée, elle saisit Nedjibé par le bras, la traîna hors du vestibule, et la jeta aux pieds du

mektoubdji. — Nedjibé a des révélations à te faire sur mon compte, dit-elle en turec à son mari. Je te l'amène; elle ne prétendra pas que je l'empêche de parler.

La grosse Nedjibé croyait sentir encore l'étreinte de la petite main nerveuse qui lui avait serré le bras; elle voyait devant elle sa rivale, les sourcils froncés, la bouche contractée par la colère, des éclairs dans ses yeux noirs. Troublée par la conscience de son infériorité morale, sachant qu'Elmas avait assez d'énergie et de ressources d'imagination pour gagner une cause perdue en apparence, Nedjibé restait muette. Quand même elle eût retrouvé la parole, elle n'eût point osé dire ce qu'elle avait appris, car alors il aurait fallu produire ses témoins, et, outre que Kieur-Sarah n'était pas faite pour inspirer la confiance, le nom de cette juive rappelait au *mektoubdji* certaine méssa-

venture conjugale dont il valait mieux ne pas réveiller le souvenir. Djémil, ne comprenant rien au silence de Nedjibé, lui ordonna de s'expliquer : elle balbutia quelques paroles d'excuse, se releva et voulut s'en aller ; mais auparavant elle eut le plaisir de s'entendre appeler « fille de chien » par son époux, qui lui promit une correction exemplaire pour le cas où elle troublerait encore la paix du harem. L'intérêt de Djémil lui commandait cette fois de se montrer équitable. La femme du gouverneur avait entendu parler de la scène du chapelet, et l'avait racontée à son mari. Osman-Pacha était non-seulement un administrateur habile, mais encore un homme très-juste et très-bien élevé, comme on en trouve tant parmi les Turcs de la vieille roche ; il fit comprendre au bey qu'un fonctionnaire de son rang ne devait pas mener son harem à la façon d'un chamelier ou d'un portefaix. Djémil se le tint pour dit, d'autant plus

qu'il craignait que la femme du pacha ne conseillât le divorcé à Elmas, et ne le privât ainsi de la succession de l'ancien ministre des finances.

Elmas avait répondu par un coup d'audace à l'attaque de Nedjibé, et cette hardiesse lui avait réussi, mais c'était là jouer gros jeu. Quand la seconde femme du *mektoubdji*, plus calme après sa victoire, réfléchit sur ce qui s'était passé, les paroles de Nedjibé lui revinrent à la mémoire; elle ne savait comment les interpréter. Elle ne pouvait deviner que Kieur-Sarah avait été chargée de l'épier; il fallait donc ou qu'elle eût été reconnue dans la grand-rue, ou que la fille de l'iman eût lancé ces accusations à tout hasard, qu'elle eût, comme disent les chasseurs, touché le but en tirant au juger. Quoi qu'il en soit, la prudence devenait plus nécessaire que jamais.

Quelques jours plus tard, Kieur-Sarah entra dans l'appartement de Nedjibé. Ce n'était pas seulement le désir d'apprendre les nouvelles qui l'amenait à la Maison des Roses; elle était avant tout femme pratique et n'oubliait jamais les intérêts de son commerce; sa fille la suivait, portant un rouleau d'étoffes. La petite juive déposa son paquet sur le tapis, et se retira discrètement dans la chambre des servantes.

La femme de Djémil paraissait en proie à une profonde mélancolie. Le tuyau de son narghilé restait oublié sur le sofa, et le *tombéki* se consumait lentement dans le foyer couronné de charbons ardents. Elle ne répondit pas au salut de Kieur-Sarah et ne sembla point s'apercevoir de la présence de la revendeuse. Celle-ci lui prit la main et lui demanda la cause de ses tristesses. — Ah! Kieur-Sarah, répondit la

cadine, je suis la plus malheureuse des femmes. Cette Elmas me fera mourir. Au moment où je me croyais la plus forte, elle m'a désarmée, réduite à l'impuissance. Le bey ne l'aime guère, et pourtant elle lui a si bien tourné la tête qu'il m'accuse de tout brouiller dans le harem.

— Ne pleure pas, Nedjibé-Hanem : les larmes rougiraient tes beaux yeux. Prends garde de perdre le sommeil et de devenir aussi maigre que la laide Elmas. Je t'apporte de quoi te consoler, des étoffes de France comme pas une femme ici n'en a porté jusqu'à présent.

— J'ai bien d'autres soucis que celui d'acheter tes étoffes. Mon mari est furieux contre moi ; il ne me donnerait pas d'argent pour te payer.

— Pourquoi ne lui apprends-tu pas ce que tu sais sur le compte d'Elmas ?

— Puis-je le lui dire ? Il faudrait te nommer, il ne veut plus entendre parler de toi depuis cette maudite affaire du *saraf*. D'ailleurs Elmas me fait peur avec ses yeux méchants et son esprit de sorcière. Je tremble à la pensée de me retrouver devant elle comme l'autre jour. Regarde de quelle manière elle m'a traitée.

La *cadine* releva sa manche. Les doigts d'Elmas avaient laissé sur les chairs molles de ce gros bras des marques bleuâtres. Kieur-Sarah promena sa main sèche sur les meurtrissures. — Quelle méchanceté ! reprit-elle. Il n'y a qu'une bête féroce pour blesser un si beau bras. Elmas en était sans doute jalouse. Il ne lui restera plus qu'à mourir d'envie quand elle te verra parée des belles robes que

tu vas m'acheter. Elles ne viennent pas d'Allemagne comme celles de Fatma-Hanem; ce sont des soieries de Lyon. Je ne suis pas pressée d'avoir ton argent; tu me payeras plus tard.

Elle déroula les étoffes. Malgré tout son chagrin, Nedjibé regardait d'un œil d'admiration les pièces de soie chatoyantes étendues sur le tapis. L'une d'elles, rayée de jaune et de bleu sur fond rouge, lui arracha un cri d'admiration; mais bientôt elle retomba sur son sofa en se cachant la tête dans les coussins. — Remporte ta marchandise, dit-elle, je ne veux pas la prendre. Je n'aurai pas de bonheur en ce monde tant que la maudite *guiaour* vivra pour me tourmenter.

Kieur-Sarah ne s'en alla pas. Après quelques minutes de silence, la *cadine* releva la tête et la regarda avec étonnement. — Que fais-tu ici?

demanda-t-elle. Ne t'ai-je pas dit que je n'avais plus besoin de toi?

— Tu as encore besoin de ta vieille Kieur-Sarah, Nedjibé-Hanem. Achète la pièce à fond rouge, et je t'indiquerai un moyen d'en finir avec tes peines.

Nedjibé refusa d'abord; mais, poussée par une curiosité d'enfant, elle finit par prendre sans marchander la robe de soie de Lyon. L'affaire conclue, elle ordonna à la juive de lui faire part de son moyen. Kieur-Sarah s'approcha et lui dit quelques mots à l'oreille. — Il y a de gros risques, répondit la fille de l'iman après deux ou trois minutes de réflexion. Qui m'assure que tu ne me trahiras pas?

— Mon intérêt d'abord. Et depuis que tu me

connais, ne l'ai-je pas prouvé que tu peux avoir en moi toute confiance ?

— Ce que tu me conseilles est bien grave, et doit peser sur la conscience au jour du jugement.

— Je ne suis qu'une pauvre juive, Nedjibé-Hanem, mais j'écoute ce qui se dit par le monde, et j'ai toujours vécu au milieu des musulmans. Plus d'un sultan qui a eu recours au moyen que je t'indique a été approuvé par les *fetvals* des interprètes de la religion. D'ailleurs n'as-tu pas dit toi-même que cette femme était une *guiaour* plutôt qu'une musulmane ?

La conférence dura plus d'une heure encore. Lorsque Kieur-Sarah sortit du harem, elle s'était défaite de presque toute sa marchandise, et cinquante *medjidiés* d'or lui étaient promis

en cas de succès de l'expédient qu'elle avait suggéré. On ne sera plus étonné en apprenant que, dans le misérable galetàs qu'elle habitait au fond du quartier juif, Kieur-Sarah cachait une fortune.

Il est nécessaire, pour faire comprendre la suite de ce récit, de dire quelques mots des dispositions intérieures de la Maison des Roses. Quoique assez haute, elle était bâtie au rez-de-chaussée sans étage supérieur. Le salon du bey et les pièces où le public pouvait pénétrer se trouvaient dans l'aile gauche ; le reste de l'habitation était réservé au harem. Elmas occupait une partie de l'aile droite ; son appartement se composait d'un salon, d'une pièce plus petite qui servait à la fois, suivant l'usage turc, de chambre à coucher, de salle à manger et de boudoir, enfin d'une grande chambre où logaient les esclaves ensemble. L'appartement de Nedjibé,

à peu près pareil, était situé à l'autre extrémité du harem, près de l'aile gauche; un large vestibule donnant accès par une porte-fenêtre dans le jardin s'étendait comme un terrain neutre entre les domaines respectifs des deux rivales. C'est là qu'on recevait les visites de cérémonie des harems étrangers au harem de Djémil-Bey; c'est là aussi que Nedjibé passait une partie de ses journées. Elmas, qui faisait du temple au bord de l'étang son séjour habituel, renonçait à tous droits sur le vestibule; elle ne le traversait que rarement pour rentrer chez elle ou pour aller au jardin.

Le lendemain du jour où Nedjibé avait reçu la visite de la juive, Elmas, qui se levait de grand matin, sortit de son appartement une heure après le lever du soleil. Elle trouva dans le vestibule Nedjibé occupée à coudre, seule, et sans la compagnie de ses esclaves. Les deux

femmes ne se parlaient plus depuis leur dernière discussion ; Elmas ne parut point remarquer la présence de la fille de l'iman, franchit la porte du jardin et se dirigea vers son kiosque. Presque aussitôt après, une servante venant de l'aile droite entra dans le vestibule, y déposa un plateau sur lequel on voyait une tasse vide, et descendit à la cuisine. Elle allait y chercher la bouilloire contenant le café que sa maîtresse Elmas prenait chaque matin. Pendant l'absence de la servante, Nedjibé se leva sans bruit, jeta dans la tasse une pincée de poudre blanche et regagna sa place. L'usage turc veut que le café soit servi par deux esclaves dont l'une porte la tasse vide et l'autre la bouilloire, dont elle verse le contenu dans cette tasse en présence du maître ; mais chez Elmas les choses se passaient plus simplement. L'esclave revint, remplit elle-même dans le vestibule la tasse de porcelaine sans apercevoir la poudre très-blanche

et très-fine déposée au fond, et l'alla présenter à sa maîtresse, assise à l'entrée du kiosque. Celle-ci but sans défiance; Nedjibé l'observait de loin, et rentra chez elle satisfaite du succès de sa première tentative.

Quoi qu'en eût dit la juive, le crime qu'elle avait conseillé à sa cliente n'est ni approuvé ni excusé par la religion musulmane; mais dans beaucoup de harems, comme partout où il y a des femmes jalouses, le poison est un moyen employé pour se débarrasser d'une rivale incommode. La poudre de Kieur-Sarah était une préparation analogue à l'arsenic; seulement elle produisait des effets moins violents et moins faciles à diagnostiquer. Nedjibé la mêlait chaque matin, par faibles doses, au café que buvait Elmas. Celle-ci, au bout de quelques jours, ressentit un malaise étrange; elle perdit l'appétit, mais ne renonça malheureusement pas à l'usage du

café. Vers la fin de la semaine, elle fut prise de crampes d'estomac et de vomissements. Sa sœur, qui venait la voir tous les jours depuis le début de la maladie, voulut amener un médecin franc ; Djémil s'y opposa formellement, malgré le respect que lui inspiraient d'ordinaire les décisions de l'épouse du gouverneur. Une vieille femme du voisinage avait le monopole de l'art de guérir dans tous les harems bien pensants où l'on ne souffrait pas la présence d'un docteur infidèle ; Djémil la fit appeler. La vieille déclara que le mal dont souffrait Elmas n'était nullement naturel, et qu'il fallait l'attribuer aux artifices des esprits : elle promit d'apporter le soir même un remède infailible. Elle revint avec un bout de papier sur lequel un mollah avait écrit quelques versets du Coran ; elle le plongea dans un verre d'eau, attendit que l'encre fût dissoute, et voulut faire boire cette eau à Elmas. Les *cadines* qui se trouvaient présentes ne dou-

taient pas davantage de l'efficacité du remède. Pour leur complaire, la femme du *merkloubdji* obéit à la vieille. Il va de soi que le miracle attendu ne s'accomplit pas. — Peut-on s'en étonner, dirent les dévotes, quand on connaît le peu de foi de la malade ?

Les jours s'écoulaient, Elmas ne cessait pas de souffrir, mais elle n'était pas encore obligée de garder le lit, et Nedjibé pensa que le poison agissait bien lentement. Un matin, elle doubla la dose : ce fut une imprudence. Elmas trouva un goût d'amertume inexplicable à son café. Elle le répandit à terre et découvrit la poudre blanche mêlée au marc qui restait au fond de la tasse. A partir de ce moment, elle fut certaine qu'on l'avait empoisonnée. Elle aurait voulu confier cette découverte à sa sœur et lui demander conseil ; par malheur, la femme du pacha s'était embarquée la veille pour Constantinople,

où l'appelait une affaire de famille des plus urgentes ; elle ne devait revenir que dans une dizaine de jours. Elmas pensa bien à s'adresser au pacha lui-même ; mais que ferait-il ? Rien ne prouvait que Nedjibé fût la coupable ; elle avait probablement confié à une subalterne le soin d'accomplir ce crime, et parmi cette foule d'esclaves qui peuplaient la Maison des Roses, sur qui devaient se porter les soupçons ? En admettant que l'on fît une enquête, la seconde femme du bey savait que le public était mal disposé pour elle ; on connaissait ses querelles avec Nedjibé, et elle serait peut-être accusée d'avoir elle-même mêlé du poison à son café pour justifier des imputations calomnieuses dirigées contre sa rivale. Elle résolut donc de se taire jusqu'au retour de sa sœur ; elle s'entendrait alors avec celle-ci pour se séparer de son mari par un divorce légal. En attendant, elle continua son existence ordinaire, mais ne but et

ne mangea rien qui n'eût été préparé par la fidèle Nazli. Les douleurs d'estomac et les vomissements s'arrêtèrent promptement; bien qu'elle ne recouvrât ni son appétit ni ses forces, on put croire qu'elle ne tarderait pas à se rétablir.

Attentive à ce changement, l'empoisonneuse comprit que ses intentions avaient été devinées. Tout d'abord elle eut grand'peur, et ne se rassura qu'en voyant son ennemie garder pour elle les soupçons qu'elle pouvait avoir conçus. Les terreurs de Nedjibé firent bientôt place à la colère : sa haine était impuissante, et ses tentatives de vengeance avortaient l'une après l'autre. Le bey ne lui avait pas longtemps gardé rancune, elle restait malgré tout sa femme préférée. A un certain moment où il semblait favorablement disposé, elle osa lui dire qu'Elmas avait une intrigue avec un Franc, et que ce

Franc était Maimbert. Djémil ne sut que penser; les explications de Nedjibé lui parurent fort embrouillées, car elle ne voulait pas parler de Kieur-Sarah; de plus il se défiait de la fille de l'iman, trop intéressée à nuire à sa rivale pour reculer devant une calomnie. Nedjibé devina le motif des incertitudes de son mari, et n'insista pas; mais elle insinua qu'elle pourrait sans doute prouver ses affirmations de la façon la plus évidente, si on la laissait faire. Le bey ne demandait pas autre chose, et permit à sa femme d'agir comme elle l'entendrait. Elle pensait qu'Elmas serait bientôt rétablie et renouvellerait ses imprudences; en attendant, elle l'observait attentivement, et enjoignit à Kieur-Sarah de ne pas perdre de vue l'esclave Nazli.

Elmas n'était pas, comme le croyait Nedjibé, sur le point de revenir à la santé; la poudre

blanche avait eu le temps de produire de terribles effets. Les symptômes de l'empoisonnement avaient disparu, et la malade reprenait son existence habituelle, mais elle ne mangeait plus et perdait le sommeil. Elle maigrissait à vue d'œil, une pâleur semblable à celle des phthisiques couvrait ses joues ; elle restait plongée des heures entières dans un engourdissement douloureux et se sentait à peine la force de penser.

Nedjibé a frappé à coup sûr, se dit-elle un jour quand elle se regarda dans son miroir. Bien certainement, je n'ai plus longtemps à vivre.

Elle se résigna sans trop de peine à la pensée de quitter ce monde ; l'alanguissement qui paralysait son esprit la rendait presque indifférente aux terreurs de la mort.

Au milieu de cet engourdissement de ses facultés, deux sentiments conservaient seuls leur puissance : sa tendresse pour Adilé et son amour pour Maimbert. Si elle devait mourir, sa petite fille serait livrée à elle-même à l'âge où les enfants ont le plus besoin d'affection et de sollicitude. Elmas ne voulait pas que l'enfant passât ses premières années dans ce harem maudit, à côté de l'empoisonneuse : elle se promit de faire prendre à sa sœur l'engagement de garder Adilé jusqu'au jour de son mariage. Le bey, qui n'aimait pas la petite fille, ne se refuserait certainement pas à cet arrangement.

Elle comptait en même temps sur une suprême consolation : elle voulait à tout prix revoir Maimbert, ne fût-ce que quelques minutes. Elle lui devait les seuls moments de bonheur complet qu'elle eût goûtés dans sa vie ; en ce

moment encore, épuisée comme elle l'était par une longue souffrance, elle se ranimait au souvenir de ce passé qui lui semblait bien éloigné déjà. Elle n'avait pas la force de retourner chez le Français, et d'ailleurs elle savait combien la haine de Nedjibé était vigilante. On ne pouvait songer davantage à introduire Maimbert dans l'enceinte de la Maison des Roses; mais ne pouvait-elle trouver un autre moyen de se rencontrer avec lui, de le voir, de lui parler un moment?

Il y avait au jardin du harem une petite porte latérale donnant sur un chemin solitaire. On ne l'ouvrait que rarement, et la clef, suspendue dans le vestibule, était à la disposition de la *cadine*. A l'heure où la Maison des Roses est endormie, Elmas pouvait se glisser hors de chez elle et retrouver là Maimbert, qu'y amènerait Nazli. Les murs du jardin étaient

assez hauts pour défier les voleurs, et les gardiens ne surveillaient point cette partie de l'habitation. Elmas ne voulait pas perdre de temps ; elle écrivit un billet à son amant pour lui donner rendez-vous le lendemain même à une heure avancée de la nuit.

Le Français ne savait comment s'expliquer le long silence de sa maîtresse : plus d'un mois s'était écoulé depuis leur dernière entrevue sans qu'elle eût donné signe de vie. Un soir, au coucher du soleil, il se promenait sur sa terrasse, en face du golfe ; il se demandait combien de temps encore durerait cette incertitude, et son esprit naturellement inquiet était agité par les plus pénibles inquiétudes. Devait-il la revoir encore ? Avait-elle quitté Smyrne ? La

vie des femmes de harem s'entoure d'un tel mystère qu'il était difficile de répondre à ces questions. On vint lui dire en ce moment qu'une vieille Turque voulait lui parler : il vit entrer Nazli. — Comment va la *cadine*? — demanda aussitôt Maimbert en mettant les uns au bout des autres les trois ou quatre mots de turc qu'il connaissait. — Elle ne va pas bien, — répondit l'esclave, et elle remit au Français la lettre dont Elmas l'avait chargée. Maimbert y lut les lignes suivantes :

« J'ai été malade, et je suis souffrante encore. Il est possible qu'avant peu je doive m'éloigner de vous; je tiens à vous revoir une dernière fois. Ce soir à onze heures, soyez à la porte du jardin de la Maison des Roses; j'irai vous y rejoindre. La vieille Nazli vous conduira. A bientôt; laissez-moi vous rappeler en atten-

dant que je vous aime et que je suis à vous du meilleur de mon cœur.

» ELMAS. »

Le Français entreprit de questionner Nazli pour éclaircir l'alarmante obscurité de cette lettre; mais la vieille et lui n'arrivaient pas à se comprendre. Il dut attendre, dans un état d'impatience qu'on s'explique sans peine, l'heure assignée pour le rendez-vous. Quand ils arrivèrent en vue de la Maison des Roses, la lune se levait; la nuit était belle et un peu fraîche, car l'automne venait de commencer. L'esclave ouvrit la porte du jardin, fit signe à Maimbert de se cacher dans l'ombre, le long de la muraille, et le laissa seul. Elle traversa la pelouse et se dirigea vers la maison. Dans toute l'habitation, on n'entendait pas un bruit, on ne voyait pas une lumière. Elmas était déjà prête

et vint au-devant de Nazli. Sans rien dire, les deux femmes s'engagèrent dans les allées du jardin que la lune n'éclairait pas encore; mais à moitié chemin de la porte, la *cadine* sentit que les forces allaient lui manquer; le froid de la nuit l'avait surprise; elle dut s'asseoir sur le piédestal de la statue, près de l'étang. Revoir Maimbert, c'était la dernière joie qu'elle se promettait en ce monde; elle crut un moment que cette joie lui serait refusée. — D'ici à la porte, dit-elle à Nazli, la distance est trop grande; jamais je ne pourrai aller jusque-là. — Cependant, si son corps épuisé était incapable d'un nouvel effort, la maladie n'avait pas eu de prise sur son âme énergique. — Il faut à tout prix que je le revoie, reprit-elle. Assure-toi que tout est tranquille dans le jardin et aux abords de l'habitation, puis va chercher le Franc et amène-le ici; laisse la porte entre-bâillée; en cas d'alarme, il pourra toujours s'enfuir.

La Maison des Roses semblait endormie ; cette apparence était trompeuse. Nedjibé avait su que Nazli était allée chez Maimbert ; elle avait en même temps constaté la disparition de la clef du jardin. Tout cela lui fit deviner une partie des projets de sa rivale ; elle crut même qu'Elmas avait peut-être l'intention de s'enfuir cette nuit-là ou la suivante. Nedjibé ne dit rien au bey ; profitant des pleins pouvoirs qu'il lui avait donnés, elle disposa tout pour assurer le succès de ses plans de vengeance. Il y avait dans l'appartement de Djémil un grand salon inoccupé dont les fenêtres donnaient à la fois sur la route et sur le jardin ; on pouvait apercevoir de là les environs de la petite porte et une partie de la pelouse. Ce salon devint le poste d'observation de la fille de l'iman ; elle ordonna au vieux gardien Tossoun de se tenir prêt dans la pièce voisine. Vers onze heures du soir, elle vit Maimbert, conduit par Nazli

s'arrêter devant la petite porte, et Elmas sortir de chez elle pour aller au-devant de lui. Appelant le gardien, elle voulait lui enjoindre d'éveiller ses camarades et d'arrêter la fugitive quand elle franchirait la porte du jardin ; mais la clarté de la lune, qui dépassait maintenant la cime des arbres, lui permit de reconnaître Elmas assise au bord de l'étang et le Français que Nazli guidait à travers les allées. Elle modifia ses instructions en conséquence. Tossoun sortit seul par l'entrée principale de la maison, fit le tour des murs extérieurs, et vint rouler une lourde pierre devant la petite porte. Il coupait ainsi la retraite au Français, car cette porte s'ouvrait du dedans au dehors. Tout cela se fit en silence, sans que rien avertît les amants du danger qui les menaçait.

Maimbert trouva sa maîtresse presque défaillante, aussi pâle que le marbre sur lequel elle

s'appuyait. Elle s'était couverte de son voile : peut-être craignait-elle d'alarmer le Français en lui laissant voir tout de suite ses traits où la mort avait déjà mis son empreinte ; peut-être aussi avait-elle quelque honte de montrer sa beauté flétrie par de longues souffrances. Quand celui-ci lui découvrit le visage pour l'embrasser, il eut peine à la reconnaître.

— Je suis bien changée, n'est-ce pas ? dit-elle en souriant tristement. La maladie a fait de moi une vieille femme. Je le regrette moins en songeant que nous ne devons plus nous voir. Je vais partir pour un long, très-long voyage. Dans quelques jours j'aurai quitté Smyrne, et il serait inutile de m'y chercher ; mais, quoi qu'il arrive, je vous aimerai toujours. Ne me croyez pas aussi malade que j'en ai l'air : je me sens forte, je guérirai. Vous, quittez Smyrne le plus tôt possible, et partez pour votre pays. De

sérieux dangers vous menacent, si vous restez ici...

Maimbert, stupéfait, l'écoutait sans la comprendre. Quelle maladie mystérieuse avait pu, en moins d'un mois, frapper si cruellement cette femme, jadis pleine de force et de santé? De quel voyage, de quels dangers voulait-elle parler? Il essaya de l'interroger : Elmas l'interrompit. — Ne m'en demandez pas davantage, dit-elle. Il faut que vous n'emportiez de cette ville maudite que le souvenir de notre amour. Partez au plus vite. Quant à moi, dans quelques jours je ne serai plus là. Je vais au bout de l'empire, à Mossoul, à Bagdad, plus loin encore. Adieu, le temps presse; en restant dans ce jardin, nous jouons un jeu terrible. Laissez-moi vous embrasser une dernière fois, et fuyez au plus vite par où vous êtes venu.

Elle se suspendit à son cou et l'embrassa avec passion ; puis, lui prenant les deux mains, elle le regarda longuement, sans parler. Elle se leva et resta debout, frissonnant chaque fois que le vent de la nuit effleurait ses joues pâles et soulevait les boucles de ses cheveux, qu'elle n'avait pas pris soin d'attacher. — Adieu, dit-elle encore en se détournant pour cacher une larme qui coulait le long de ses joues ; sois heureux et rappelle-toi que je t'ai bien aimé !

Sous l'influence de l'excitation nerveuse causée par cette scène, elle avait retrouvé quelque force. Elle s'éloigna de Maimbert d'un pas ferme, presque rapide ; on eût dit qu'elle craignait d'écouter son cœur, qui la sollicitait de revenir vers le Français. Quand elle rentra, suivie de Nazli, dans son appartement, elle trouva la maison silencieuse, le vestibule solitaire : elle put se flatter de l'espoir de n'avoir pas été

découverte, et ne redouta plus rien pour son amant.

Maimbert resta quelque temps à la même place, près de la statue ; ses idées étaient bouleversées par ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il se leva enfin, reprit les allées par lesquelles il était venu, et se retrouva devant la porte. Il voulut la pousser : elle résista à tous ses efforts. En même temps il se sentit enlacer par des bras vigoureux ; on lui mit un mouchoir sur la bouche et on lui lia les mains avant qu'il pût faire un mouvement pour se défendre ; puis il fut conduit ou plutôt traîné vers l'extrémité du jardin la plus éloignée de la maison, et attaché à un arbre. Il vit alors que ceux qui s'étaient emparés de lui étaient deux esclaves nègres, des Kordofanli aux grosses lèvres, à l'air farouche et stupide. Leur besogne faite, l'un d'eux se dirigea en courant vers la maison,

et l'autre resta là pour surveiller le prisonnier.

Maimbert ne se fit pas un seul moment illusion sur le sort qui lui était réservé. D'après la loi du pays, sa vie appartenait à Djémil-Bey, et il savait que le *mektoubdji* n'était pas homme à pardonner. A la pensée de la mort qui l'attendait, il sentit son cœur faiblir un moment.

Il regrettait les courtes joies, et même les épreuves, les chagrins, les déceptions de son existence. La scène qu'il avait sous les yeux était si calme et si belle qu'elle formait un contraste étrange avec l'horreur de sa situation. Les rossignols chantaient au bord de l'étang ; la lune éclairait le temple ionique et la statue brisée qui avait entendu les confidences de son dernier entretien d'amour. A ses pieds, par

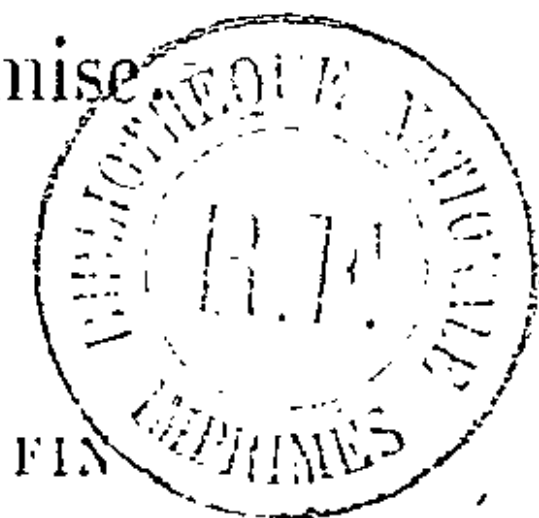
delà les dernières maisons de Smyrne, s'étendait l'immense rade couverte de bateaux. Un *steamer* venant du large tira un coup de canon pour annoncer son arrivée : c'était le paquebot de France. Ce navire semblait le messenger de la patrie lointaine ; Maimbert se rappela toutes les idées d'honneur et de courage qu'éveille d'un bout à l'autre de l'Orient le nom de France. Malgré l'indécision de son caractère un peu faible, son âme était restée honnête et vaillante : il se promit de se montrer jusqu'au bout digne de la haute renommée de son pays.

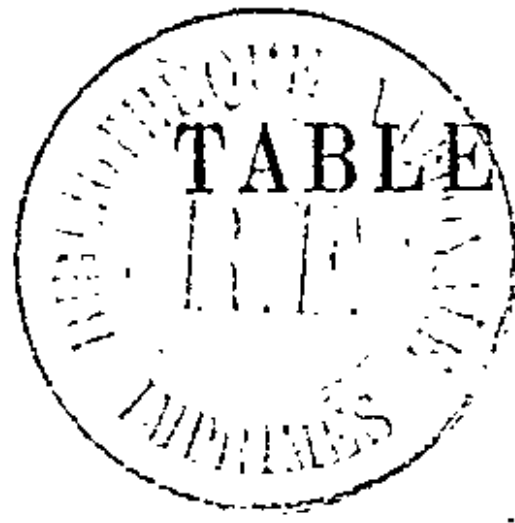
Les trois ou quatre minutes qui se passèrent ainsi lui parurent bien longues. Il vit enfin trois hommes traverser la pelouse et venir à lui : c'étaient Djémil, le gardien Tossoun et le second nègre. Le bey s'approcha, ordonna d'enlever le mouchoir qui bâillonnait Maimbert, et fixa quelque temps sur lui son regard à la fois

sournois et cruel. — Avez-vous une prière à m'adresser avant de mourir? lui dit-il. — Il pensait que l'étranger demanderait la vie; cette espérance fut trompée; Maimbert ne daigna pas répondre. Le *mektoubdji* fit alors un signe; l'un des nègres tira son yatagan, dont la lame étincela aux rayons de la lune. Même à ce moment, le Français ne baissa pas les yeux. Tossoun avait fait la guerre autrefois; tout abruti qu'il était maintenant par son métier de domestique de harem, il ne put s'empêcher d'admirer la fière contenance de ce jeune homme en face de la mort; mais ni le bey ni la brute noire du Kordofan n'étaient accessibles à la pitié. L'esclave au yatagan regarda le bey, et sur un ordre qui lui fut donné, il enfonça son arme dans la poitrine du Français. Celui-ci expira sur le coup sans pousser un seul cri. Les nègres allèrent chercher des bûches et l'enterrèrent au lieu même où il était mort.

Elmas survécut peu de jours à son amant, dont elle ne connut pas la tragique destinée. Le froid de cette nuit d'automne l'avait surprise; elle fut saisie en rentrant chez elle d'une fièvre violente qui acheva l'œuvre du poison. Les assassins de Maimbert surent bien garder le secret de sa mort. La ville entière s'occupa de la mystérieuse disparition du Français; on fit des recherches qui restèrent sans résultat, et bientôt l'attention publique fut détournée par d'autres événements. Un an plus tard, Djémil-Bey, promu à un grade supérieur, partit pour une province éloignée. Nedjibé l'y suivit; jamais les remords ne troublèrent le reste de sa vie, qui fut calme comme un beau soir. Bien qu'elle commençât à vieillir, on la citait parmi les *cadines* de sa nouvelle résidence comme le modèle de toutes les grâces unies à toutes les vertus.

Le nouvel acquéreur du domaine de Gulhané abattit les arbres, démolit la maison, et revendit le terrain par lots. On cultive aujourd'hui des légumes sur l'emplacement de la Maison des Roses; l'étang est devenu un vulgaire abreuvoir. Quant aux ruines antiques, elles ont été achetées par un Anglais qui les a transportées dans son parc aux environs de Londres. La nymphe couchée repose maintenant au fond d'une grotte artificielle en coquillages, et le sanctuaire des muses, que dorait jadis la lumière de l'Ionie, est exilé dans le pays des brouillards, au bord des eaux troubles d'un affluent de la Tamise.





LA MONTAGNE KURDE.....	3
LA CHANSON DE FÉRIZADÉ.....	95
LA MAISON DU BEY.....	197

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, :

